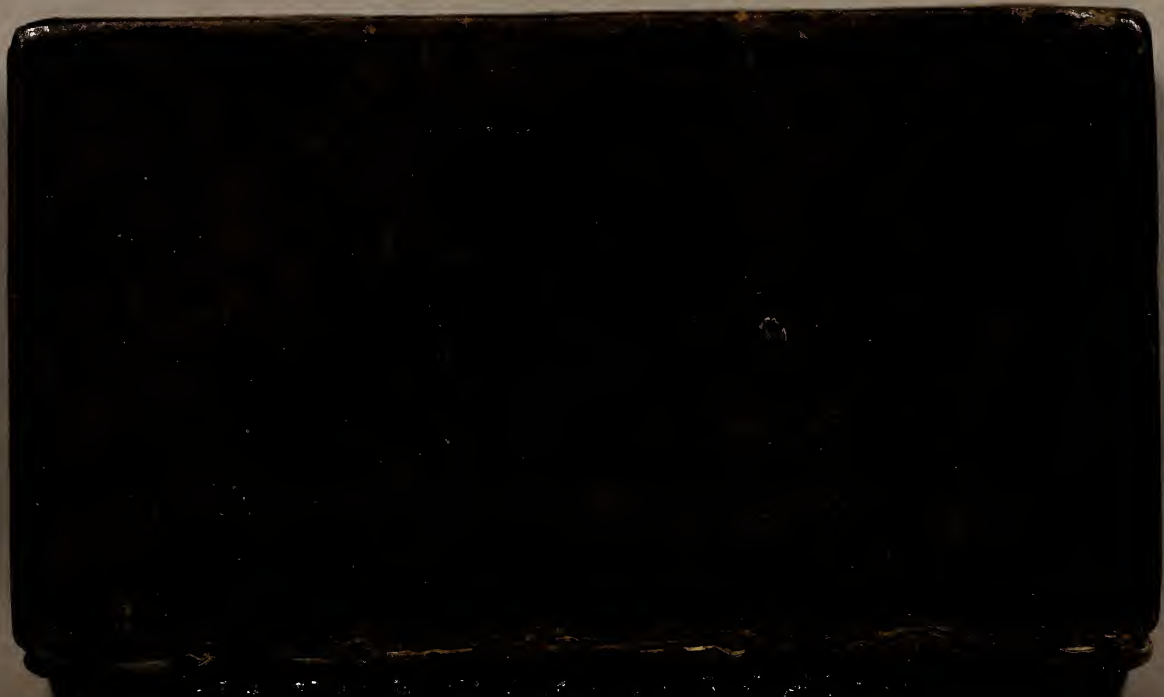

5-18-18

John Carter Brown
Library
Brown University

GTTH 35:2
D56

BROWN UNIVERSITY

RELATION
DU VOYAGE
DU
PORT ROYAL
DE L'ACADIE;
OU DE
LA NOUVELLE FRANCE.

Rud. fr 15.

RELATION DU VOYAGE DU PORT ROYAL DE L'ACADIE, OU DE LA NOUVELLE FRANCE,

DANS laquelle on voit un Détail des divers mouvemens de la Mer dans une Traverſée de long cours ; la Deſcription du Païs, les Occupations des François qui y ſont établis, les Manieres des differentes Nations Sauvages, leurs Superſtitions & leurs Chaſſes ; avec une Diſſertation exacte ſur le Caſtor.

Par Mr. DIE'REVILLE *embarqué à la Rochelle dans le Navire la Royale-Paix.*

Enſuite de la Relation, on a ajoûté le Détail d'un combat donné entre les François & les Acadiens, contre les Anglois.

A ROUEN.

Chez JEAN-BAPTISTE BESONGNE, ruë Ecuyere, au Soleil Royal.

M. DCCVIII.

Avec Permiſſion du Roy.

2196

A

MONSIEUR BEGON

CONSEILLER DU ROY

EN SES CONSEILS,

INTENDANT DE JUSTICE,

POLICE, FINANCES

EN LA GENERALITE

DE LA ROCHELLE,

ET DE LA MARINE DU PONANT.

MONSIEUR,

Je me trouve engagé autant par reconnoissance, que par raison, à

vous dédier la Relation de mon voïage de la nouvelle France. Vous me fites l'honneur de me la demander en Vers, dans le moment que je pris congé de vous pour m'embarquer. Je ne fus pas plûtôt dans le Navire, que je ne songeai qu'à satisfaire à ce que vous attendiez de moy, invoquant chaque jour Apollon, pour décrire en son langage tout ce qui m'arrivoit sur le vaste Empire de Neptune. Je ne travaillai jamais, MONSIEUR, sur une matiere si fâcheuse; j'éprouvois sans cesse tout le caprice & toute l'inconstance de cet Element qu'on a si bien nommé Perfide, & je ne fus pas long-tems dessus, je vous l'avouë, sans desirer de tout mon cœur d'en être bien loin.

Je frémissois au moindre vent
Qui soulevoit un peu trop l'Onde,
Et je me croyois trés-souvent,
Prest à passer en l'autre monde.

Cependant, MONSIEUR, malgré la fureur des vents contraire que vous m'aviez trop sûrement prédits, en partant dans une saison trop

avancée, je ne laissai pas d'être rendu en cinquante-quatre jours au Port Royal lieu de ma destination.

Ma Muse se mit en devoir
De vous marquer de là son ardeur empressée,
Et par cent traits divers elle vous fit sçavoir,
Tout ce qui se passa pendant la Traversée.

Aprés cela, j'examinai le Pays que je trouvai bien different de l'idée que je m'en étois formée sur la fausse peinture qu'on m'en avoit faite, & sans changer le langage des Muses, la mienne pour mieux répondre à vôtre attente, en fit la veritable Description, ajoûtant toûjours quelque chose à la Relation du Païs, & de ses manieres, selon que j'en avois de nouvelles connoissances. Il ne m'y échapa rien qu'on puisse desirer de sçavoir; j'y passai les quatre saisons de l'année, c'étoit assez pour le connoître, & beaucoup plus qu'il ne falloit pour s'y ennuyer.

Je n'aimois point du tout ce sauvage séjour,
Et malgré les dangers qu'on doit craindre sur l'Onde,
J'étois le plus joyeux du monde
De me voir sur le point de faire mon retour.

Aprés y avoir séjourné ce temps-là, je fus assez heureux pour en être rappellé, & pour comble de bonheur, il s'y rencontra pour me ramener un Navire du Roy, où je ne trouvai pas moins d'agrément que j'avois eu de peine dans le Navire Marchand qui m'avoit porté : J'étois à la compagnie des plus honnêtes, & des plus habiles Officiers de la Marine. C'étoit, MONSIEUR, un Vaisseau de vôtre Département, rien n'y pouvoit manquer, on sçait avec quel soin & quel zele, vous rempliſſez tous les devoirs de vôtre miniſtere pour le ſervice du Roy. J'ay appris depuis mon retour par les Vaisseaux qui ſont arrivez de ce Pays-là, que tout y avoit bien changé de face & de Gouvernement, que le fort qui étoit à la Riviere ſaint Jean eſt maintenant au Port Royal, & qu'on y avoit bâti beaucoup de maiſons.

Mais je ne crois pas pour cela
Qu'il me prenne jamais envie
De retourner à l'Acadie
Pour embellir mon plan de ces nouveautez.

Je suis seulement bien aise d'avoir marqué que le Port Royal méritoit par sa situation d'être le lieu du Fort, & de voir que la Cour commence à travailler à l'établissement de ce Pays Sauvage, comme si elle avoit vû les Memoires que j'en donne, & qu'elle voulût en tirer les avantages que je fais connoître dans ma Relation. Lorsque je la fis voir à mes amis, il arriva une chose que je prévoyois, ils furent surpris de la trouver toute en Vers, & ils me dirent que j'en avois diminué le prix en l'écrivant de la sorte; & qu'on ne la regarderoit que comme fabuleuse, étant dans un langage plus sujet à dire des mensonges, que des veritez, j'eus beau dire que je ne devois pas la faire autrement, puisque vous me l'aviez demandée de même.

Cette sorte raison ne put les satisfaire,
Dans leur opinion constans,
Malgré la tendresse de pere.
Il falloit immoler prés de cinq mille enfans.

Ils prétendoient que quoyque ma Muse ne parlât que des faits de mon sujet, d'une maniere nette, sans em-

prunter les vaines fictions de la Poësie, le Public à qui je marquois avoir envie de donner ma Relation, n'y ajoûteroit point de foy, qu'elle n'auroit point de cours, & que je devois absolument la changer, & la mettre en Prose.

C'est le goût du siecle où nous sommes,
Ah quel mépris injurieux !
Peut-on au langage des Dieux
Préférer le parler des hommes.

Mais quoy qu'ils ayent pû dire, je ne me suis point laissé aller à leurs Remontrances, & tout ce qu'ils ont pû obtenir de moy, c'est que je mélangerois ma Relation de Prose & de Vers ; c'étoit un assez grand sacrifice, Je vous supplie, MONSIEUR, de ne la pas recevoir moins favorablement. Quand on verra qu'elle vous est dédiée, on n'aura point de peine à croire les faits surprenans qui s'y rencontrent ; tout le monde sçait qu'on n'ose imposer quand on parle à une Personne de votre caractere, instruite des manieres de toutes les Nations, qui sçait parfaitement

toutes choſes, & dont le mérite eſt ſi generalement connu. Je ne crains cependant que ceux qui ne ſont jamais ſortis de leur Pays, car j'auray pour garants de tout ce que j'avance, tous ceux qui ont voyagé dans celuy que je décris. Quel avantage ne me reviendra-t-il pas, MONSIEUR, de mettre ſous vôtre protection la Relation de mon voyage de la Nouvelle France? Si elle a le bonheur de vous plaire, & que vous y trouviez quelque choſe qui puiſſe vous divertir, elle aura place dans vôtre fameux Cabinet. Peut-il m'arriver rien de plus glorieux que de voir une foible production de mon genie, parmi les Ouvrages de ces Grands Hommes que vous avez autant illuſtrez par la dépenſe que vous avez ſi genereuſement faite pour leur Hiſtoire, qu'ils ſe ſont rendus celebres eux-mêmes par tout ce qu'ils ont fait de plus beau! J'attends pour elle un favorable accüeil de vôtre bonté, qui ne gagne pas moins les cœurs, que vôtre mérite charme les eſprits. C'eſt peut-être un peu me flatter, mais

vous ne sçauriez faire honneur aux Ouvrages de personne qui soit avec un respect plus profond que moy,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très-obeïssant serviteur

DIE'REVILLE,

PERMISSION DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE ; A nos Amez & Feaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de Nôtre Hôtel Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, les Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT JEAN-BAPTISTE BESONGNE Imprimeur Libraire à Roüen, Nous ayant fait supplier de luy accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un Livre intitulé *Relation* en Prose & en Vers *du Voyage du Port Royal de l'Acadie, ou de la Nouvelle France* ; Nous avons permis & & permettons par ces Presentes audit BESONGNE, d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre, en telle forme, marge, caractere, & autant que bon luy semblera, & de le vendre, ou faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume, pendant le temps de quatre années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes ; Faisons défenses à tous Imprimeurs Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obeïssance, à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Regître de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression du Livre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier, en beaux caracteres, conformement aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque

Publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de Nôtre trés-Cher & Feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelipeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres ; à peine de nullité des Presentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant, ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il luy soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la Copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande de Lettres à ce contraires ; CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Versailles le vingt-sixiéme jour de Novembre l'an de grace 1707. & de Nôtre Regne le soixante-cinquiéme. PAR LE ROY EN SON CONSEIL. Et plus bas signé,

LE COMTE.

Registré sur le Registre N. 1. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag. 278. n. 540. conformement aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. à Paris ce 6. Decembre 1707. Signé,

LOÜIS SEVESTRE, Syndic.

RELATION
DU VOYAGE
DU
PORT ROYAL
DE L'ACADIE.
OU DE
LA NOUVELLE FRANCE.

JE vais commencer la Relation de mon Voyage du Port Royal de l'Acadie, ou de la Nouvelle France par un accident qui pensa me faire perir en montant dans le Navire qui devoit me porter. Il étoit à la Rade de la Rochelle à plus de deux lieuës de cette Ville, dans laquelle j'attendois le vent favorable pour partir.

Il devint bon le soir du vingt Aoust mil six cens quatre vingt-dix-neuf. Le Capitaine voulant en profiter, la saison n'étant déja que trop avancée, m'envoya querir dans la Chaloupe dés la Marée de la nuit. Je sortis de la Rochelle à la porte ouvrante, & j'allai me rendre à la Digue où la Chaloupe m'attendoit; J'entrai dedans, & quoy qu'il y eût six bons Matelots pour la conduire, ils ne laisserent pas de se fatiguer beaucoup, la Mer étant rude. Le Capitaine nous ayant apperçûs, & voyant que nous n'étions qu'à un quart de lieuë du Navire, fit lever l'ancre pour ne perdre point de temps: Pendant qu'il faisoit cette manœuvre, nous avancions toûjours, & nous arrivâmes bien-tôt au Navire sans beaucoup de peine; mais que nous trouvâmes de difficulté à l'aborder, quoy qu'il ne fît que floter! Les vagues qui se formoient entre luy & la Chaloupe, nous en écartoient sans cesse quand nous étions prêts de l'accrocher; enfin nous en vinmes à bout; mais nous n'en étions guéres mieux; les mouvemens que le Navire & la Chaloupe prenoient, ne nous donnoient pas le temps de monter à l'échelle: Le Capitaine qui en connoissoit la consequence pour moy,

ſçachant bien que je n'avois pas le pied marin, défendit à tous les Matelots de la Chaloupe d'en ſortir que je ne fuſſe dans le Navire; chacun fit de ſon mieux pour m'en donner les moyens, & ne me plaiſant point là, j'y aportois de mon côté tous mes ſoins: Le Capitaine croyant y reüſſir mieux que les autres, me tendit une corde que je ſaiſis d'abord, & la ſerrant bien fort de peur qu'elle ne m'échapât, je montai ſur le bord de la Chaloupe; mais je n'y eus pas ſi-tôt les pieds, qu'une vague me l'enleva de deſſous, & je demeurai pendu à la corde fort mal à mon aiſe, & en trés-grand danger d'être emporté par une vague, mes pieds touchant à l'eau. Je ne perdis point la tramontane, & ſongeant ſérieuſement à me ſauver du peril où j'étois, j'aperçûs un petit bord de planche, où j'apliquai le bout d'un pied, il me ſervit d'apuy, & à l'aide de mes bras, grimpant le long de la corde, je me mis bien-tôt à portée d'autres bras qui étoient tendus pour me ſecourir, & qui acheverent de me tirer d'affaire.

La corde aux Normands ſi funeſte,
Fut là pour moy d'un grand ſecours,
Le Ciel ne voulant pas ſi-tôt finir mes jours,
Qu'il prenne long-temps ſoin du reſte.

Les Matelots que j'avois laiſſez dans la Chaloupe, ne furent pas moins embaraſſez que moy pour en ſortir, je ne craignois plus rien, & j'eus le plaiſir de voir les plus allertes grimper avec autant de peine aux échelles des Haubans, que j'avois fait à une ſimple corde. Quand je me vis ſur le pont du Navire au milieu de vingt-deux hommes d'équipage, je me crûs en ſûreté, & je ne ſongeai qu'à décrire le peril où je venois de me trouver.

C'eſt ſe conſoler en Poëte,
Tout peut exciter ſes tranſports,
Sa Muſe toûjours trop folette
Se fait un jeu des maux de l'eſprit & du corps.

On apareilla, & l'on prit pluſieurs bordées pour tâcher de s'élever; mais on y travailla vainement tout le jour; le vent qui devint contraire ne nous permit pas de paſſer les Pertuits d'Antioche, nous y fûmes contraints de relacher, & de revenir moüiller le ſoir au même lieu d'où nous étions partis le matin. J'y paſſai la nuit aſſez tranquillement; cependant le bruit du Gouvernail me chicannoit, & je ne dormis pas ſi à mon aiſe dans le Navire que je faiſois dans ma

chambre à la Rochelle. On remit à la voile dés le point du jour, le vent étant assez favorable, & en moins de trois heures de temps, nous allâmes plus loin que nous n'avions fait la veille en toute la journée, & nous perdimes bien-tôt la terre de vûë.

Ce jour se passa bien, quand je fus loin sur l'Onde,
Je pris plaisir à voir cette machine ronde
Que compose le Ciel & l'eau;
Qui n'auroit jamais vû la terre en son niveau
Auroit crû que nôtre Vaisseau
Marquoit le point central du Monde.

Le vent devint plus frais sur le soir, & grossissant peu à peu, il rendit la Mer assez rude pendant toute la nuit; les Matelots en eurent plus de peine, mais je ne m'en sentis point, je dormis fort bien jusqu'au point du jour, & alors une pluye abondante & continuelle se joignant à un vent furieux, sembloit vouloir égaler sa violence.

Nous soûtînmes long-temps leur choc impetueux,
Et ne pouvant tenir contre eux,

Nous fumes prêts, voyant nôtre peine inutile,
De relâcher à l'Isle-Dieu,
Nous ne pouvions alors choisir un meilleur lieu,
Son nom marquoit un sûr azile.

Dans cet embaras il en survint un autre plus à craindre ; un Navire qui fut chassé sur le nôtre par le vent qui le forçoit, nous fit aprehender qu'en se choquant tous deux, ils ne se brisassent l'un contre l'autre ; mais nôtre Capitaine fort habile homme, fit faire une si bonne manœuvre, & si à propos, qu'il évita le choc, & malgré le mauvais temps il tint toûjours la Mer.

Il fit bien, car le vent une heure après changea,
Et selon nos desirs nôtre Vaisseau vogua.
Dans une pareille disgrace,
Il ne faut pas d'abord se rebuter,
Car à force de tourmenter,
Le temps change en bonace.

Nous en fîmes l'épreuve, & tout le long du jour,
Le vent étant assez propice,
Les Matelots aprés un penible exercice
Prirent du repos à leur tour.
La nuit ne fut pas moins favorable au Navire,
Et ne craignant aucun hazard,
L'Equipage en faisant son quart,
N'eut qu'à fumer, chanter & rire.
Le jour qui la suivit ne fut pas moins serein,
L'haleine des vents fut petite;
Nous n'eûmes que le seul chagrin
De ne pas aller assez vîte.

Pendant deux ou trois jours les vents ne soufflerent pas plus fort; on ne respiroit qu'un air frais, & sur la Mer un grand calme est aussi ennuyeux que la tourmente est fâcheuse, on voit le milieu entre ces deux excez.

A peine entendoit-on le murmure de l'Onde,
Tout nous invitoit au repos,
Je le goûtois aussi dans une paix profonde,
Bercé doucement par les flots.

A mon reveil je quittois ma cabane,
Et la Pipe à la main campé sur le Gaillard
Je tirois la vapeur de la Nicotiane,
Et tranchois du Chevalier Bart.

Il n'y avoit pourtant point de Mousse qui ne sçût mieux que moy s'aquitter de cet exercice, je ne le faisois aussi que par amusement, & pour me donner des airs d'homme de Mer : Tout Novice que j'y étois, je m'abandonnois à la rêverie où jette d'ordinaire la vapeur de cette Plante Indienne, & je ne songeois qu'à considerer ce qui se passoit entre les Poissons ; je vis qu'il en étoit d'eux comme des hommes sur la terre, les grands déclaroient la guerre aux petits, loin de mordre à nos hameçons qui flotoient sur une eau fort claire.

Le temps du jeu pour moy n'est pas le mieux passé,
Que faire en pareille avanture ?
J'étois assez embarassé,
On ne sçauroit toûjours être dans la lecture,
L'esprit en est bien-tôt lassé.

Il faut que sur un Livre il prenne du relâche,
Ainsi qu'au travail fait le corps,
L'un & l'autre a certaine tâche,
Qu'il ne sçauroit passer malgré tous ses efforts.

Pendant qu'un si grand calme nous arrêtoit, le vent s'éleva un peu, & devint si bon que nous fûmes bien-tôt dédommagez du retardement.

Nôtre Vaisseau sembloit voler,
A peine tenoit-on sur la table la soupe;
Mais nous avions le vent en poupe,
C'étoit de quoy nous consoler.
Telle soupe d'ailleurs n'est pas fort excellente,
On ne perd pas beaucoup à n'en manger qu'un peu,
C'est le seul appetît qui la fait ragoûtante,
Et sur la Mer les dents font feu.
On ne trouve jamais trop de sel, trop d'épice
Dans les mets de chaque repas,
Et comme on fait peu d'exercice,
On devient bien-tôt gros & gras.

Lorsque nous avions un temps si favorable, les Germons se prenoient à nos

lignes avec abondance ; c'eſt un poiſſon d'un goût admirable, dont la bonté pourroit le diſputer à celle du Saumon ; ils ſont auſſi aſſez reſſemblans, ſinon que le Germon eſt plus gros & plus court que le Saumon, & qu'il a des nageoires beaucoup plus longues.

L'utile & vray plaiſir de le manger à table,
Et de l'aſſaiſonner de toutes les façons,
Suivoit de bien prés l'agreable
De le prendre à nos hameçons.
On voyoit ſur le gril encore fremir la dale,
Paris n'en voit jamais de pareil en ſa Halle,
Il ne peut s'y porter, il eſt trop délicat,
Pour manger la fraîche marée,
Et n'en point laiſſer dans le plat,
Il n'eſt que de courir l'empire de Nerée.

Il eſt bien juſte que les Navigateurs trouvent quelquefois ſur la Mer de quoy ſe conſoler des peines qu'elle leur donne. Les nôtres étoient fort contents alors, ils mangeoient tout leur ſoû de ce poiſſon délicieux à toutes ſortes de ſauſſes, & le Navire alloit fort bien, ſans qu'ils ſe fatigaſſent à changer de manœuvre. Si Neptune les favoriſoit toûjours de mê-

me, ils ne trouveroient que du plaisir à faire avec luy leur fortune, & ils pourroient mener leurs femmes aux Voyages de long cours.

On n'en verroit pas tant soupirer sur la terre
Pour le retour de leurs Epoux
Quand la Déesse de Cythere
Inspire dans leurs cœurs ses plaisirs les plus doux.

Le repos dont nous joüissions pendant un temps si commode nous coûta cher ; le vent devint furieux, & quoy qu'il ne nous fût pas contraire, il ne laissa pas de nous tourmenter beaucoup.

La Mer s'éleva jusqu'aux nuës,
Nôtre Vaisseau prenoit le même cours ;
Et suivant le torrent des vagues suspenduës,
Ne faisoit que monter & descendre toûjours.
Ce changement nous vint dans une heure fâcheuse,
C'étoit sur le point de la nuit,
Où la Mer toûjours orageuse
Faisoit un effroyable bruit.

Je ne reposai point, & mon inquietude
Redoubloit à tous les momens,
Nôtre Vaisseau prenoit de certains mouvemens
Qui rendoient ma peine bien rude,
Nature patissoit, & bien loin hors des flots
J'aurois voulu goûter un tranquille repos.
Ah quelle nuit! Je n'ose en retracer l'image;
Les cris des Matelots dans leur penible employ,
Sembloient à tous momens m'anoncer un naufrage
Qu'ils ne craignoient pas tant que moy.
Je ne voyois point leur visage
Pour m'assûrer dans mon effroy,
Et y prendre un peu de courage.
Tandis que je craignois si fort,
Ils chantoient quelquefois, & faisoient un accord,
Mais je ne prenois point leurs chants pour de bons signes,
Et je m'imaginois n'entendre que des Cignes
Chanter à l'heure de la mort.

J'étois

J'étois industrieux à faire mon martire,
Enfin après un long & rigoureux ennuy
Le jour revint, mais il fut encor pire,
Bien loin de ramener le beau temps avec luy.
Helas ! il ne servit qu'à mieux faire paroître
Tous les dangers que nous courions ;
C'est ainsi que souvent on demande à connoître,
Des choses qui seroient peut-être
Moins cruelles pour nous si nous les ignorions.

Pendant que j'avois tout à craindre de la part du temps, pour augmenter ma peine, & mettre le comble à nôtre malheur, on me disoit encore que nous étions dans les Mers, où les Pirates de Salé faisoient leurs courses, & qu'ils étoient pour nous encore plus à redouter que les flots & les vents les plus furieux. Je vais peut-être trop ingénument avoüer ma foiblesse, j'en eus peur, nous n'étions point en état de resister à de telles gens, & je fis cette Priere pour la dire au Seigneur.

Grand Dieu, Maître de nos destins,
Conduis nous dans nôtre Voyage,
Et garde-nous dans ce Passage
D'être pris par les Saletins.

Dans cette affreuse tourmente, où je craignois de perir, j'admirois le courage de tous les Matelots ; ils voyoient sans cesse l'eau passer à grands flots sur le pont du Navire sans s'en étonner davantage.

Ils n'en témoignoient pas avoir plus de chagrin,
Tout au contraire, ils n'en faisoient que rire,
Ce qui me fit une fois dire,
Je trouve un Matelot fait comme un Medecin.
En voicy la raison, la peut-on contredire ?
L'un ne croit son Navire en danger de perir,
Que dans l'instant fatal qu'il s'abîme dans l'Onde,
Et l'autre croit encor son Malade guérir,
Quand un moment aprés il est en l'autre Monde.

Je passai tout ce jour là sans boire & sans manger, je n'avois goût pour rien, les Germons que je voyois manger aux autres avec beaucoup d'apetît, & que j'avois trouvez si bons auparavant, étoient devenus insipides pour moy, & ne me tentoient point du tout.

Je me trouvois dans ce hazard
Sans apetît prés de la Soupe,
Immobile, le vent en poupe,
Et fort triste sur le Gaillard.
En vain de tant de maux je voulus me défendre,
J'étois trop tourmenté des fureurs de la Mer,
Mon cœur fut forcé de luy rendre
Plus d'une fois un tribut fort amer.
Je ne sentis jamais une langueur de même,
Pour ne plus voir les flots je desirois la nuit,
Et dans l'obscurité de son horreur extrême,
J'étois impatient de voir l'Astre qui luit.

A peine commença-t-il à répandre sa

lumiere qu'on se mit à déferler toutes les voiles que les vents avoient obligé de serrer par leur violence, & ils devinrent ensuite si petits qu'on ne pouvoit voguer. Quelle inconstance ! Mais il faut peu s'en étonner, ils sont trop accoûtumez à changer.

Les Germons qui avoient été comme nous tourmentez de l'orage, étoient dans ce calme fort affamez, & ils mordoient à nos ains d'une grande force : On en prit entre autres trois ou quatre d'une grandeur extraordinaire, & je puis dire sans exagerer, qu'un seul auroit pû suffire à nourrir dans un repas toute une Chartreuse.

A la Pêche on joignit la Chasse,
Un Râle de fort loin vint dans nôtre Vaisseau ;
Il fut pris, & ce fait me parut si nouveau,
Que je crûs qu'il pouvoit tenir icy sa place.
Je fis dans ce temps doux une observation
Qu'il faut encore que je décrive,
C'est qu'aprés de gros vents quoy qu'un grand calme arrive,
La Mer garde long-temps son agitation.

Il semble que les vents ont penetré les Ondes,
Qu'ils les agîtent sourdement,
Et que dans un tel mouvement,
Les vagues n'en sont que plus rondes
Et s'étendent plus largement.
Après ces deux choses notées,
Je veux encore mettre en avant
Que les voiles ne sont jamais plus agitées,
Que lorsqu'il ne fait point de vent.

Ce jour-là se passa de la sorte, mais sur le soir le vent devint plus frais, & nous fit naviguer agreablement pendant toute la nuit; ce bonheur ne dura pas plus long-temps, car dès le point du jour le vent changea, & l'ayant entierement contraire, nous n'avancions point du tout. Sur le soir on vit un Navire qui venoit à toutes voiles sur nous le vent en poupe: On crut que c'étoit un Saletin, & nous étions alors assez intriguez, ne pouvant éviter d'être pris par ces Barbares.

Ces Gens-là ne font nul quartier,
Et donnent trop forte besogne,
Mais c'étoit un Terreneuvier
Qui s'en retournoit en Gascogne.

Il nous le fit ſçavoir par un vilain patois,
Avec une Trompette ou bien un porte-voix :
J'en eus quelque frayeur, elle ſçut me
ſurprendre,
Je n'aimois point cet inſtrument,
Mais que ſera-ce un jour d'entendre
La Trompette du Jugement.

Bien nous en prit de n'être pas plus mal rencontrez, car nous avions été forcez de mettre au fond de calle pour nous ſervir de l'Eſt quatorze canons dont nôtre Navire étoit monté. J'eſperois que pendant la nuit je pourrois avoir quelque repos, la Mer étant fort tranquille.

Mais ce calme trompeur fut de peu de
durée,
Le vent au premier quart mit la Mer en
courroux,
Et ſa groſſeur demeſurée,
Nous faiſoit reſſentir ſes plus terribles
coups.
Je ne dormis non plus que l'Onde,
Le vent étant trop furieux,
Le Soleil revint éclairer tout le monde,
Sans que j'euſſe fermé les yeux.

Le jour ne fut pas plus beau que la nuit, nous naviguions de tous côtez errant au gré des flots, sans pouvoir trouver un azile contre leur fureur : On ne pouvoit se soûtenir sur le pont du Navire à cause du grand roulis ; aussi je pris le parti de me coucher tout le long du jour, j'étois tout malade, & ne pus prendre qu'une seule rôtie que je rendis presque aussi-tôt que je l'eus prise.

La Mer me fit payer ce tribut de nouveau,
Et ce ne fut pas sans tristesse ;
Je ne croyois pas que sur l'eau,
Ainsi que sur la terre on en payât sans cesse.

N'ayant pour tout que le nom de Marin, j'enviois le courage de tous les Matelots ; ils voyoient sans aucune peur les coups de Mer que je croyois capable de nous faire abîmer ; ils étoient frequens, & plus ils se réjoüissoient. Nous étions à la cape ; c'est-à-dire, que toutes les voiles étoient serrées ; le Navire pour lors ne faisoit que roûler selon les divers mouvemens que les ondes luy faisoient prendre ; les Matelots n'étoient occupez à aucunes manœuvres, ils ne songeoient qu'à se mocquer & se rire les uns des

autres, selon ce qui leur arrivoit ; tantôt les uns étoient entierement percez depuis les pieds jusqu'à la tête des vagues qui se répandoient sur eux ; tantôt les autres étoient renversez & balotez comme une bale de paûme d'un bord à l'autre du pont ; tout cela ne faisoit qu'exciter des éclats de rire qui faisoient autant de bruit que les coups de Mer. Ces Gens-là sont trop heureux dans le rude métier qu'ils font. On ne souffre dans les differens états de la vie qu'autant qu'on ne s'y trouve pas bien ; les Matelots paroissent toûjours contents du leur, que leur faut-il plus ? Ils boivent & mangent tout leur soû, sans s'embaraſſer d'où vient ce qu'ils dépensent. Quand ils sont fatiguez & moüillez quelquefois jusqu'aux os, ils n'en sont que plus allertes, & secoüant seulement l'oreille, ils vont changer d'habit, & se reposer si le temps le permet. Quand le jour est fini, & qu'ils ont bien soupé, après une courte Priere, ceux qui ne sont point du premier quart ; c'est-à-dire, qui ne veillent point depuis huit heures du soir jusqu'à minuit, vont se coucher, & sans chandelle ils trouvent leurs hamacs aussi facilement que les Lapins trouvent leurs trous. Ils ne sont pas si-tôt agitez qu'ils

dorment comme des Loirs, on tireroit bien tous les canons sans les éveiller; enfin s'ils sçavent bien boire & bien manger, ils sçavent encore mieux dormir. Quand on ne sçauroit faire ni l'un ni l'autre, qui n'enviroit point les avantages qu'on voit en eux?

Pour moy je ne pouvois décrire
Que la longueur de mes ennuis,
Les jours fâcheux, les tristes nuits
Que je passois dans le Navire.
En butte à cent perils divers,
Dont le moindre étonne & menace
De faire abîmer dans les Mers,
Ne voir que des goufres ouverts,
Quel champ pour un enfant d'Horace!
Quel éloignement du Parnasse!
Quel séjour pour faire des Vers!
Encor heureux d'en sçavoir faire,
Quand j'étois entousiasmé,
Je songeois moins au vent contraire,
Et j'en étois moins allarmé.

Voir ſon Vaiſſeau pouſſé comme un amas,
d'écume,
Allant par-tout au gré de la vague & du
vent
Sur le point de périr ſouvent,
En terme Matelot, ma foy la barbe en
fume.
Pour tâcher d'éviter un deſtin ſi fatal,
Changer ſans ceſſe de manœuvre,
Il faut ſe trouver à tel œuvre
Pour en connoître tout le mal.

J'en fis la triſte experience pendant cinq ou ſix jours, avec trés-peu d'eſpoir d'en ſortir : Je faiſois de mauvais ſang, & Nature patiſſoit beaucoup ; je n'avois jamais été ſur Mer, c'étoit faire une épreuve trop forte pour un coup d'eſſay, je fremis encore d'y penſer.

Il me l'avoit bien dit l'Illuſtre Théagene, *
Luy dont l'eſprit penetre tout,
Que nous aurions des vents de bout
Qui nous feroient bien de la peine.

* *Mr. Begon Intendant de Rochefort.*

J'ay vû la verité de ſa prédiction ;
Mais lorſque ſon pouvoir s'étend ſur la Marine,
Et qu'il deſire en Vers une Relation,
Du voyage qui me chagrine,
Que ne commande-t-il à la Mer trop mutine
D'avoir moins d'agitation !
Ne me veut-il que des orages,
Des tempêtes, d'horribles vents,
Des coups de Mer, & de gros temps
Pour m'en voir tracer les Images ?
Helas ! Ils m'ont ſaiſi de mortelles frayeurs ;
Si nous avions dans ces malheurs,
Par le plus grand de tous traverſé l'Onde noire,
En eût-il pû ſçavoir l'hiſtoire ?
Il ne m'auroit fallu qu'un temps un peu trop frais,
Sur le plus petit mal un Poëte exagere,
J'aurois pû pour remplir ſes injuſtes ſouhaits,
Faire des ouragans d'un petit vent contraire,
Et nous ſerions tous ſatisfaits.

Comme les vents ſe ſuccedent toû-

jours, il en vint un autre aprés ce mauvais temps, mais il ne nous servit pas beaucoup, le Ciel étoit seulement serain & sans nuage, & la Mer assez tranquille.

Je considerai l'Empirée,
Et je me confirmai que dans les plus beaux jours,
La Mer sçait emprunter toûjours
Sa plus grande beauté de la voûte azurée.
Le Ciel est le miroir de l'eau;
Elle est belle quand il est beau:
Que n'en est-il ainsi des Dames
Quand elles sont devant un beau Miroir,
Il leur épargneroit le chagrin de se voir
Le plus souvent de laides femmes.
Elles auroient toûjours une glace à la main,
Leur beauté n'auroit pas besoin des soins extrêmes
Qu'elles prennent soir & matin;
Mais tout seroit perdu, fieres de leur destin,
Elles prendroient des airs suprêmes,
On les verroit encore par un esprit plus vain
Plus Idolâtres d'elles-mêmes.

Dans

Dans ce calme si doux, que nous servoit de voir l'eau si belle ? Les vents se reposoient pour souffler ensuite avec plus de violence ; ils prirent pour se préparer à une nouvelle tempête ce beau jour & la nuit suivante.

Leur souffle étoit si pétulant,
Qu'il fallut au plûtôt carguer toutes les voilles,
Le Vaisseau n'étant plus soûtenu de ces toilles,
N'alloit qu'à la Cape & toûjours en roulant;
Il étoit le joüet de l'Onde,
Et nous étions les Spectateurs,
Et tout ensemble les Acteurs
Du plus triste rôle du Monde.
Suivant les mouvemens du flux & du reflux,
Nous prenions malgré nous une route contraire,
Je payois de frequens tributs,
Mais dans les mauvais temps c'est l'usage ordinaire.

Cette Scene dura deux jours entiers, & autant de nuits, quelle Tragedie ! C'é-

toit trop, & pendant tout ce temps-là, rien n'entra dans mon corps ; auſſi je me ſentois épuiſé, toûjours rendre, & ne rien prendre, cela ne ſoûtient point du tout les forces. La Mer devint un peu plus douce, nous n'avions plus tant de mal, & nôtre Capitaine nous revit en route, mais ſon eſperance d'y demeurer long-temps ſans le ſecours d'un vent plus propre. Un Matelot affectant alors un ton de gravité, dit que le vent qui nous manquoit, étoit dans quelque cave, mais pas un ne voulut courir à la ſienne pour le chercher ; il avoit envie de boire, & de faire donner à chacun un coup d'eau de vie, mais ſa plaiſanterie n'aboutit à rien. Un autre qui n'étoit pas plus ſérieux, pour ſe défendre de diſtribuer à ſes Camarades quelques coups de ſa ſpirituеuſe liqueur, dit que le vent ne deviendroit point bon, qu'on n'eût donné le foüet à un Mouſſe ; chacun y ſouſcrit, & ce qui fut dit, fut fait. Sans tirer au ſort, comme de coûtume en pareille occaſion, un de ces malheureux Mouſſes qui avoit pris quelque choſe à un Matelot, fut choiſi pour victime, & foüetté un peu plus ſévérement qu'il ne l'auroit été, s'il n'y avoit eu rien contre luy. On uy mit bas ſa culotte gaudronnée, &

on le lia sur le bâton de la Pompe qui luy servoit de Chevalet. Ayant le derriere à l'air, le Pilote luy fit sentir les coups d'un martinet garni de plusieurs cordes toutes neuves, & pleines de nœuds. Aussi-tôt il cria comme un Aigle, demandant pardon, grace & misericorde de tout son cœur. Crie tant que tu voudras, encore plus fort, luy répondit le Fesseur frapant à tour de bras, ce n'est pas là ce qu'il faut que tu dises, il faut crier Nord-Est, bon vent pour le Navire. Comme Pilote il devoit s'interesser au vent plus qu'un autre; alors le pauvre Patient cria de toute sa force Nord-Est, sans connoître peut-être encore les vents. Dans le même moment on le quitta, & on le laissa aller froter son derriere tant qu'il voulut. Venons au fait, le croira qui voudra, je ne m'arrête point à ces sortes de fadaises; mais le vent que l'on souhaitoit, se déclara bien-tôt, & nous en fûmes plus réjoüis que s'il étoit venu autrement.

Souvent le mal d'autruy pour d'autres n'est qu'un jeu,
On est ainsi fait dans le Monde,
Mais qu'y gagnâmes nous? je connus que sur l'Onde,
On fit bien du chemin, & l'on avança peu.

Il en eſt de la Mer ainſi que de la Terre,
Elle a ſes monts, elle a ſes vaux,
Quand les vents ſoûlevent ſes eaux
Dans le vaſte ſein qui l'enſerre.
On y monte, & l'on y deſcend
De hautes Montagnes flotantes,
Et le cours inégal des vagues ondoyantes,
Ne portent que par bonds à l'endroit où l'on tend.
Si le chemin qu'on fait ſur la liquide plaine,
Se faiſoit en Pays uni,
On le verroit bien-tôt fini,
Et l'on n'auroit pas tant de peine.
Je regardois ces monts comme de hautes tours
Où l'on monte par des détours;
Au ſommet on ne peut ſe rendre,
Qu'on ne faſſe beaucoup de pas,
On n'en fait pas moins pour deſcendre,
Et l'on ne ſe trouve qu'au bas.

Nous voguames de la ſorte pendant deux jours, le meilleur vent que nous pouvions deſirer, nous faiſant bien du

mal pour être trop gros ; telle étoit la rigueur de nôtre sort ; mais la Mer en devenant moins haute & moins forte s'applanit, & rendit enfin son cours assez égal.

Nôtre Navire alors d'une viteſſe extrême,
Fendoit les Ondes sans effort,
Les vents avec les flots nous paroiſſoient d'accord,
Et les Tritons, Neptune même,
Nous sembloient de concert nous conduire à bon port.
Aprés les mortelles allarmes
Que cauſe une Mer en courroux,
Quel plaiſir étoit-ce pour nous
De n'y trouver plus que des charmes !
Nos jours n'étoient point menacez
D'une fin ſubite & terrible,
Et dans un état ſi paiſible,
Nous ne ſongions plus guéres à nos perils paſſez.
Pour moy je me flattois de la douce eſperance
De voir en peu de jours la pêche du grand Banc,
Et de faire bien-tôt en la Nouvelle France
Quelques onces de meilleur ſang.

Tout fait plaisir dans une pareille attente ; en ce temps-là un petit Cul-blanc de terre vint se poser sur le bord du Navire, & je crûs que cet Oyseau venoit nous anoncer l'heureuse & agreable nouvelle que nous n'en étions pas loin. Pour en être plus certain, le Soleil ne fournit pas deux fois sa carriere, que l'on jetta la sonde, croyant que l'on trouveroit le Banc Jacquet ; mais il arriva le contraire, on le chercha en vain ; l'erreur n'est que trop commune sur ce perfide & inconstant Element. Nous aprochions cependant toûjours du grand Banc si renommé Pêche de la Moruë. Aprés ces trois jours de navigation, nous crûmes qu'il étoit à portée ; on jetta la sonde, mais avec aussi peu de succés qu'auparavant.

De cet abîme impénétrable
A la sonde comme à nos yeux,
Si nous eussions tiré du sable,
Nous aurions été trop joyeux.

Il fallut prendre patience dans l'esperance d'être plus chanseux le lendemain ; mais on resonda encore aussi vainement que la premiere fois, on ne trouva que

de l'eau ; & ce qui marquoit mieux nôtre mauvaise fortune, ce fut que le Sondeur cria terre en tenant le cordeau de la sonde.

Alors nous fîmes mille cris,
Pour en marquer nôtre allegresse,
Mais elle se tourna promptement en tristesse,
Le pauvre homme s'étoit mépris.
Quand il vit la sonde sans preuve
De ce qu'il avoit avancé,
Et qu'il ne crut plus être au Banc de Terre-Neuve,
Il parut tout honteux de l'avoir anoncé.

Il crut cependant avoir pris justement ses mesures ; que pouvois-je penser alors ? si je n'avois pas eu des Pilotes habiles & experimentez ; je n'aurois point douté que nous n'eussions mal pris la route, & que nous errions sur les Mers. Pour nous chagriner encore davantage, un vent contraire vint nous faire sentir sa fureur.

Il nous poussa bien loin pendant toute la nuit,
Il fallut mettre bas les voilles,
Jusqu'à ce que l'Astre qui luit,
Se montrât aprés les étoilles.

Mais le jour ne fut pas plus favorable pour nous, un grand calme succeda à la tempête qui ne nous permettoit pas de bouger d'une place.

Il ne fut cependant jamais de mouvement
Plus grand, plus fâcheux que le nôtre,
Nôtre Vaisseau sans cesse alternativement
Roûloit d'un côté puis de l'autre.
Tout se brisoit, jamais je ne vis tel fracas,
Chaque piece étoit dispersée,
Ma cave alors fut renversée,
Mais la liqueur ne le fut pas.

C'eût été dequoy mettre le comble au malheur : Quel triste ennuy n'étoit-ce point pour nous, de voir qu'aprés un temps rude, nous ne soufririons pas moins d'un doux ! Mais ce ne fut pas là-tout ; dans le temps que nous attendions un bon vent, il en vint un des plus mauvais.

Un tel recit me desespere,
Quoy, toûjours les mêmes Chansons !
C'est avoir en trop de façons
Toûjours le même Thême à faire.

Ma Muſe nous devons nous taire,
Toûjours parler des mêmes faits
Sans y parler de nouveaux traits,
Tel recit n'intereſſe guére ;
Mais j'ay de mon Voyage entrepris le Journal,
Il faut l'achever bien ou mal.
Si j'étois Maître de la Scene,
On y verroit plus de varieté,
Tout en ſeroit mieux écouté,
Et j'aurois eu bien moins de peine.

Pendant deux jours ce vent contraire accompagné d'une grande pluye, exerça contre nous toute ſa rage.

Dans ce Navire vacillant,
Qui vers l'abîme toûjours penche,
Ne voir entre la vie & la mort qu'une planche,
Entendre dire au Matelot tremblant,
Qu'on eſt comme l'oyſeau tourmenté ſur la branche,
Tout cela n'eſt point régalant.

Voilà pourtant de quelle sorte
Nous nous trouvions le plus souvent
En butte à la fureur du vent,
Sans luy pouvoir fermer la porte.
Il n'est point un plus triste sort,
Dans de si grands dangers malheureux qui s'engage,
Sans cesse menacé d'un funeste naufrage,
On meurt de mille peurs sans mourir d'une mort,

Tout va mal quand la Mer est bien agîtée, on ne sçauroit mettre la marmite, tout se répand, & rien ne peut cuire, il faut que l'on se contente du Biscuit; ce n'étoit pas ma plus grande peine, mon cœur se soulevoit sur tout ce qui se presentoit sur la table : chacun mettoit ses mains au plat sans les laver, quoique l'eau ne manquât point, en disant que c'étoient des Humains les plus naturelles fourchettes.

Ce beau Rebus ne me ragoûtoit pas,
Et je faisois toûjours de fort mauvais repas.

J'avois sur tout horreur de la Gamelle ;
Quelle malpropreté de Linge & de Vaisselle !
Jamais on n'écuroit les plats
Qu'on entouroit d'un torchon gras,
Pour en empêcher la culbutte ;
Le plaisir que j'avois, c'étoit de voir dix bras,
Ne pouvoir sur la table en garantir la chûte,
Et porter sous la dent ce qu'ils prenoient à bas.
Mais n'en disons pas davantage,
Nous ferions mal au cœur à qui lira ces Vers
S'ils sont préservez du naufrage
Que l'on doit craindre sur les Mers.

Le vent devint un peu moins contraire, & on reprit route comme on put ; ce ne fut pas sans peine, & trois jours y furent employez, sans que cela nous servît beaucoup : Nous ne pûmes y demeurer, le vent & le calme tour à tour nous desesperoient, ce que l'un nous donnoit pendant la nuit, l'autre nous l'ôtoit pendant le jour, ce n'étoit pas pour avancer.

Dans ce temps-là il nous survint un accident nouveau des plus à craindre. Nôtre Navire faisoit à moins d'une heure à peu prés deux pieds d'eau, c'étoit pour nous faire abîmer bien vîte. On fut d'autant plus surpris de cet inconvenient, que jusques-là le Navire n'avoit point du tout pris d'eau.

On courut à la Pompe, & sans aucun relâche,
On fit pour la tirer d'inutiles efforts,
C'étoit des Matelots alors la seule tâche,
Mais il en rentroit plus qu'ils n'en mettoient dehors.
Nous fûmes tous saisis de crainte & d'épouvente,
On seroit allarmé pour moins,
Il fallut prendre d'autres soins
Dans une occasion si triste & si pressante.
Alors le Capitaine homme sage & prudent,
Sçachant combien tant d'eau pouvoit être fatale,
Descendit dans le fond de calle,
Pour voir d'où venoit ce terrible accident.

Mais

Mais en vain il prêta l'oreille pour entendre
De cette eau le gargoüillement,
Cependant elle entroit toûjours abondamment,
La Pompe ne pouvoit tout rendre.
Voyant qu'au fond de calle il la cherchoit en vain,
Il entra dans la soute au pain,
Et si-tôt qu'il y fut, il en connut la source;
Nous aurions peri sans ressource,
Ou par les flots ou par la faim.

Dans une telle extrêmité chacun est pour son compte, & la plus prompte issuë est la meilleure. On fit venir aussi-tôt le Charpentier trés-habile homme de sa vacation ; il vit le mal, & dés qu'il l'eut bien connu, il promit le remede ; nous ne périrons pas par-là, dit-il, l'espoir qu'il en donna remit un peu mon esprit fort allarmé. Comme il n'y avoit point de temps à perdre il attacha promptement un échaffau flotant au droit de la soute où étoit le desordre, & s'étant fait descendre en chemise & en caleçon

sur l'eau, il vit une planche déjointe, & dont les clous avoient été arrachez par un coup de Mer, ils tenoient encore à la planche, il les recogna comme il put, & garnit de filasse & de suif l'ouverture qui avoit bien deux pieds de long. Ce n'étoit pas assez, il fallut faire une plaque de plomb pour mieux assûrer son ouvrage; pendant qu'on la figuroit de la maniere qu'il l'avoit demandée, on fit mettre le Navire à la bande, c'est-à-dire, sur le côté, afin de la mieux appliquer. Quand elle fut préparée, on la luy donna au bout d'une corde; mais il ne put jamais venir à bout de la cloüer seul: Quand il croyoit fraper sur un clou, une vague luy faisoit manquer son coup, & passoit souvent par-dessus luy. Voyant qu'il souffroit beaucoup, & qu'il ne pouvoit pas long-temps resister à tant de fatigue, quoy qu'il bût bien de l'Eau de vie pour luy donner du cœur, on fit descendre un Matelot avec luy pour luy aider; quand il en fut secondé, le travail alloit mieux, & en deux heures de temps le desordre fut reparé. Cet accident nous arriva le vingt-cinquiéme jour de Septembre, je n'en perdrai jamais le souvenir.

Ce malheur ne fut pas sans un grand bien pour nous,
Par le plus grand bonheur du monde;
Un grand calme regnoit sur l'Onde,
Sans cela nous périssions tous.
La source de l'eau fut tarie,
Le Navire n'en faisoit plus,
Celle qu'il renfermoit retourna dans son flux,
Et nous croyions joüir d'une nouvelle vie.
Enfin, en quatre jours nous fûmes sur le Banc,
Aprés une fatigue extrême,
Et de bon cœur je payai mon baptême
D'une piece de métail blanc.

Ceux de l'Equipage qui n'avoient jamais passé par là, n'en furent pas quittes de la sorte : On n'en excepte personne, c'est une coûtume établie parmi les Matelots, & on fait jurer à tous ceux qu'on baptize de ne jamais manquer de baptizer eux-mêmes ceux qui ne l'auront pas été, quand ils se trouveront avec eux aux passages, où cette Cérémonie doit être observée, & qu'on leur marque

pour cet effet. Il faut en raporter icy la formalité, du moins comme je l'ay vûë. On place une Cuve pleine d'eau au milieu du Pont ; trois ou quatre Matelots prennent celuy qui doit être baptizé par les jambes & par les bras, & luy trempent le derriere par plusieurs fois dans la Cuve ; enfin ils le laissent malicieusement dedans les pieds en haut, & pendant qu'il se tourne & fait des efforts pour s'en retirer, d'autres Matelots luy jettent encore cinq ou six sceaux d'eau sur le corps, & cette Cérémonie finit par de grands éclats de rire.

Un pot de distilé breuvage
Donné dans cette occasion
A tous les Gens de l'équipage,
Sauve de cette asperſion
Ceux qui font leur aprentiſſage.

La premiere observation que je fis sur le grand Banc, fut de voir que l'eau y étoit plus blonde que par tout ailleurs dans la Mer. Le sable que l'on en tira au bout de la sonde étoit blanc comme du sel, & mélangé d'un broyé coquillage. les lignes étoient toutes préparées pour

pêcher en passant, mais on les mit vainement en usage.

La Moruë en ce lieu commune
Ne mordoit point à l'hameçon ;
Nous crûmes que nôtre infortune
Nous priveroit encor de ce poisson.

La nuit nous fit remettre la Pêche au lendemain matin ; mais nôtre étoille toûjours maligne ne nous fit pas trouver meilleure chanse.

Sans être rebuttez de pareilles disgraces,
Dans le milieu du jour on pêcha de nouveau,
Et l'on prit tant de ces Poissons voraces,
Qu'on en couvrit tout le Pont du Vaisseau.

On en prit bon nombre d'autres d'une espece differente que les Matelots apellent des flûtrans. C'est un Poisson de la forme d'une Plye, gris par-dessus le dos, & blanc sous le ventre comme elle ; mais d'ailleurs la difference est grande ; il a quatre à cinq pieds de longueur, deux ou trois de largeur, & un d'épaisseur. La ligne ne pouvoit pas le tirer jusques dans

le Navire sans rompre son ain ; quand on le voyoit à une brasse dans l'eau, on s'armoit de gasses pour l'acrocher si-tôt qu'il étoit à la surface, & c'étoit tout ce que deux hommes pouvoient faire que de le tirer jusques sur le Pont.

Ce Poisson a bien fait de se mettre en
pleine eau,
Il est d'une grande dépense,
Une Moruë entiere dans sa panse,
N'est pour luy qu'un petit morceau,
On le vit pour plus d'une avec trop d'évidence.

La tête en est grasse, doüillette & trés-excellente ; on tire un suc des os qui surpasse la délicatesse de la plus fine moëlle ; les yeux qui sont aussi gros que le poing sont encore admirables, & les bords des côtez que les Pêcheurs appellent les Ralingues, ne sont pas moins délicieux.

S'il étoit pris par les Diépois,
Et qu'on pût à Paris le voir dans sa cuisine,
On s'en lécheroit bien les doigts,

Les Bourgeois auroient bien la mine
De n'en tâter qu'aprés nos Rois ;
Mais ce n'eſt pas pour eux que le Ciel le deſtine,
C'eſt pour les Matelots, & dans des plats de bois.

Ils n'en mangent que les endroits que j'ay marquez ; ils jettent le corps à la Mer, comme trop maſſif pour engraiſſer la Moruë ; il eſt bien juſte qu'elle le mange aprés ſa mort, puis qu'étant vivant, il la court ſans ceſſe, l'attrape & avalle toute entiere ſans la mâcher ; il n'eſt point de Poiſſon plus gourmand. Nous ne la voulions pas ſi fraîche, on la ſaloit un peu, & on la gardoit un jour ou deux, elle en étoit meilleure, quoy qu'elle ne laiſſât pas d'être trés-bonne ſans avoir pris ſel, mais il en falloit bien manger à toutes ſauſſes : nous en prenions aſſez pour cela, bien que nous ne pêchaſſions qu'en chemin faiſant, & par repriſes.

Je croyois ſur le Banc voir cent vaiſſeaux divers
Former une Ville flotante,
Et déclarer la guerre aux Habitans des Mers ;

J'en vis seulement six répondre à mon attente,

Mais je vis par milliers des Habitans des Airs

De mainte espece differente.

Les plus communs sont des Fauquets, ainsi nommez par les Normands ; on en voit quelquefois des milliers ensemble, ils sont plus gros que des Pigeons, ont le bec crochu comme les Perroquets, le dos gris, & le ventre blanc. D'autres les apellent Hape-foye, & ce nom leur convient mieux ; car lorsque l'on jette en pêchant celuy de la Moruë à la Mer, il faut voir avec quelle fureur ils se jettent dessus ; ils y sont si acharnez qu'ils viennent à l'envi l'un de l'autre tout contre le Navire pour le prendre à mesure qu'on le jette. Ils y sont quelquefois attrapez, & la maniere dont on se sert pour cela est assez plaisante. Au bout d'une perche on attache un Cerceau autour duquel est lié un petit filet en façon de poche, on le jette sur eux, & comme la Mer en est couverte, il en demeure souvent quelqu'un dedans.

Voicy dequoy surprendre, étant tirez de
l'Onde,
Et sur le Pont du Navire étendus,
Ils font pour en sortir des efforts superflus,
Quoy qu'ils volent des mieux du monde.

Il faut aparemment que de leur nature ils ayent le pied à l'eau, & que les vagues les élevent assez pour être soûtenus de la quantité d'air qu'il leur faut pour le vol. C'est une matiere à occuper les Physiciens. Je vis d'autres Oyseaux qu'on apelle des Poules, & ausquelles on donne encore le nom de Palourdes; peut-être parce qu'elles sont fort pesantes au vol; elles sont bien plus grosses que les autres, mais en moindre quantité. Leur couleur est d'un brun forcé, & elles courent aussi le foye avec beaucoup d'ardeur.

Des rayons argentez bien rangez sur leurs
aîles,
Et qui marquoient quelque beauté,
Firent naître chez moy la curiosité
De les voir de plus prés, & de tirer sur
elles.

D'un côté je me satisfis,
Et cela fut fait assez vîte,
J'en fis culbuter six en six coups tout de suite,
Mais ce fut tout ce que je vis.

Je les faisois tomber trop loin du Navire, & il n'avoit pas l'honnêteté d'attendre ; en vain les Matelots s'empressoient de les acrocher avec les gaffes, elles échapoient toûjours.

Chagrin des malheurs de ma Chasse,
Où j'avois fait des coups si beaux,
Je remis mon fusil en place,
Et laissai vivre les Oyseaux.

On m'avoit fait peur des abords du grand Banc, & je croyois y trouver la Mer terrible par les mouvemens que je m'imaginois que ses ondes devoient faire pour monter & descendre cette Montagne cachée sous les eaux qui passent pardessus ; mais elle étoit pacifique, & nous fûmes cependant trois jours à traverser cet endroit-là. Quand nous fûmes assez loin du grand Banc, on jetta la sonde plusieurs fois pour voir si on trouveroit

la terre, ce qui se rencontra, & on remarqua qu'elle étoit tantôt plus élevée, & tantôt plus profonde : aux endroits les plus creux on trouvoit de petites pierres rondes comme des Noisettes, & aux moins profonds un gravier sablonneux.

Avant que de quitter ce séjour des Moruës,
Les Lignes par plaisir furent encor tenduës,
A quatre-vingt brasses d'avant,
On en prit cinq ou six d'une grandeur extrême,
Et plus grosses qu'auparavant ;
Le Terroir étoit bon pour les nourrir de même.
Les Pêcheurs fatiguez ne les y cherchent pas,
Ce seroit un profit de les prendre si belles ;
Mais on ressentiroit des peines trop cruelles
A les tirer d'un lieu si bas,
Il faudroit avoir de bons bras,
Et des forces toûjours nouvelles.

Deux jours aprés, on voulut encore sonder, mais en vain, on ne trouva plus fond. Il s'éleva des bruïnes si épaisses qu'on ne se voyoit pas sur le Navire, & nous les eûmes pendant trois jours.

Le Soleil les chaſſa par ſa vive clarté,
Et nous vîmes bien-tôt ſur un bord écarté
Les Sauvages Côteaux de la Nouvelle France:
Le *Te Deum* à l'inſtant fut chanté,
Pour en marquer nôtre réjoüiſſance.
C'étoit un ſpectacle nouveau
Qui diſſipoit nôtre triſteſſe;
Quoyque des Matelots le chant ne fût pas beau,
Je n'entendis jamais avec plus d'allegreſſe,
Ny l'Illuſtre Rochois, ny la belle Moreau.

Nous n'eûmes que de loin une vûë ſi agreable, & deux jours aprés il fallut déchanter. Un vent des plus impétueux nous éloigna beaucoup, & agîta terriblement la Mer: Quoique ce vent nous fît aſſez de peine, je ne veux pas cependant m'en plaindre, il nous en auroit fait bien davantage s'il avoit chaſſé nôtre Navire vers la Côte.

Nous étions encor loin du Port
Qui devoit nous ſervir d'azile,
Mais j'aurois bien voulu voguer le long du bord,
Et voir ſi ce Terroir eſt deſert ou fertile,
Pour en faire icy mon Raport.

Le

Le vent qui nous avoit si éloignez de la terre, fut suivi le lendemain d'un autre qui nous permit de nous en raprocher, & nous vîmes de loin dix Bâtimens Anglois ocupez le long de cette rive à pêcher.

Le calme sur le soir nous fit faire de même,
Et nous vîmes que le Poisson
Qu'on cherche sur le Banc mordoit à l'hameçon
Avec une fureur extrême.

Nous aurions pû en couvrir le Pont en peu de temps, & sans nous fatiguer, la Mer n'ayant pas en ce lieu-là beaucoup de profondeur : C'étoit vis-à-vis le Port de Sainte Helene, nous l'aprîmes la nuit par un bâtiment Anglois que la Lune nous fit découvrir. Quand le jour fut venu, on vit un fort grand Pays de Bois, & on courut le long du Rivage jusqu'à Midy : Nous allions bien ; mais un vent capable d'intimider les plus hardis Navigateurs, nous força de chercher un bon moüillage, & de nous mettre à l'abry de ses coups. D'ailleurs le Bois & l'Eau commencerent à nous manquer, on mettoit pour huit jours la marmite : fortes

raiſons pour relâcher, trop de maux tout à la fois menaçant nôtre vie ; nous fûmes tout au hazard nous jetter à Chiboüeton, dans la Carte, Bayeſenne, ſur la Côte de l'Acadie, où nous trouvâmes bien-tôt les ſecours dont nous avions beſoin.

Ce Havre eſt de grande étenduë,
La nature d'elle-même y forme un beau Baſſin,
Et l'on voit tout au tour le verdoyant Sapin
Faire un effet agreable à la vûë.
Nous vîmes ſur ſes bords une Habitation
Pour faire ſécher la Moruë
D'une telle conſtruction
Qu'elle pourroit bien être à Manſard inconnuë.

Elle étoit longue comme la moitié du Mail de Paris & auſſi large, bâtie ſur une belle Greve le long de la Riviere, à telle diſtance que l'eau pût paſſer par-deſſous, quand la Mer eſt dans ſon plein, & entraîner ce que l'on jette d'inutile de la Moruë. Qu'on s'imagine voir un Pont

de bois bâti sur terre avec de gros arbres fichez bien avant du côté de l'eau, sur leurs extrêmitez d'autres pieces de bois de travers bien emboëtées ; qu'on se represente le même ouvrage moins haut du côté de la terre, parce qu'elle étoit en Talu, & sur tout cela de jeunes Sapins assez long pour porter sur les deux côtez, pareillement arangez l'un contre l'autre, & bien cloüez par les deux bouts sur les pieces de bois qui les soûtiennent, & on sçaura ce que c'est cette Machine que les Pêcheurs apellent un Dégras. On étend la Moruë dessus bien ouverte pendant l'Eté, la tournant & retournant sans cesse pour la faire secher, & la rendre telle qu'elle doit être, & qu'on la voit en mille lieux du monde où elle se porte aisément. Cette Habitation étoit sans Habitans, elle avoit été faite avant la derniere guerre par des Pêcheurs François qui s'étoient établis là pour une Compagnie qui n'y fit pas son compte.

Si-tôt qu'on eut moüillé je me fis mettre
à terre,
Plancher que j'atendois depuis un si long-temps,
Des Outardes, des Cormorans
M'inspirent le desir de leur faire la guerre.

Mais en vain je courois dessus,
Ils me fuyoient encore plus vîte,
Ou bien ils se cachoient dans le sein
d'Amphitrite,
Tous mes pas étoient superflus.
Je m'animai sur le Rivage
A tirer du petit Gibier;
Un pareil bruit dans ce Quartier,
Etonne le Peuple Sauvage;
C'étoit sans le sçavoir un peu me hazarder;
Car en faisant ma caravane,
Je passai prés d'une Cabane,
D'où cette Nation eût pû me canarder.

Les Sauvages n'ont pas l'ame si cruelle; nos Matelots allant sur le soir à une Fontaine pour faire de l'eau, rencontrerent deux de ces gens-là d'un naturel fort doux; ils avoient cependant leur hache & leur fusil pour armes; je les avois sans doute allarmez, & ils craignoient d'être surpris; c'est pourquoy ils s'étoient mis en état de défense; qui n'auroit pas fait comme eux dans une telle conjoncture? Ils se tinrent devant nos Gens en bonne & réfoluë contenance;

mais si-tôt qu'ils firent connoître qu'ils étoient François, les Sauvages mirent aussi-tôt les armes bas.

Ils voulurent par là, je croy, faire comprendre,
Qu'à nôtre grand Monarque ils étoient tous soûmis,
Ils se parlerent sans s'entendre;
Et se quitterent bons amis.

Trois de leurs Principaux vinrent le lendemain de grand matin nous rendre visite dans un petit Canot d'écorce, leur compliment fut court; & cependant je n'y pûs répondre un mot.

Mais je leur fis si bon visage,
Qu'ils en parurent tous contens;
Ce n'est pas être si Sauvage
De visiter ainsi les Gens.

Pour les régaler de quelque chose de meilleur, ce qu'ils venoient peut-être chercher, je les fis bien déjeûner en Viande & en Poisson; ils croquoient le Biscuit du meilleur apetit du monde, & beuvoient l'Eau de vie avec un grand

délice, moins sobrement que nous, ils en sont alterez, & je crois qu'ils auroient bien vuidé ma Cave sans en être soûs. Je remarquai en eux une action qui m'édifia beaucoup ; c'est qu'en se mettant à table, ils firent dévotement leur Priere, & le Signe de la Croix, & en sortant ils rendirent grace avec la même pieté.

Ils portoient à leur col chacun un Chapelet
En maniere de Scapulaire,
Avec un petit Reliquaire
Cousu dans un morceau de Drap, ou de
Droguet.
Ils avoient reçû le Baptême,
Leur peché d'origine avoit été lavé
Par un Prêtre d'un zele extrême,
Que la mort depuis peu leur avoit enlevé.
Par un Signe ils firent comprendre
Qu'ils l'avoient enterré dans un Bois d'alentour,
Je voulus dés le même jour
Par curiosité m'y rendre.

Je n'y fus pas si-tôt que je vis son Tombeau ;
Il étoit fait de pieux couverts d'écorce d'arbre,
Voûté, plus long que rond en forme de berceau,

Le corps étoit couvert, au lieu de quelque
Marbre,
De Cailloux proprement arrangez au niveau.
Enfin les plus contents du monde,
Ils sortirent de nôtre bord,
Et pour nous témoigner leur joye & leur
transport,
Ils tirerent un coup qui retentit sur l'Onde.
C'est peu, dira quelqu'un, il falloit trois
saluts,
Ils n'avoient qu'un Fusil, pouvoient-ils faire
plus ?

Je leur avois donné de la munition pour m'atraper du Gibier, & ils m'en auroient aporté sans doute, mais le vent s'étant rendu favorable la nuit suivante, pour sortir de ce Havre où nous avions pris tout ce qu'il nous falloit, nous apareillâmes dés le matin pour continuer nôtre route. Nous crûmes le long de la Côte que ce bon vent nous conduiroit jusqu'où nous voulions aller ; mais aprés nous avoir portez jusqu'à la porte, un autre vent nous empêcha d'entrer.

Les Vents sont des Demons empressez à
mal faire,
Pour Tyran chacun a le sien,
Le meilleur à quelqu'un ne fait jamais de
bien.

Que pour être à d'autres contraire,
Quel Portier ! Je ne puis m'en taire,
Quel maudit Portier de malheur !
Un Suisse avec sa Hâlebarde
Ne feroit pas si bonne garde
A la porte d'un grand Seigneur ;
On pourroit le gagner, & le tendre traitable
Pour Or, ou pour Argent ; mais luy, pas
pour le Diable.

Celuy qui vint si mal à propos s'opposer à nôtre entrée dans le Port, nous jetta bien loin sur les Bords du Menane, ou de l'Isle Gravée. Il nous sembla qu'il voulût pendant trois jours nous baloter au tour de ce rivage, mais enfin aprés nous avoir donné tant d'exercice, il nous permit d'aller moüiller au Port Royal, lieu de nôtre destination, & où nous

fûmes cinquante-quatre jours à nous rendre.

Je reconnus des bords de l'Onde,
Que ce Port n'étoit pas le mieux nommé du monde,
Je fus pourtant ravi de me trouver dedans,
Bien loin à l'abry de tous les vents.
Les Humiers hauts avec audace,
Nous nous aprochions de la place,
Si je puis luy donner ce nom,
Quand par des cris aigus qui sortoient d'un Dragon,
On nous fit l'horrible menace
De nous couler à fond par des coups de Canon.

Ce Dragon étoit un Navire de Roy qui avoit aporté de Rochefort les Provisions de guerre & de bouche necessaires à Plaisance, & au fort de la Riviere Saint Jean; mais pendant qu'il nous menaçoit, il avoit plus de peur que nous; les Officiers & les Matelots se mirent tous sous les armes, & voicy pourquoy: Ils avoient apris par quelques Sauvages qu'un Forban alloit & venoit sur la Côte,

& que s'ils ne prenoient garde à eux, il pourroit bien leur joüer d'un tour.

Cet avis étoit salutaire,
Ils craignoient plus ses coups, que ceux d'un vent contraire,
Et quand ce que l'on craint cause une grande peur,
On croit toûjours le voir, rien n'est plus ordinaire;
Ils nous firent le deshonneur
De nous prendre pour un Corsaire.

S'ils avoient pû pointer les Canons contre nôtre Navire, ils nous auroient fort mal traitez, dans leur terreur panique ils auroient sans doute fait carnage, & nous auroient peut-être abîmer sous leurs coups.

Pour allarmer comme eux tout le Pays Sauvage,
Et pour en apeller le Peuple à leur besoin,
Si-tôt qu'ils nous virent de loin,
Leur foudroyant Canon étonna le Rivage.

Ils tirerent trois coups à charge de boulet,
Le dernier seulement de nous se fit entendre,
Etant à la portée au plus du Pistolet,
Ils auroient mis nôtre Navire en cendre.
J'avois pensé périr avant que d'y monter,
Le Ciel, le juste Ciel, voulut bien m'en défendre,
Il me fit encore éviter
Un si funeste sort avant que d'en descendre.

Pendant qu'ils craignoient de la sorte, il fallut cependant moüiller un peu au-dessus d'eux, & que nôtre Capitaine fit mettre la Chaloupe à l'eau pour aller à leur bord calmer dans leurs cœurs une crainte si vaine, sa presence les eut bientôt rassûrez, & ils ne se battirent qu'à coups de Verre. Pendant ce temps-là les Habitans avoient porté dans les Bois à leurs cachettes leurs meilleurs effets. Quand nous fûmes descendus à terre, & qu'ils sçûrent que nous étions de leurs amis, Nous vîmes les Charettes revenir toutes chargées. Je considerai la situation du lieu qui me parut assez belle : Le

Terrain du Port Royal peut avoir une demi-lieuë de long, & presque autant de large. Les maisons qui sont situées dessus, & assez loin les unes des autres, ne sont que des Chanvieres fort mal bousillées, avec des cheminées d'argille. Ce spectacle ne me plaisoit point du tout, & & je me disois dans mes Réflexions Poëtiques.

Dans quel Pays Sauvage, ô Ciel ! suis-je venu !
Rien ne s'offre à mes yeux que des Bois, des Rivieres,
Des Masures & des Chanvieres,
De l'état de ces lieux j'étois mieux prevenu.
Comment y faire résidence !
Quel image de pauvreté !
Je suis déja bien soû de la Nouvelle France
Avant que d'en avoir goûté,
Que j'y vais faire penitence
De la Vieille que j'ay quitté !

Deux Commis qui devoient y rester avec moy pensoient de même : Je demandai l'Eglise que je ne pouvois reconnoître, n'étant pas autrement bâtie que

que les autres maisons, & que j'aurois plûtôt prise pour une Grange, que pour un Temple du vray Dieu : Comme j'y allois pour le remercier de la grace qu'il m'avoit faite d'être arrivé heureusement, j'aperçûs Monsieur le Curé qui venoit au-devant de moy ; nous nous fîmes des complimens reciproques, ensuite dequoy il me conduisit à l'Eglise, & me fit l'honneur de me presenter de l'Eau-benite : Je fis ma Priere, & aprés cela Monsieur le Curé me fit entrer dans sa chambre mal meublée, qui est au bout de l'Eglise, y attenant contre l'ordre des Presbiteres. Il me regala de plusieurs sortes de Pommes que je trouvai fort bonnes, quoyque Sauvages. C'est un fort honnête homme qui a beaucoup de mérite & de zele pour ses Paroissiens, & qui fait dans l'Acadie la fonction de Grand-Vicaire de Monseigneur l'Evêque de Quebec. Il m'acompagna pour voir une maison que je loüai, elle avoit servi auparavant d'Eglise, c'étoit la plus grande du lieu, elle étoit composée de trois pieces en bas, de greniers dessus, & d'une cave maçonnée sous la piece du milieu. Je trouvai que je serois assez bien logé pour le Pays. Je ne vins pour l'habiter que trois ou quatre jours aprés mon arrivée, je me

promenai, & considerai plus particulierement ce qu'il y avoit à voir dans ces lieux.

De quel côté qu'on puisse regarder,
Le Terrain en est agreable,
L'entrée en est étroite & facile à garder,
On y pourroit construire une Ville imprenable.
Sur un haut entouré de deux petits Marais,
La Place en seroit fort jolie,
Et là, chaque famille enfin mieux établie
Y pourroit trouver des attraits.
Dans ces Marais le Bœuf sçait tirer la Charuë,
Ils fournissent de Bleds les Peuples de ces lieux,
Plus loin on voit des bois d'une grande étenduë,
Dont les arbres divers élevez jusqu'aux Cieux,
Font par tout douter à nos yeux
S'ils sortent de la terre, ou tombent de la nuë.

Deux Rivieres dont ce terrain eſt preſque environné ne font pas un ſpectacle moins charmant à la vûë. La premiere qu'on apelle de Dauphin, eſt large comme la Sene ; elle vient de ſept ou huit lieuës au-deſſus du Port Royal, & des deux côtez il y a des Habitations éloignez plus ou moins les unes des autres. Il y a par endroits d'aſſez belles prairies le long de ſon cours. Au-deſſous du Port Royal il y a de même encore des Habitations ſur cettte Riviere, & quelques Courts auſſi-bien plantées de Pommiers qu'en Normandie, avec cette difference que ces arbres ne ſont pas greffez. Ces Habitations vont preſque juſqu'à une Iſle qu'on apelle l'Iſle aux Chevres, & qui eſt diſtante d'une lieuë du Port Royal. Au-deſſous de cette Iſle la Riviere forme le Baſſin qui va juſqu'à la Mer ; il a environ deux lieuës de long & une de large, il eſt parfaitement beau, & l'on trouve par tout bon moüillage. Deux Redoutes à chaque côté du Paſſage en pourroient défendre l'entrée qui n'a pas plus de cent-cinquante pas de large. L'autre Riviere qu'on apelle du Moulin, & qui va ſe répandre dans celle que je viens de marquer, n'a pas plus d'une lieuë de long, & eſt beaucoup plus étroite que

l'autre. Il y a trois Moulins dessus, un à Bled, & deux à Planches, avec trois ou quatre habitations. Le flux monte jusqu'au haut de celle-cy, & ne va pas si loin dans l'autre à cause de sa longueur. Ce Pays-là est assez fertile, il produit toutes sortes de Legumes & assez de Fruits, du Bled suffisamment, & on y a Chair & Poisson, des Volailles, & toutes sortes de Gibier, mais j'en parlerai plus amplement quand je le connoîtrai mieux.

Je faisois assez bonne chere,
J'avois porté de bon vin de Bordeaux,
En le bûvant je ne songeois plus guére
Aux dangers que j'avois encourus sur les eaux.
A terre on a bien-tôt oublié la misere
Que la Mer cause en son trajet;
C'est une peine de le faire,
C'est un plaisir de l'avoir fait.

Lorsque je me trouvois dans un état si paisible, & que je croyois ne devoir plus craindre la fureur des vents, le plus terrible qui fût jamais ne pouvant exer-

cer sa cruauté sur nous, sembla vouloir s'en déchaîner avec plus de violence sur nôtre Navire dans le Port. Il n'en fut jamais un si grand dans le Pays, selon l'aveu trop veritable des plus vieux Habitans. Il soufloit avec tant d'impetuosité qu'il brisa les Cables du Navire à l'Ancre. Une Barque qui y étoit attachée, & dans laquelle on avoit déchargé toutes les marchandises dont j'avois la direction, pour les porter le lendemain au Magazin, ne put pas en soûtenir le choc, elle fut renversée, & coula bas.

Quel triste accident ! quel dommage !
Des Matelots presque noyez,
Qui s'étoient sauvez à la nage,
Vinrent encore tout effrayez,
M'anoncer ce fâcheux Naufrage !
C'étoit au milieu de la nuit,
Je ne dormois point dans mon lit,
Pendant un si grand vent, pouvois-je être tranquille ?
J'en entendis plûtôt leur bruit,
Et du sommeil alors j'abandonnai l'azile.

Je pris pour y courir le chemin le plus court ;
Mais que me servit de m'y rendre ?
Pour voir clair il fallut attendre
Que l'Aurore mouvrît la barriere du jour ,
Elle ne fut que tard , mais que trop tôt ouverte
Pour un spectacle si fâcheux ;
De la Barque & des biens entassez dans son creux ,
Dans le moment je crûs la perte.
Il n'en parut qu'un bout & le mât à mes yeux ,
Jamais tel accident ne survint dans ces lieux ;
Je descendis plus bas , & je vis sur la Rive ,
Des Bariques & des Balots
Poussez & brisez par les flots ,
Je crûs le reste à la Dérive.
Quelle peine ! quel embaras
Dans un naufrage aussi funeste !
Pour sauver du débris le déplorable reste ,
Quatre jours ne suffirent pas ,

Nous n'avions à baſſe Marée
Que deux heures à ménager ;
Ce n'étoit pas aſſez, dans un ſi grand danger,
Il eût au moins fallu d'un long jour la durée,
Ce fut un embaras nouveau
Lorſque l'on fit ſecher toutes les Marchandiſes,
Il les fallut d'abord laver à la douce eau,
Les expoſer à l'air par diverſes repriſes,
Et le temps pour cela ne fut jamais moins beau.
Si-tôt qu'on les avoit quelquefois étenduës,
Il les falloit ôter, quels mouvemens divers !
Quelle dépenſe jointe à tant de maux ſoufferts !
Combien en eut-il de perduës ?
Lorſque j'y penſe, helas ! Moy-même je me perds.
L'Ouragant ſans pareil, l'échouëment du Navire,
De toute éternité nous étoient reſervez,
Quel étrange malheur ! je ne puis trop le dire,

Concevez-le si vous pouvez,
Il est plus aisé qu'à décrire.
Il ne falloit plus qu'un Forban,
Dont les Pirates pleins de rage,
Seroient venus inspirez par Satan
Piller ce qu'on avoit retiré du naufrage.
Que dis-je ? Peut-il être un si cruel destin !
Peut-être serions-nous mêlez dans le butin,
Mais sommes-nous exempts d'un sort si déplorable ?
Quand j'y pense, je sens un trouble épouventable,
Et la Plume en tremblant me tombe de la main.

RELATION
DES MANIERES
TANT DES HABITANS
QUE DES SAUVAGES
DE LA NOUVELLE FRANCE.

APRE'S avoir décrit les divers mouvemens de la Mer & des Vents, & tout ce qui m'arriva dans ma Traverſée de la Rochelle au Port Royal de l'Acadie, il faut que je faſſe maintenant le Recit de tout ce que j'ay remarqué dans le Pays.

Théagene l'attend, j'en ay fait la promeſſe,
Si je ne luy dis rien dans l'ardeur qui me preſſe
Qui puiſſe contenter ſa curioſité,
Son cœur n'a pas moins de bonté
Que ſon eſprit a de délicateſſe.

Disons d'abord que trois seules Habitations sont le partage d'un si grand Pays, & que les Habitans de ces lieux-là ont les mêmes occupations. Le Port Royal est la premiere, & je n'ay rien à ajoûter au Plan que j'en ay fait. La seconde, sont les Mines & Beaubassin. La troisiéme: Je n'ay point été à ces deux dernieres, ainsi je n'en ferai point la Description; je sçai seulement que les Mines fournissent plus de Bled que tout le reste du Pays par le dessechement qu'on a fait de ses Marais qui sont assez étendus, & que les Habitans du Port Royal y ont établi leurs enfans dans les concessions qu'ils y ont achetées pour peupler le Pays & le rendre fecond; ils reüssissent en tout cela fort bien. A l'égard de Beaubassin, qu'on nomme ainsi par sa situation, c'est l'Habitation la moins peuplée, & qui produit aussi le moins. Le Climât de tous ces lieux est égal à celuy de la France, c'est presque le même degré, l'Eté y est aussi chaud, mais l'Hyver y est plus froid: Il y neige presque toûjours dans cette saison, & les vents qui soufflent sont si froids qu'ils gelent le visage; on n'ose sortir pendant ces foudrilles, c'est le nom que les Habitans donnent au temps quand il neige & vente

beaucoup tout à la fois. Si les neiges y fondoient comme en France par des dégels, il n'y feroit pas plus froid : mais elles durent sept ou huit mois sur la terre, & particulierement dans les Bois, & c'est ce qui en rend l'air si glacial.

De ce séjour les Habitans
Où chacun pour vivre travaille,
Ne laissent pas d'être contens ;
On ne leur parle point ny d'Impôts ny de Taille,
Ils ne payent quoy que ce soit,
Chacun sous un rustique toit
Vuide en repos sa Huche & sa Futaille,
Et se chauffe bien en temps froid,
Sans acheter le Bois denier ny maille :
Où trouve-t-on des biens si doux ?
Ce Pays pourroit être un Pays de Cocagne,
S'il avoit seulement un Côteau de Champagne,
Il seroit le meilleur de tous.

Mais on n'y fait que de la Biere avec des sommitez de Sapin, dont on fait une

forte décoction qu'on entonne dans une Barique où il y a du Levain & de la Melasse, qui est une espece de Syrop de Sucre de couleur de Raisine. Tout cela fermenté ensemble pendant deux ou trois jours : Quand la fermentation est passée, les matieres se rassoient, & l'on boit la Liqueur claire qui n'est pas mauvaise ; mais la plus ordinaire boisson est l'Eau, & ceux qui ne boivent pas autre chose, ne laissent pas d'être vigoureux, & de resister au travail, parce qu'ils mangent beaucoup, & qu'ils ne travaillent pas toûjours.

L'oysiveté leur plaît, ils aiment le repos,
De mille soins fâcheux le Pays les délivre,
N'étant chargez d'aucuns Impôts.
Ils ne travaillent que pour vivre.
Ils prennent le temps comme il vient,
S'il est bon ils se réjoüissent,
Et s'il est mauvais ils patissent,
Chacun comme il peut se maintient.
Sans ambition, sans envie,
Ils attendent le fruit de leurs petits travaux,
Et l'aveugle fortune en les rendant égaux
Les exempte de Jalousie.

Dans

Dans ce Pays les Habitans
Se donnant au travail peu de grandes fatigues,
Font à leurs femmes maints enfans,
Car ils n'ont point d'autres intrigues.
De la vertu c'eſt le ſéjour,
Elle eſt bien rare ailleurs dans le temps où nous ſommes;
Les Femmes n'ont rien pour les Hommes,
Si l'hymen ne permet l'amour.
Il leur inſpire ſeul ſes amoureuſes flâmes,
Et je puis dire à leur honneur,
Que la ſageſſe & la pudeur
Sans pouvoir ſur trop d'autres Femmes,
Pour regner dans ces lieux ont paſſé dans leurs Ames.
Un Pere, une Mere chez eux
Ne gardent pas long-temps une Fille nubile;
La garde cependant n'en eſt pas difficile,
Selon leurs volontez elle regle ſes vœux.

Si quelque tendre Amant vient déclarer ſes feux.
Et que la Maîtreſſe y réponde,
L'hymen les uniſſant tous deux,
Ils n'ont plus qu'à peupler le Monde:
C'eſt ce qu'ils font auſſi le mieux,
Ne partageant point leur tendreſſe,
Dés les premiers tranſports de la verte Jeuneſſe,
Ils font bien des enfans juſqu'à ce qu'ils ſoient vieux.

Deux couples voiſins, & bien unis par l'amour & l'hymen, ont fait à l'envy l'un de l'autre chacun dix-huit Enfans tous vivans, c'eſt être fort habiles en ce métier ; cependant un autre couple a été juſqu'à vingt-deux, & en promet encore davantage.

Plus qu'ailleurs on s'y mes-allie,
On ne regarde point à la condition,
Dans ſon tranſport on ſe marie,
Rien ne rebutte, tout eſt bon,

Le Noble dans sa Couche, ou plûtôt sa Cabane,
Pour étendre sa race admet la Païsanne;
Et lorsque par un coup fatal,
La Parque vient couper le Lien Conjugal,
Et que sans nul égard l'Homme Noble elle emporte,
La Veuve moins sensible à la Mort qu'à l'Amour,
A son premier état faisant un prompt retour,
Reprend un Mary de sa sorte.
Par cette nouvelle union
Elle perd le titre de Dame;
Pour contenter sa passion,
C'est ainsi qu'en fait une Femme.
C'est sçavoir le secret d'avoir pour Heritiers
Des Nobles & des Roturiers.
On voit de même aussi par la Foy Conjugale
Une Fille de qualité,
Plûtôt que de rester Vestale,
Avec un Roturier perdre sa dignité:
Malgré l'Alliance inégale,
On veut avoir posterité.

Presque dans toutes les familles on voit cinq & six Enfans, & souvent beaucoup plus ; il faut voir comme la marmaille y fourmille ; & si l'on ne va point là comme ailleurs en Pellerinage pour en avoir, ils se suivent de prés, & l'on diroit qu'ils sont presque tous d'un même âge.

Dans un Pays qu'on va rarement secourir,
Et qui souffre souvent la derniere misere,
On s'étonne de voir que le Pere & la Mere
De leur petit travail en puissent tant nourrir.

Mais c'est la richesse du Pays, quand ils sont en état de travailler, ce qu'ils font de bonne heure ; ils épargnent à leurs Peres des journées d'hommes qui coûtent là vingt-cinq & trente sols, & cela va à une dépense qu'ils ne sçauroient faire. Il en coûte beaucoup pour accommoder les terres qu'on veut cultiver, celles qu'ils apellent Hautes, & qu'il faut défricher dans les Bois ne sont pas bonnes, le grain n'y leve pas bien, & quelque peine que l'on prenne pour le faire venir par des Engrais dont on a trés-peu, on n'y recüeille presque rien, & on est quelquefois contraint de les abandonner. Il faut pour avoir des Bleds dessecher les

Marais que la Mer en pleine marée inonde de ſes eaux, & qu'ils apellent les Terres Baſſes ; celles-là ſont aſſez bonnes, mais quel travail ne faut-il pas faire pour les mettre en état d'être cultivées ? On n'arrête pas le cours de la Mer aiſément ; cependant les Acadiens en viennent à bout par de puiſſantes Digues qu'ils apellent des Aboteaux, & voicy comment ils font ; ils plantent cinq ou ſix rangs de gros arbres tous entiers aux endroits par où la Mer entre dans les Marais, & entre chaque rang ils couchent d'autres arbres de long les uns ſur les autres, & garniſſent tous les vuides ſi bien avec de la terre glaiſe bien battuë, que l'eau n'y ſçauroit plus paſſer. Ils ajuſtent au milieu de ces Ouvrages un Eſſeau de maniere qu'il permet à la marée baſſe, à l'eau des Marais de s'écouler par ſon impulſion, & défend à celle de la Mer d'y entrer. Un travail de cette nature qu'on ne fait qu'en certains temps que la Mer ne monte pas ſi haut, coûte beaucoup à faire, & demande bien des journées ; mais la moiſſon abondante qu'on en retire dés la ſeconde année, aprés que l'eau du Ciel a lavé ces terres, dédommage des frais qu'on a faits. Comme elles appartiennent à pluſieurs, ils y

travaillent de concert : Si ce n'étoit qu'à un Particulier, il faudroit qu'il payât les autres, ou bien que dans d'autres travaux, il leur donnât autant de journées qu'on en auroit employé pour luy, & c'eſt comment ils s'accommodent ordinairement entre eux.

Faiſons icy l'Apologie
De divers Habitans de la vaſte Acadie,
Ma Muſe, il faut s'en aquitter,
Et nous ne ſçaurions trop vanter
Leur adreſſe & leur induſtrie.
Sans avoir apris de métiers,
Ils ſont en tout bons Ouvriers,
Il n'eſt rien dont ils ne s'aquittent,
Cent beſoins divers les excitent
A ſe donner ce qu'ils n'ont pas,
De leur laine, ils ſe font Habits, Bonnets & Bas.
Ne ſe diſtinguant point par de nouvelles modes,
Ils portent toûjours des Capots,
Et ſe font des Souliers toûjours plats & commodes
De peaux de Loups-Marins & de peaux d'Orignaux.

De leur lin, ils se font encore de la Toile,
Enfin leur nudité par leur travail se voille.
Quand l'esprit de l'invention
N'opere rien dans leur cervelle,
A voir seulement un modelle,
Ils trouvent tout aisé pour l'execution;
C'est comme faire un Vers à moy quand j'ay la rime:
Loin de les rebuter l'ouvrage les anime,
De mille differens ils sont venus à bout,
Je n'aurois jamais fait si je décrivois tout.

Pour prouver leurs talents, je vais dire seulement un Ouvrage où j'eus quelque part. Ils n'avoient de leur vie vû construire ny Barque, ny Chaloupe; & cependant dés qu'ils sçûrent que j'avois envie de faire pêcher de la Moruë, pêche qui leur étoit inconnuë jusques alors, ils en construisirent fort bien, & ils entreprirent avec succés de les conduire sur la Mer. Enfin ils entreprirent tous la pêche dans l'attente d'y faire du profit. Je leur donnois par là moyen de gagner mieux leur vie, & moy je trouvois mon compte à prendre leur Poisson. Sur la fin de l'Hyver ils se mirent à faire leurs

Chaloupes qui avoient bien vingt pieds de quille pour aller courir la Mer, & tirer de ſon fonds dequoy établir mieux leur petite fortune, & dés le Printemps on ne voyoit par tout ſur la côte que Bâtimens occupez à prendre, & à aporter de la Moruë à des magazins qui ne ſervoient de rien, & que je loüois pour leur faire encore plus de plaiſir. Pour payer leur Poiſſon je leur avois donné d'avance tous leurs beſoins, & c'étoit un bien qui ſe répandoit ſur toute la famille; il étoit bien juſte auſſi qu'il y fût partagé, car le Pere, la Mere & les Enfans s'étoient engagez à cette pêche, dans laquelle ils trouvoient le moyen de s'acquiter de leurs dettes, & moy celuy d'en être payé. Je vis pendant le Printemps & l'Eté ſaller & mettre en pile plus de trente milliers de Poiſſon; auſſi me donna-t-on au Port Royal par reconnoiſſance le titre de Pere des Pêcheurs: On y pêchoit preſque autant qu'à Plaiſance dans l'Iſle de Terre Neuve; ce qu'il y avoit de difference, c'eſt qu'on ne faiſoit pas ſecher la Moruë, & qu'on la mettoit en verd, ce qu'on n'avoit pas encore vû dans ce Pays-là. Il faut avoüer qu'elle n'y étoit pas ſi propre, ny ſi bonne que celle du grand Banc; mais j'avois de

fortes raisons pour ne la pas faire accommoder autrement. Enfin j'eus de ces Habitans pendant six mois plus de Poisson qu'une ancienne & illustre Compagnie établie dans ces lieux pour la pêche sedentaire, n'en a pû tirer en vingt ans.

Disons encor plus à la gloire
De tous ces Habitans, ils l'ont bien merité,
Ne finissons pas leur Histoire
Sans y mettre un beau trait de leur fidelité.
Cent fois la Nouvelle Angleterre,
La plus voisine de leur terre,
A voulu les soûmettre & ranger sous sa loy;
Ils ont plûtôt souffert tous les maux de la guerre,
Que de vouloir quitter le parti de leur Roy.
De tous leurs Bestiaux le carnage,
De leurs maisons le brûlement,
Et de leurs meubles le pillage,
C'étoit des Ennemis le commun traitement.
Dans quel temps marquoient-ils avoir tant de constance?
Dans le temps même que la France

Ne pouvoit pas les soulager,
Et qu'on leur promettoit une entiere assistance,
S'ils avoient bien voulu changer.
Ils ne se laissoient point aller à cette amorce,
Ils ne vouloient point être Anglois,
Et de tout leur courage ils défendoient leurs droits;
Contraints de ceder à la force,
Tous vaincus qu'ils étoient, ils demeuroient François.

Les Anglois s'étant enfin rendus maîtres de leur Patrie, établissoient des Gouverneurs qui leur procuroient tout ce qui leur étoit necessaire, tant pour la vie, que pour le vétement; mais ne pouvant avec tout cela gagner leurs cœurs, & ne se trouvant pas trop en sûreté avec eux, ils se retiroient, & abandonnoient la partie.

C'est ainsi qu'avec fermeté
Leur zele pour Loüis s'est toûjours fait connoître;
Que de Peuples réduits à leur extrêmité,

Pour être plus heureux auroient changé de
Maître !
Le repos & la liberté,
Dont depuis un long-temps sous la France
ils joüissent,
Peut-être bien les affermissent
A luy garder toûjours tant de fidelité.
Mais lorsque de l'autre côté,
Je regarde le bien qu'ils en pouvoient
attendre,
Et que malgré leur pauvreté,
Ils n'ont jamais voulu s'y rendre,
Quand l'interêt sur l'Homme a tant d'au-
torité,
Et qu'on en voit peu s'en défendre,
Je croy que pour leur Prince un amour pur
& tendre,
Sur l'attrait du profit l'a toûjours emporté :
Leur mérite est plus grand, & je ne puis
comprendre
Comment ils ont tant resisté.

Dans un si grand Pays où le Com-
merce devroit être ouvert à tous pour
établir, pas un Habitant n'ose négocier,

s'il entreprend quelque choſe, même avec ceux du Pays d'une Habitation à l'autre, on le trouble par un beau prétexte, mais ſpecieux, & qu'un vil intereſt ſuggere toûjours, on luy prend ſes bâtimens, & on rend ainſi des lieux qui pourroient devenir fertiles, toûjours deſerts. La Cour n'a jamais été bien informée de ce qui s'y paſſe, peut-être le ſera-t-elle bientôt, & que tout y changera de face. Nous n'entendons rien au Commerce, bon François que je ſuis, faut-il que je l'avouë icy, & qu'en dépit de moy je donne des loüanges aux autres Nations! Nous ſçavons mieux qu'elles prendre des Villes, toute l'Europe en eſt témoin, mais nous ne ſçavons pas ſi bien établir des Pays.

Nous n'avons en cela jamais fait de jaloux,
Ce n'eſt point là nôtre genie,
En matiere de Colonie,
Les autres l'emportent ſur nous.
Voyons la Nouvelle Angleterre,
Bâton pour le Commerce aujourd'huy ſans égal,
Qui trafique ſans ceſſe avec toute la Terre,
Etoit moins autrefois que n'eſt le Port Royal.

Qui

Qui nous retient ? Qui nous empêche
De traverser toutes les Mers,
Et de tirer aussi de cent Climats divers,
Les retours précieux d'une abondante Pêche ?
N'avons-nous pas des Vaisseaux & des Ports,
Pourquoy n'allons-nous point negocier sur l'Onde,
Et puiser dans son sein les immenses Tresors
Dont elle enrichit tant de Monde ?
Quel bien ne reviendroit-il pas
Du Bois & du Poisson que produit l'Acadie ?
On formeroit de l'un, Madriers, Courbes, Mâts,
L'autre satisferoit aux besoins de la vie.
Elle serviroit d'Entre-Port
Entre les Isles & la France,
Et de pauvre qu'elle est s'enrichiroit bien-tôt,
En se procurant l'abondance.
Les Habitans iroient trafiquer sur les flots,
Et pourroient ruïner le riche & grand Commerce,
Qu'avec tant de succés l'Anglois voisin exerce,

Et feroient pour leur Prince encor des
Matelots.
Mais ce n'eſt point là mon affaire,
Laiſſons à d'autres ce debat,
C'eſt à nos Miniſtres d'Etat,
A remplir leur grand miniſtere ;
Souvent ils ne font pas d'état
De ce qu'on leur fait voir par les yeux du
Vulgaire ;
Cependant les Acadiens,
Je ne ſçaurois encor m'en taire,
Exigeroient d'eux les moyens
De ſe tirer de leur miſere.

S'ils commerçoient, ils ne ſeroient pas ſi oiſifs pendant la plus grande partie de l'année ; car aprés avoir enſemencé leurs terres & fait la recolte, ils n'ont preſque rien à faire, par bonheur l'intervalle eſt petit entre ces deux ſaiſons ; au commencement du Printemps on ſeme les Grains, & ſur la fin de l'Eté on moiſſonne. Ce n'eſt pas comme en France où l'on ſeme ordinairement dans le mois d'Octobre, pour ne recüeillir que dans le mois d'Aouſt ſuivant. Les Bleds

ne pourroient pas y passer l'Hyver sans mourir à cause de sa rigueur. Pendant cette rude saison, & même de l'Automne, quelques-uns vont faire la chasse aux Martres, aux Renards, aux Loutres, aux Castors, aux Ours, aux Orignaux ou Elans; mais ils trouvent à cette Chasse bien moins de profit que de mal, & c'est cependant comme ils passent leur temps.

Lorsque les Loups Marins dans le premier des mois
Vont faire leurs petits à terre,
Ils peuvent leur faire la guerre,
Et profiter assez par de sanglans Exploits.
Sur un Roc spacieux environné de l'Onde,
S'assemblent tous ces animaux,
Pour mettre des petits au Monde,
Qui ne vivent que dans les eaux.
Les Habitans peuvent s'y rendre
Du Port Royal dans un seul jour,
Mais il faut doucement descendre,
Et se poster vîte à l'entour.

Les Chaſſeurs n'ayant plus de meſures à
prendre,
S'avancent ſur le Roc d'un gros bâton armez,
Et par le bruit qu'ils font entendre,
Les animaux tout allarmez,
Par leur fuïte à la Mer tâchent de ſe dé-
fendre
De ces Chaſſeurs à leur perte animez;
Mais étant là comme enfermez,
Quelques chemins qu'ils puiſſent prendre,
Ils ſont dans leur route aſſommez.
Peres, Meres, Petits, tout s'enfuit pêle-
mêle,
Mais on rend vains tous leurs efforts,
A droite, à gauche ſur leurs corps,
Les coups tombent drû comme grêle.
Pour peu qu'ils ſoient bien aſſenez,
Et qu'on les frape par le nez,
C'en eſt fait, la Bête demeure,
Par tels coups elle perd les ſens,
Et quelquefois en moins d'une heure,
On en abat cinq ou ſix cents.

Ces animaux dont les peres & les meres

sont quelquefois aussi gros que de petits Bœufs, & les Petits comme des Veaux, & tous gras à lard, sont fort pezans, & ne font que roûler, ne pouvant courir sur leurs pieds qui sont fort courts, & faits en nageoires, & les Chasseurs ont tout le temps qu'il faut pour les arrêter en les frapant, comme j'ay dit. D'ailleurs ils ne se servent point de leurs dents pour se défendre, quoy qu'ils en soient assez bien fournis, & qu'ils ayent la tête fort grosse, & faite comme celle d'un Veau; ils ne font que des cris, mais impuissans quoyque terribles. Cette Chasse est aussi agreable qu'elle est utile, & on la fait à peu de frais. Quand on a aporté ces animaux, on en leve la graisse qu'on fait fondre pour en tirer l'huile, qui est la meilleure de toutes à brûler; & qui se vend le mieux. La peau sert à faire des Souliers aux Habitans comme aux Sauvages; on en couvre des Bahurs en France & ailleurs; les vieux Loups Marins l'ont tachetée de noir & de blanc sale, & les jeunes l'ont toute blanche; le poil des uns & des autres est fort court. A l'égard de la viande, ceux qui aiment le goût sauvagin en peuvent manger, mais c'est un fort méchant ragoût, quelque sausse qu'on y fasse.

Parlons de ce que les Acadiens aiment mieux, & dont ils font ordinairement leur nouriture. Ils sont assez difficiles dans leur manger, ils choisissent leurs viandes, quoyque ce ne soit pas toûjours des plus délicates dont ils usent; rien ne leur semble si bon que le lard, & sans s'en rebuter, ils en mangent deux fois par jour, ils le preferent aux Perdrix & aux Lapins, dont on trouve beaucoup dans les Bois; aussi ne leur font-il la Chasse que pour les vendre.

Je ne m'en trouvois pas trop mal,
Ce qui déplaît à l'un, est à l'autre agreable;
Les Perdrix me sembloient d'un fumet admirable,
Et souvent à vil prix j'en faisois mon regal.
Je les trouvois enfin bien meilleures qu'en
France,
Celles d'Auvergne & d'Angoumois
Ne sont pas à mon goût d'une telle excellence,
Et si j'avois à faire choix
Dans un festin entre les trois,
Celle de l'Acadie auroient la préference.

Mais quand je vante leur bonté,
Disons des autres l'avantage,
Elles ont bien plus de beauté,
Que de femmes voudroient avoir un tel partage !.

Une chose est encore à dire en faveur de nos Perdrix, c'est qu'elles sont bonnes toute l'année, & que les Acadiennes perdent dans le fort de l'hyver tout leur fumet ; c'est un grand dommage, car si elles sont plus excellentes que les nôtres, elles sont encore quasi du double plus grosses. Elles ne changent jamais de couleur, soit qu'elles soient encore en Perdreaux, ou qu'elles soient devenuës Perdrix, particulierement les femelles qui sont toûjours toutes grises.

Un brun obscur s'y mêle, & faisant un émail,
Il les rend quelques peu plus belles,
Leur queuë est assez longue & forme un Eventail
Qui pourroit avoir cours dans les modes nouvelles.

Elle eſt large, & les rend plus legeres au vol,
La nature pourtant leur fit de bonnes aîles ;
Une hupe leur ſert de petit paraſol,
Leurs pieds ſont bien garnis d'un duvet fin & mol.
Et les mâles ne ſont differens des femelles,
Que par une cravate au col.

Elle eſt aſſez ample, & la couleur en eſt changeante, comme celle de gorge de Pigeon. Elles perchent ſur les arbres, & battent des aîles quand elles entrent en amour. Elles font aſſez de bruit de ce battement d'aîles, pour ſe faire entendre de loin par les Chaſſeurs qui les pourſuivent. Quand elles ſont de compagnie, & qu'il y en a pluſieurs ſur un arbre, on les jette toutes à bas l'une aprés l'autre à coups de fuſil, ſans que le bruit qu'on fait pour faire tomber les premieres faſſe en aller celles qui reſtent. Quand la terre eſt par tout couverte de neige, & qu'elles ne trouvent plus de petites graines, elles ne mangent que le bourgeon des arbres, & c'eſt ce qui les rend maigres & ſans goût.

Faisons des Lapins la peinture,
Puis qu'avec les Perdrix nous les faisons trouver;
Mais avant d'en parler, changeons-en la nature,
Ils sont Lievres sans doute, & je veux le prouver.
Ils ne se terrent pas, ils gîtent sur la dure,
Et ne font rien que deux petits,
Leur chair est encore noire, & c'est trop pour conclure
Que c'est l'espece que je dis;
Ainsi que les saisons ils changent de parure,
Dans l'Hyver ils sont blancs, & dans l'Eté tout gris.
D'où vient ce changement? Quelle métamorphose!
L'imagination en est elle la cause,
Lors qu'à ces animaux pendant plus de six mois,
Partout éparse dans les Bois.

La neige ne fait voir que sa blancheur extrême,
Non, non ce changement n'arrive point de même,
Car suivant la même raison,
Ces Lievres verdiroient dans la verte saison.
Je veux à tout hazard dire ce que j'en pense :
Le froid fait là sentir toute sa violence,
Il agit sur les poils de tous ces animaux,
Et resserrant enfin tous leurs petits tuyaux,
Il empêche le cours des sucs qui les nourrissent,
Et par ce défaut ils blanchissent.
Ce système est si vray que ces poils ne sont blancs
Qu'autant que les Hyvers sont grands :
Et lorsque le Printemps ranime la nature,
Dilatant les conduits que l'Hyver a bouchez,
Par de nouveaux sucs épanchez
Ces poils reprennent tous leur premiere teinture.

Il leur arrivoit pendant la rigueur de l'hyver un autre changement qui me chagrinoit, ils ne trouvoient à manger que du Sapin, & leur chair en prenoit si fort le goût, que quelques saussses qu'on y fît, on ne pouvoit le luy ôter. Je pardonnois alors aux Habitans de n'en point faire leurs ragoûts; ils ne sont jamais si bons que ceux de France, & ils different d'eux encore, en ce qu'ils ont les oreilles & la queuë plus courtes, & qu'ils ne sont pas si grands. Mais je ne pouvois excuser ces Gens-là de ne pas aimer le Veau, ny l'Agneau; on n'en voit jamais paroître sur leurs tables, ils les laissent devenir Bœufs & Moutons. Ils jettent de ces derniers la tête, les pieds, les rognons & la fressure à leurs cochons les plus nombreuses de leurs bêtes, & les tripes mêmes des Bœufs n'en sont pas exemptes; mais la chair de cochon étant leur favorite, je ne m'étonnois pas de les voir donner à ces animaux, ce que les hommes mangent bien ailleurs.

Ils regardent les Champignons,

Comme le plus grand des Poisons,

Ils ne feront par là jamais leurs femmes veuves ;
Je passois cet article, ils avoient leurs raisons,
Trop de Gens en ont fait de fâcheuses épreuves,
Pour moy, je les trouvois fort bons.
J'en mangeois tout mon soû sans être malade,
Avec quelque pitié chacun me regardoit ;
Ils n'aiment pas plus la Salade,
Et tout cela m'accommodoit.

A l'exception des Artichaux & des Asperges, ils ont en abondance toutes sortes de legumes, & tous excellens. Ils ont des champs couverts de Choux pommez, & de Navets qu'ils conservent toute l'année. Ils mettent les Navets à la cave, ils sont moëleux & sucrez, & beaucoup meilleurs qu'en France ; aussi les mangent-ils comme des Marons cuits dans les cendres. Ils laissent les Choux dans le champ aprés les avoir arrachez, la tête en bas & la jambe en haut : la neige qui vient les couvrir de cinq ou six pieds

pieds d'épais les conſerve ainſi, & on n'en tire qu'à meſure qu'on en a beſoin ; on ne laiſſe pas d'en mettre auſſi à la cave. Ces deux légumes ne vont jamais dans le pot l'un ſans l'autre, & on en fait de plantureuſes ſoupes avec de groſſes pieces de lard. Il faut ſur tout avoir beaucoup de Choux, car les Gens n'en mangent que le pignon, & les Cochons le reſte pendant tout l'hyver, c'eſt leur unique nourriture, & ces goulus animaux dont ils ont beaucoup, ne ſe contentent pas de peu. Il y a de certaines Iſles le long de la Riviere Saint Jean, où l ne coûte rien à les nourir pendant l'Eté, & une partie de l'Automne, les Chênes & les Hêtres y étant communs. Dés le Printemps on y jette ſept ou huit Truyes pleines, elles y mettent bas leurs petits qui s'engraiſſent des fruits des arbres que 'ay marquez ; lorſque l'hyver commence elles les ramenent à l'habitation, & on n'a que la peine de les tuer pour les mettre au ſaloir : Ces petits Cochons ſont excellens en petit ſalé, & il faut aller là pour en manger de lait tant ils ſont délicats ; c'eſt un plaiſir d'en voir es bandes dans la ſaiſon : ils ſont plus courts & plus petits que les nôtres.

Le Bœuf salé pourroit encor toute l'année
Se rencontrer dans le saloir,
Mais des Acadiens la fortune est bornée,
Ils ne sçauroient tous en avoir.

Quelques-uns plus à leur aise que les autres, & dont les familles sont nombreuses, tuënt quelquefois un Bœuf & le salent; le plus grand & le plus gras ne vaut que cinquante francs entier, & deux sols la livre, c'est un prix reglé, & la viande en est merveilleuse; c'est dommage qu'on ne puisse toûjours en avoir de fraîche faute de monde pour en faire la consommation. Les Bœufs vont paître dans les Bois toutes sortes d'herbes qui les rendent d'un goût admirable, & ils n'en reviennent que lorsque les Maringoüins, où les cousins les chassent à force de les piquer. On les tuë ordinairement au commencement de l'hyver, & on les salle en morceaux pour toute l'année. J'en fis mettre un au saloir selon la mode du Pays, ne pouvant pas faire autrement, & mes Commis & moy nous le trouvâmes fort bon jusqu'à la fin. A Quebec qui est plus au Nord que le Port

Royal, on ne le sale point, on le coupe par morceaux plus ou moins gros selon la famille. Quand ils sont bien gelez on les met dans des tierçons, & ils se conservent ainsi jusqu'au mois de May sans se dégeler, & on le mange jusques-là toûjours frais. Les Moutons y sont encore admirables, & ne sont pas moins grands que ceux de Beauvais; ils sont encore à juste prix, les plus beaux tout gras ne valent que huit francs; mais comme on les garde pour en avoir la laine, on en vend peu. Ils ne sont comme les Bœufs ordinairement gras que dans l'Automne, à cause du peu d'herbe qui croît sur les Terres Hautes, où seulement ils peuvent aller paître. On n'y tuë point de Vaches, ou y aime trop le lait, & c'est peut-être ce qui empêche les Habitans d'aimer le Veau, car si-tôt qu'on l'ôte à la Mere, sa mamelle ne donne plus rien, telle est la nature des Vaches de ce Pays-là.

La Volaille n'y manque pas,
Mais dequoy sert-il qu'elle abonde?
On garde les Poulets pour servir aux repas
De nos Negocians sur l'Onde.

Si l'on veut en manger parfois,
On regrette ce qu'il en coûte,
L'argent qu'on y met en dégoûte,
Ils sont moins chers chez les Guerbois.

Le Gibier y est assez commun en certains temps, & alors on fait fort bonne chere. La Chasse aux Canards & aux Cercelles, aux Outardes & aux Oyes y est fort particuliere par la ruse dont on se sert pour les attraper.

Quand ce Gibier est loin sur l'Element liquide,
On aproche du bord, & l'on se cache bien,
Et l'on fait promener un Chien,
Qu'un instinc admirable guide.
Le Gibier qui le voit sauter, caprioler,
Aprés quelque bâton qu'il jette en l'air sans cesse,
S'aproche de luy sans voler,
Pour voir tous ses tours de soupleſſe.

Le Chien pour l'amuſer ſçait ſi bien ſon métier,
Qu'il l'attire toûjours auprés de l'embuſcade,
Où ſon Maître caché, d'un coup d'Arquebuſade,
Fait un carnage du Gibier.
Voilà la Chaſſe de la Côte,
Qui fournit de Gibier chaque Hôte,
Dans l'Automne & dans le Printemps;
Là tels en un ſeul jour en ont dans leurs chaumieres,
Plus qu'en mille autres lieux certains Nobles du temps,
N'en ont en tout un an dans leurs Gentilhommieres.

C'eſt dans ces Lieux Sauvages que le uſil fait vivre bien des Gens de Gibier; ans l'Hyver & l'Eté on n'en trouve oint, le grand froid luy fait abandonner ces lieux, il glace les Rivieres & es Lacs, il n'y ſçauroit trouver dequoy ivre, & dés que les chaleurs commencent, il va faire ſes petits ailleurs.

Par malheur où j'étois on n'en voyoit pas tant,
Et dans ces lieux la Chasse est rude & difficile ;
Pour s'en faire un plaisir utile,
Il faut être Sauvage, ou du moins Habitant.
Il faut se traîner dans la bouë
Sur des Platins dans des Marais,
Où souvent le dessein de faire un coup échouë
Avant que du Gibier on aproche assez prés.
Malgré le penchant qui m'entraîne
A prendre de pareils plaisirs,
Quand ils me coûtent trop de peine,
Je sçay moderer mes desirs.
La Chasse me devint assez indifferente,
Je m'y fatiguois trop, & je n'attrapois rien ;
On se lasse bien-tôt d'un employ qui tourmente,
Et qui ne procure aucun bien.
Cependant j'esperois que Diane propice,
Qui me favorisa toûjours,
Me feroit partager mes jours
Entre tous mes devoirs & son noble exercice.

Les neiges dans l'hyver hautes comme les
Monts,
Rendent ces lieux inacceſſibles,
Et dans l'Eté les Maringoüins terribles
Tourmentent plus que des Démons.
Pendant quatre mois de l'année,
Dans la plus belle des ſaiſons,
La campagne eſt abandonnée,
On a peine à durer même dans les maiſons.
Il faut pour les chaſſer faire de la fumée,
Et c'eſt le ſeul moyen d'en avoir du repos,
Du pur ſang des Humains cette race afamée,
Par ſa trompe ſans fin le tire juſqu'aux os.
Si j'avois bien voulu m'expoſer à ces peines,
J'aurois pû dans les Bois tirer Lievres,
Perdrix,
Mais de les acheter du pur ſang de mes
veines,
Je n'en voulois point à ce prix.
Enfin dans ce Pays où je crûs qu'à la Chaſſe,
Je me donnerois de l'ébat,
Malgré ma paſſion qui jamais ne s'en laſſe,
Je me trouvai contraint de ne chaſſer
qu'au plat.

On n'y pouvoit tirer à son aise que lorsque les Outardes quittent le Nord, & passent par bandes pour aller au Sud; & quand elles reviennent du Sud pour retourner au Nord. Elles passent dans le mois de Novembre, & repassent dans le mois de May. Je ne fis pourtant pas un grand abatis de ce Gibier; c'étoit dommage, car les Outardes sont bonnes & presque aussi grosses que des Cignes: Elles sont de la couleur de nos Oyes sauvages; la difference qu'il y a entr'elles, c'est qu'elles ont le col violet & des plaques blanches aux deux côtez de la tête.

Dans la saison que le Poisson remuë, car on n'en a pas toûjours, on en prend des quantitez dans des Nigeagans, & les Habitans en reçoivent un grand secours pour la vie. Voicy comment on fait un Nigeagan; on plante des pieux l'un contre l'autre à l'embouchure des Ruisseaux & des Rivieres où la Mer monte; le Poisson passe par-dessus à marée haute pour aller chercher à s'engraisser du limon des Marais: Quand la Mer a bien baissé, & que le Poisson commence à manquer d'eau, il suit le jusan ou le reflux, & ne pouvant plus repasser par-dessus les pieux, l'eau étant

trop baſſe, il s'y trouve arrêté, & l'on va l'y prendre. Le premier Poiſſon qu'on pêche & qui vient au Printemps eſt une eſpece d'Eperlan un peu moins bon que celuy de France, mais il ne laiſſe pas de paſſer pour tel, & l'on eſt bien-aiſe d'en avoir à mânger. Celuy qui vient aprés eſt la Plye, & les Rivieres en ſont toutes pleines; elle n'eſt pas meilleure là qu'ailleurs, mais c'eſt toûjours du Poiſſon frais, & ſi on y en prenoit en Carême, pendant qu'on n'en a que de ſalé, on ſeroit trop heureux. Je ſçai combien j'en ay ſouffert, n'ayant à tous mes repas que de la Moruë ſeche & verte, encore falloit-il la manger à l'huile faute de beure. On en fait cependant dans le Pays, mais il n'eſt pas bon, & chaque Habitant n'en garde que fort peu pour ſa proviſion, aimant mieux manger le lait.

Il vient enſuite le Gaſparot, & l'on en prend plus qu'on en veut quand il monte dans les ruiſſeaux pour aller frayer dans l'eau douce : il eſt fait comme le Maquereau, bien plus petit, & bien moins bon, voilà leur difference. On en couvre les maiſons dont les toits ſont de planches pour le faire ſecher au Soleil.

L'Aloze le ſuit, & on prend tant qu'on en perd plus de la moitié; on en

mange de fraîche tant qu'elle dure, & on en sale pour sa provision ; chacun en remplit des tonneaux, mais ce Poisson est si gras qu'il ne se conserve pas toûjours bien dans le sel. Je ne sçay pas dequoy il se nourit dans ce Pays-là, mais j'ay vû un de mes Commis vomir jusqu'au sang aprés en avoir mangé de frais, l'autre en fut fort malade, & moy-même un peu incommodé, nous n'y étions pas faits aparemment, & nous les laissâmes aux Habitans qui s'en trouvoient fort bien. L'Esturgeon, le Bar, l'Anguille & la Sardine sont encore communs : Je ne sçai si le Bar est connu en France, je vais à tout hazard en faire la Description ; il est de la forme d'un Brochet, & il devient aussi grand, sa chair est comme la sienne fort blanche & aussi ferme, & je la trouvois plus délicate aux sausses mêmes où le Brochet est le meilleur.

La Trüite & le Saumon se trouvent encore en abondance en certains lieux, mais je n'en vis jamais griller une dale au Port Royal. Dans un Voyage que je fis au fort de la Riviere Saint Jean, dont je ferai la Description dans la suite, j'en mangeai tant que j'en fus bien-tôt dégoûté ; mais je ne m'y fusse jamais

laſſé de l'Eſturgeon à la ſauſſe des Poulets fricaſſez. Si la pêche de tous ces Poiſſons fait tant de bien aux Habitans, elle n'eſt pas moins utile aux Sauvages; ſans Poiſſon ils paſſeroient ſouvent de mauvais jours, n'ayant pas toûjours de la chair fraîche ou boucanée à manger.

De ces Peuples réduits à l'extrême beſoin,
Il eſt déja peri la plus grande partie,
Et le reſte n'ira pas loin,
Si la faveur d'en haut ne leur eſt départie.
Ces pauvres Habitans des bois,
Sont pourtant bons Sujets de leur Auguſte Prince,
Ils défendent trés-bien ſa plus vaſte Province,
Quand l'Ennemi voiſin entreprend ſur ſes Droits.

Mais ce n'eſt pas encore icy où je veux faire l'Hiſtoire de leur vie. Retournons à ce qui ſert encore à la nouriture des Acadiens. Ils ont beaucoup de Pommes de differentes eſpeces qu'ils conſer-

vent soigneusement dans leurs caves pour les manger pendant l'hyver, mais j'étois étonné de n'en pouvoir connoître aucunes, tout Normand que je suis.

Je les examinois avec attachement,
Je n'en sçavois pas davantage;
Elles tenoient aparemment
Un peu de leur Païs Sauvage.
Mais que dis-je ? Peut-on mentir impunément ?
J'en avois quantité de belles de Calville,
Dont je sçavois me faire un rafraîchissement
Autant agreable qu'utile.

J'en conservai dans la cave jusqu'à Pâques, & sans cela j'aurois fait de mauvaises Colations le Carême n'ayant porté que du Fromage de Hollande. Il y croît bien d'autres fruits dont je ne puis dire le nombre, ny en faire connoître la nature. Je parlerai seulement des Meures sauvages qui sont plus délicates que celles de nos Meuriers, & des Fram-

Framboises dont les Bois sont pleins ; les Fraises ne sont pas moins communes par tout dans les champs, & on a le plaisir de les pouvoir manger avec un Sucre que le Pays produit.

Au lieu des Cannes dont les Pores
Rendent le Sucre blanc qui nous vient de plus loin,
Pour les Acadiens la Nature a pris soin
D'en mettre dans les Sycomores.
Au commencement du Printemps
De leur écorce il sort une liqueur sucrée
Qu'avec grand soin les Habitans
Recueillent dans chaque contrée.
Ce breuvage me sembloit bon,
Et je le beuvois en rasade ;
Il ne falloit que du Citron
Pour faire de la Limonade.

Pour recevoir cette douce Liqueur qui est aussi claire que de l'eau de Roche ; on fait dans l'arbre à coups de hache un trou assez profond en forme d'auge, &

des taillades à l'écorce qui aboutiſſent à ce reſervoir, afin que l'eau en coulant tombe dedans. Quand il eſt plein, ce qui arrive aſſez promptement, la ſeve étant dans ce temps-là dans ſa plus grande force; l'eau tombe par un petit dalot de bois apliqué ſur le bord de l'auge dans un vaiſſeau qui eſt au pied de l'arbre. On fait la même choſe à pluſieurs arbres tout à la fois, de ſorte qu'il en ſort beaucoup de liqueur qu'on a ſoin de venir lever tous les jours tant qu'ils en fourniſſent. On la fait boüillir juſqu'à ſiccité dans un grand chaudron, en diminuant petit à petit elle devient en Sirop, & puis en Sucre roux qui eſt trés-bon.

Les Roſſignols mélodieux
Des Habitans de là n'enchantent point l'oreille,
La Mezange, le Geay, le Corbeau, la Corneille
Me furent ſeuls connus, dans ces ſauvages lieux.

Il y en a dont les ramages ne laiſſent pas d'être fort agreables, & une infinité d'autres que nous n'avons point en Fran-

ce, dont les divers plumages font plaisir à voir, & on les nomme selon leurs couleurs, l'Oyseau gris, l'Oyseau verd, l'Oyseau jaune, &c. A l'égard de tous les Oyseaux de Mer, de Riviere, & de Marais, comme Canards, Cercelles, tous les Oyseaux de plonge qu'on mange à Paris sous le nom de Macreuses, & qui n'en sont pas, Alloüettes de Mer, Cul-blancs, Courlis, Beccassines, Pluviers, & mille autres qui garnissent les Boutiques de nos Traiteurs, tout cela s'y trouve en quantité. On y voit encore des Merles faits comme les nôtres, sinon qu'ils ont le ventre de couleur Isabelle, ce qui les rend plus beaux: Ils sont passagers, ils s'en vont au commencement de l'hyver, & reviennent au commencement du Printemps gras à lard.

La neige est encor fort épaisse,
Ils reviennent de loin peut-être par les Mers;
Que trouvent-ils qui les engraisse,
Ou sur la terre, ou dans les airs.

Je n'en sçay rien, & ce fait m'étonna. Ce fut par eux que je rompis le Carême, mais le jour de Pâque, pour ne scan-

daliſer perſonne, & je les trouvai fort bonnes ſur le gril. Les plus beaux Oyſeaux que j'ay vûs dans ce Pays-là, ſont les Canards branchus qu'on apelle ainſi parce qu'ils perchent ; rien n'eſt plus beau, ny mieux mélangé que la diverſité infinie des vives couleurs qui compoſent leur plumage : Mais j'en étois encore moins ſurpris que de les voir percher ſur un Sapin, un Hêtre, un Chêne, & de les voir faire leurs petits dans un creux de quelqu'un de ces arbres, qu'ils y élevent juſqu'à ce qu'ils ſoient aſſez forts pour dénicher, & ſelon leur naturel, aller avec leurs pere & mere chercher à vivre dans les eaux. Ils ſont bien differens des communs, qu'on apelle Noirs, & qui le ſont preſque effectivement, ſans être variez comme les nôtres : Les Branchus ont le corps plus fin, & ſont auſſi plus délicats à manger.

L'Aigle eſt commun dans ces climats,
Des Oyſeaux ce Maître ſuprême
Fait dans les Bois ſon nid d'une groſſeur extrême,
Qui le ſçait y dreſſe ſes pas.

On trouve au pied de l'arbre assez de beatilles
Pour nourir au moins deux familles.
On n'ose pas aller dénicher ses petits
Comme ceux des autres especes ;
Il n'est point dans ces lieux d'hommes assez hardis,
Par le pere & la mere ils seroient mis en pieces.

Mais on peut dénicher sûrement les œufs des Cygnes, des Outardes, des Oyes, & de mille autres Oyseaux de cette nature. Dans la saison que l'amour fait sentir ses feux à tout ce qui respire, & que les Oyseaux deviennent les premiers amoureux, ceux que j'ay marquez vont faire leurs nids dans une Isle qu'on apelle à cause de cela, l'Isle aux Oyseaux. Quand on sçait à peu prés qu'ils ont pondu, on va de compagnie enlever leurs œufs ; les Oyseaux éfarouchez & troublez par tout ce qu'il y a d'hommes répandus dans l'Isle, se levent de dessus leurs nids avec de grands cris chacun à

sa maniere, & forment dans les airs par leur multitude innombrable une nuée si épaisse, que le jour en est obscurci sur toute l'Isle ; on dit même qu'on n'y voit pas le Ciel. Pendant que les Oyseaux sont dans un si grand mouvement, agaçant toûjours les destructeurs de leur être, ils s'en aprochent de si prés, qu'ils les tuëroient bien à coups de bâton s'ils vouloient ; mais n'allant là que pour les œufs, ils ramassent tout ce qu'ils en trouvent, en rempliſſent des canots, & & les emportent : Ils s'en nourrissent un fort long-temps, & ces œufs-là valent mieux que ceux de leurs Poules. Ils font quelquefois plus d'une descente dans cette Isle, & cependant il ne laisse pas de s'y engendrer une tres-grande quantité d'Oyseaux.

Parlons de petits Oyseaux dont les œufs sont exempts d'un tel enlevement, n'étant pas plus gros que des grains de Chenevis ; ce sont les œufs de Colibris, ou Oyseaux-Mouches les plus jolis du monde, & dont les couleurs sont si vives qu'elles semblent jetter des feux dans de certaines situations, principalement sous la gorge des mâles ; il n'en est point de plus changeantes, & de plus brillantes en même temps.

On ne voit ces Oyseaux qu'en la saison des fleurs,
Ils vont de l'une à l'autre ainsi que les Abeilles,
Tirer des pâles, des vermeilles,
Tout ce qu'elles ont de douceurs.
Avec quelle viteſſe extrême
Font-ils ces mouvemens divers!
Nul Oyseau ne vole de même,
A peine le voit-on en passant dans les airs.

Ils agiſſent de la même viteſſe en tout ce qu'ils font, ne ſe poſant point ſur les fleurs pour en tirer le miel caché dans leurs tuyaux; ils battent tout au tour ſans ceſſe des aîles d'une rapidité qu'il eſt impoſſible d'exprimer.

Admirez de quelle figure
A formé la ſage nature,
Et la langue, & le bec de ces petits Oyſeaux;
C'eſt une Ouvriere entenduë,

Le bec noir & menu, pointu, preſque tout droit,
A de long un travers de doigt,
Et la langue fine & fourchë,
A bien le double d'étenduë.
En les fichant dans une fleur,
Et remüant toûjours par un tel artifice,
Ils les chargent de la douceur
Contenuë en chaque calice.
Quelque reſſort à la langue attaché
La tire aprés vers leur petite pance,
Où ce doux ſuc eſt épanché
Pour faire ſeul leur ſubſiſtance.

Ils ont le ventre gris-blanc, & le dos verd argenté, la queuë noire émaillée de blanc, leurs aîles noires, & leurs pieds de la même couleur, répondent parfaitement à la petiteſſe de leur corps qui n'a pas plus de groſſeur que le bout du doigt d'un enfant. Par raport à ces petits Oyſeaux, faiſons la Deſcription de petits animaux qui ne ſont pas moins jolis dans leur eſpece.

Ce sont les Ecureüils volans.
Qui volent sans avoir des aîles,
Avec des machines nouvelles,
Où la nature a mis des ressorts excellens.
Deux membranes larges & plates,
Ou des alongemens de la peau des côtez,
Vont s'attacher, & sont finement ajustez
Par devant, par derriere, aux genoux de leurs pates.
Ces peaux en s'étendant les soûtiennent en l'air,
Et pour le peu qu'ils les remuënt,
Quand d'un arbre à l'autre ils se ruënt,
Ils y passent comme un éclair.
Il en faut voir la diligence,
Les nôtres ne vont pas ny si bien ny si loin,
Ils voleroient trente pas de distance,
Et même plus s'il en étoit besoin.
On voit encore entr'eux une autre difference,
Les Ecureüils de la nouvelle France,
Sont tout blancs sous le ventre, & sur le dos tout gris,
Et de la moitié plus petits.

Aprés avoir parlé des manieres & des occupations des Habitans de l'Acadie, & de ce qu'elle produit, il eſt temps que je paſſe aux Sauvages : Allons donc les chercher dans le fond des Bois les plus vaſtes, & parlons des emplois differens où la fatalité de leur malheureux ſort les engage.

HISTOIRE DES SAUVAGES.

LA Chaſſe eſt leur ſoin le plus grand,
Ils y ſont ocupez ſous peine de la vie,
Car s'ils n'atrapent rien lorſque la faim les prend,
De la mort elle peut ſouvent être ſuivie.
Ils reſiſtent long-temps à ſes preſſans beſoins
Par une grande accoûtumance,
Il ſemble que la Providence
Qui pour leur entretien les partagea le moins,
Prenne pour eux en recompenſe
Les bons & ſalutaires ſoins

De les rendre plus forts contre la défaillance.
Ils seront sans manger huit jours & même plus,
Ils ont toûjours de l'eau pour boire,
Dont ils sont un peu soûtenus,
Alors les pauvres Gens rapellent la mémoire
Des festins qui les ont repus.
Car lors qu'ils ont mis bas quelque Bête farouche,
Ils sçavent se bien regaler;
Des mets qu'ils ont goûtez l'eau leur vient à la bouche,
Et c'est tout ce qu'alors ils peuvent avaler.

Je vais commencer leurs Exploits de Chasse par un coup qui me surprit extrêmement, ce qui ne surprendra peut-être pas moins ceux qui l'aprendront.

Un Sauvage allant à la Chasse
Avec ses Compagnons de son fusil armé,
Et passant sur un peu de glace
Que sur un vaste Lac l'hyver avoit formé,
S'arrêta

S'arrêta là tout court, & tirant des narines
L'air glaçant qui l'environnoit,
Dit à la troupe qu'il menoit ;
Je sens un Ours, il est sur ces hautes Colines.
A plus d'un quart de lieuë il en montroit l'endroit,
Sa Compagnie alors en fut toute étonnée ;
Mais enfin sous le vent il l'y mena si droit,
Qu'on trouva dans ce lieu-là la Bête cabanée.
Si-tôt qu'elle se vit par eux environnée,
Elle voulut s'enfuïr pour prolonger ses jours,
Mais un plomb meurtrier en arrêta le cours,
Et termina sa destinée ;
Voilà comme perit cet Ours,
Qui devoit là passer la moitié de l'année.

Dés que l'Hyver qui commence dans ces lieux de bonne heure est venu, cet animal se bâtit une loge dans terre, & la couvre de plusieurs branches de Sapin bien feüilluës, pour n'être pas incommodé de la neige jusqu'au Printemps

bien tardif à venir la faire fondre, & engager l'animal à sortir de sa demeure soûterraine.

Pendant qu'en sa Cabanne un long hyver le mâte,
De quoy vit-il ? je n'en sçay rien,
Chacun dit qu'il leche sa pate,
Et qu'il en sort un suc qui fait son entretien.
De quoy que ce soit qu'il y vive,
A tout ce qu'on voudra mon esprit se soûmet ;
Je dis seulement qu'il arrive
Qu'il en ressort toûjours plus gras qu'il ne s'y met.

Quand le Sauvage l'a fait perir, il en leve la peau qui luy sert de fourure pendant l'hyver, & il en mange la chair qu'on dit être trés-bonne. L'Orignal ou l'Elan coûte bien plus à atraper. Il faut le galoper, c'est le mot du Pays, pendant deux ou trois jours dans les Bois.

C'eſt un animal ſedentaire
Qui cherche pour ſa vie un fertile canton,
Où ſa nourriture ordinaire
Eſt d'un Bois qui porte ſon nom.
On connoît ſon bâtis par les rameaux qu'il broûte,
Il n'en ſortiroît point dans le temps des frimâts,
Si le Chaſſeur ne venoit pas
Troubler les repos qu'il y goûte,
Le lancer & ſuivre ſes pas.

On le ſuit au pied ſur la neige, comme on fait un Lievre en France: Quand il eſt une fois debout, il ne s'arrête point, & va jour & nuit juſqu'à ce qu'il n'en puiſſe plus, c'eſt dequoy bien exercer le Chaſſeur qui court aprés dans les Bois, dont l'épaiſſeur reſiſte ſouvent à l'ardeur qu'il a de les percer.

Les arbres renverſez par monceaux ſur la terre,
Dont les branches des morts accablent les vivans,
L'empêchent de courir grand erre,

L'Original grand & fort a bien loin les
devants.
Il cherche dans ſon cours les plus fortes
retraites,
La neige a par endroits quatre à cinq pieds
de haut,
Et le Chaſſeur ardent qui le ſuit en raquette,
Ne l'atrape que lorſque ſa force défaut.
Quand elle eſt toute diſſipée,
Il s'arrête, & pour fuïr ne faiſant plus
d'effort,
Du Chaſſeur qui le joint le fuſil ou l'épée,
Luy donne le coup de la mort.

C'eſt une des meilleures captures que les Sauvages puiſſent faire, ils en mangent la chair fraîche ou boucanée, & elle eſt trés-bonne. Quand ils l'ont bien fait ſecher, ils pourroient la conſerver toute une année; mais ils ne ſçauroient s'empêcher de toûjours manger, tant qu'ils ont dequoy, ils ne ceſſent point. La chair du muſle & de la langue en eſt trés-délicate, c'eſt ce qu'il y a de plus friant ſur cet animal qui eſt auſſi gros qu'un Mulet

d'Auvergne, & qui porte un grand bois sur sa tête dont il ne se défend point contre les Sauvages qui le chassent. Ils en traitent la peau dont on connoît les usages, & ils la vendent bien.

Il est fort sujet au haut mal,
Mais dans les pieds fourchus de ce grand animal,
La Nature a mis le remede ;
Quelle prévoyance ! quel soin !
Il se gratte la tête en ce pressant besoin,
Et se délivre ainsi du mal qui le possede.
Voilà ce qu'on en dit, c'est peut-être de là
Que la Medecine en pratique
Par les notions qu'elle en a,
S'en sert pour garantir de chûte Epileptique ;
Mais ce n'est pas le seul d'entre les animaux,
Dont elle ait apris l'art de guérir d'autres maux.

Le Caribou ne donne pas tant de peine aux Sauvages pour l'attraper ; sans courir aprés ils en viennent à bout, autrement ils y perdroient leur temps ; c'est

une maniere de Cerf, qui a pour la course trop d'haleine & de disposition. On le guête dans une embuscade où il ne se défie de rien, & d'un coup de fusil on le jette à bas.

Il sert encor de nouriture
Au Sauvage peu dégoûté;
De sa peau de rase fourure,
Il envelope sa figure,
C'est son petit habit d'Eté.

On en traite encore les peaux, mais cette pelleterie est peu recherchée quoique le grain en soit extrêmement fin, & qu'elle dure trés-long-tems quand elle est bien apreſtée. On en fera peut-être un jour un plus grand usage quand sa bonté sera mieux connuë. Pour moy j'ay experimenté que rien n'est plus simple, plus molet, ny meilleur pour doubler des culotes.

La Chasse aux Castors est celle qui produit le plus aux Sauvages, quoique le prix en soit bien diminué depuis quelque temps. On les tire ordinairement en sortant de l'eau, comme on tire les Lapins en sortant de terre, quand on les

guête sur leurs trous, ou bien ils s'enferrent d'eux-mêmes dans les pieges qu'on leur tend. Ils commencent à paroître quand le Soleil est prest à se coucher. Il faut les aprocher bien doucement, il est bien difficile de les surprendre, ils ont l'oüie si fine, que le moindre bruit qu'ils entendent les fait plonger aussi-tôt, & lorsque la peur les fait descendre au fond des eaux, ils sont trés-long-temps à revenir dessus, & c'est toûjours bien loin de l'endroit où ils ont été effarouchez. Avant qu'ils plongent, ils frapent de leur queuë sur l'eau, & font un si grand bruit qu'on l'entend à plus d'une demy-lieuë de là, & c'est un avertissement pour leurs pareils qui les fait aussi retirer bien vîte. Leur queuë est d'une nature fort particuliere, elle est longue d'une coudée, plus ou moins selon leur grandeur, plate, & faite en batoir; aucun poil ne la couvre, & la peau en paroît écailleuse; la chair en est fort bonne, quoique ce ne soit qu'un tissu de graisse ferme, & de nerfs dont elle tire la force qui luy fait faire tant de bruit en frapant sur l'eau. Si le sens de l'oüie est si exquis en eux, ils ont l'odorat du moins aussi fin; ils sentent un canot au sillage qu'il laisse sur l'eau par où il a passé.

Dés qu'ils en ont le vent, ils font le plongeon, où fuïent pour se cacher; les Sauvages s'obstineroient en vain à les guêter, ils ne reparoissent plus. S'ils avoient la vûë aussi bonne, ils seroient bien plus en sûreté de leur vie; mais ils ne voyent, comme les Lievres, que de côté, & ils ont les yeux fort petits, ainsi ils viennent quelquefois tout droit chercher le coup qui les tuë, faute de voir devant eux. Quand on les tuë sur l'eau d'un coup de fusil, il faut courir bien vîte dessûs pour s'en saisir; car comme ils plongent pendant qu'ils sont vivans, ils coulent à fond quand ils sont morts. La maniere est plus sûre de les prendre à des pieges, joint à cela que l'apât qu'on y met qui n'est qu'un morceau d'écorce de Tremble, qu'ils aiment plus que toutes choses, ne coûteroit pas tant que la poudre & le plomb qu'on use à les tirer. Voicy encore un autre moyen dont on se sert pour les atraper: Quand l'hyver a endurci la surface des eaux où sont leurs cabannes, & qu'ils s'y croyent à couvert de l'insulte des Chasseurs, on va sur la glace briser les cabannes à coups de hache, ils sont forcez de les abandonner, & ils fuïent aux bords du Lac pour se cacher

entre la glace & la terre, sur laquelle ils se couchent sur le ventre; mais en vain tâchent-ils par là de s'exempter de la mort; les Chasseurs font guêter leurs Chiens tout au tour du Lac, & ils ont si bon nez, qu'ils ne manquent point à les sentir où ils sont, & ils en marquent les endroits en s'y arrêtant: Alors on y casse la glace à grands coups de hache; les Castors, chose assez surprenante, ne fuyent point comme ailleurs le bruit qu'on y fait: Quand les trous sont faits, on découvre les animaux, on les prend par la queuë, on les tire dehors, & on leur casse la tête à coups de hache.

Décrivons la cabanne des Castors, & faisons voir qu'ils sçavent la bâtir avec autant d'adresse que les hommes font des maisons; ils la construisent ordinairement quand ils sont accouplez, & qu'ils veulent faire leurs petits, & ils la placent toûjours dans l'eau, sans qu'il en penetre une goute dans son creux: elle est faite comme un four dont la voûte est toûjours hors de l'eau; il n'entre dans sa structure que de la terre glaise & du bois verd; mais leur industrie est admirable pour mettre en œuvre ces materiaux.

Le bois va le premier & sert de fondement
A cet aquatique édifice,
Et la terre dessus mise avec artifice,
Fait le comble & le logement.

Que les arbres qu'ils employent soient petits ou grands, ils ne se servent que de leurs dents de devant faites en dents de Lapin, pour les abatre en les rongeant tout au tour du pied petit à petit, & leurs mesures sont si justement prises, qu'ils tombent toûjours du côté qu'ils veulent pour les voiturer avec plus de facilité au lieu destiné pour la cabanne. Des mêmes dents dont ils les mettent à bas, ils coupent les branches, & tirent les troncs hors du rivage, pour les aller planter dans l'eau & à sa hauteur, tous en un tas & en rond au niveau l'un de l'autre. La maniere dont ils les voiturent est difficile; car en les traînant, ils les portent tout le long de leur dos, & ce qui surprendra, c'est que ces arbres-là sont quelquefois aussi gros que des hommes, & trois ou quatre fois plus long. Voicy comme ils font; ils prennent les arbres par un bout avec leurs dents, tournant la tête vers l'épaule qui porte, ils les levent, & font passer leur corps par-dessous pour

les soûtenir. Cela n'eſt pas facile à expliquer, encore moins à comprendre, c'eſt cependant comme la choſe ſe paſſe.

Ils s'y prennent d'une autre maniere à l'égard de la terre glaiſe, ils l'embraſſent entre leurs pates de devant, & la portent en marchant ſur celles de derriere. La premiere couche ſe fait ſur le haut des arbres plantez comme des pieux, ils la battent bien avec leur queuë, & c'eſt le plancher de la cabanne, à un des bords duquel ils laiſſent un trou pour entrer & ſortir, où l'eau bat ſans ceſſe ſans entrer : Ils continuent l'ouvrage en élevant ſur ce plancher un petit dôme de la largeur du fond, & de la hauteur de trois à quatre pieds.

Aprés qu'ils ont mis tout leur ſoin,
A former ainſi leur demeure,
Ils occupent chacun leur coin
Sans jamais ſe quitter que l'un des deux ne meure.
Ils gardent, dit-on, même au-delà du trepas
Une fidelité ſi belle,
Si le mâle perd ſa femelle,
Avec une nouvelle il ne s'accouple pas,
C'eſt une amour de Tourterelle.

Ils élevent bien leurs petits qui ne sont ordinairement que deux ou trois, & qui viennent au Printemps. Ils vivent tous ensemble en fort bonne intelligence jusqu'à ce que le pere & la mere redeviennent amoureux ; Alors ils chassent leurs petits pour en faire d'autres en secret.

Ils veulent sans témoins contenter leur ardeur,
Est-il des animaux dont l'amour soit plus sage ?
A leur exemple alors & le frere & la sœur
Vont faire ensemble leur ménage.

Quand les grandes chaleurs de l'Eté font abaisser l'eau des Lacs & des Rivieres où sont leurs cabannes, ils la font remonter par des digues qui arrêtent son cours, & ils ne les font qu'afin que l'eau soit toûjours à la hauteur du trou que j'ay marqué au fond de la cabanne, voulant sans en sortir se tremper le derriere quand il leur plaît : Ces digues sont tellement faites que l'eau n'est jamais ny plus ny moins haute qu'il faut, & c'est un ouvrage si surprenant qu'on ne sçauroit

roit assez en considerer la structure & l'usage : Tous les Castors qui sont là cabanez s'assemblent pour le préparer : Ils abattent des arbres de toutes les sortes pendant la nuit, & emportent les pieces comme je l'ay marqué.

A ce rude travail un vieux Castor preside,
Tous les Chasseurs l'ont observé,
Il sert aux plus jeunes de guide,
Jusqu'à ce qu'il soit achevé.
En traînant dans les Bois les arbres qu'ils abattent,
Si quelqu'un par malice agit trop foiblement ;
Les autres quittent prises, & vigoureusement
Se jettent dessus & le battent.
Entre eux la justice est par tout,
Si les plus forts sont en un bout ;
Et que les plus foibles languissent
Sous le poids du fardeau porté,
A la peine qu'ils ont quelques forts compatissent,
Et se rengent de leur côté.

Si je donne lieu d'admirer leur conduite à cet égard, je ne puis trop vanter leur adresse à mettre en œuvre tout le bois qu'ils employent : Les troncs & les rameaux entrelacez les uns dans les autres entre les pieux qui les soûtiennent, & contre qui l'eau dans son cours est arrêtée, est un ouvrage à voir pour le bien comprendre ; n'allez pas vous figurer, car vous vous tromperiez, que ce ne soient que des petites Rivieres dont les Castors arrêtent ainsi les eaux, elles ne sont quelquefois gueres moins larges que la Sene : Les Sauvages sont trés-souvent arrêtez par ces digues dans leurs canots d'écorce.

Pour s'y faire un libre passage,
Et rompre le rempart qui s'opose à leurs cours,
Il faut souvent plus de deux jours
Mettre leurs haches en usage.
Quand ils ont fait la breche, & que chacun poursuit
Le cours de sa route ondoyante,
Les Castors dés la nuit suivante
Arrêtent l'Onde qui s'enfuït.

Ceux qui se sont employez à faire ces ouvrages ne souffrent point que d'autres Castors viennent s'établir dans leur enceinte, ils se liguent entre eux, & leur font une si cruelle guerre, qu'ils les forcent d'aller autre part.

Sous le toit bouzillé de sa loge aquatique,
Chacun a son département;
Ils forment tous séparément
Une espece de République.

Il est de certains Castors que l'on appelle Fuïards, & que l'on trouve par tout errans sans cabanner comme les autres, & ces Castors ne sont ainsi vagabons, que parce que ne voulant pas travailler, ils ont été battus & chassez par les sedentaires.

Quand l'hyver aproche, les Castors amassent de toutes sortes de bois pour en faire leur nouriture jusqu'au Printemps, car tous Poissons qu'ils sont, ils ne se mangent jamais, & ne mangent pas non plus d'aucune autre sorte de Poisson, ce n'est pas comme les Loutres qui en vivent : ils ne mangent que de l'écorce de bois & des racines, & c'est pour cela qu'ils en font une bonne pro-

vision qu'ils mettent toûjours au fond de l'eau sous leurs cabanes, pour n'aller pas plus loin chercher à se repaître.

Ils usent de précaution
Dans tous les soins divers qui regardent la vie,
Et la Sauvage Nation
Croit qu'ils ont beaucoup de génie.
Elle peut décider justement sur ce point,
Connoissant tout leur artifice;
Elle dit bien aussi que s'ils ne parlent point;
Ce n'est que par pure malice.

Les Sauvages font encore la chasse aux Loutres, aux Carcajous, aux Peccans, aux Martres, aux Renards, aux Chats & Loups Cerviers, aux Chats sauvages, & aux Rats musquez pour en traiter les peaux, mais telle Chasse n'est qu'un jeu pour eux : Le temps de la faire est celuy de l'hyver, & sans s'y fatiguer, ils ne font pour prendre tous ces animaux, que tendre des pieges : Ils tirent cependant quelquefois les Loutres quand ils ont bonne provision de poudre & de plomb, qu'on leur donne ordinairement

en retour de leurs pelleteries, car c'eſt ce qui leur eſt plus neceſſaire avec le Tabac.

Je vais parler des manieres des Sauvages, & les décrire comme elles ſe preſenteront à mon eſprit, ſans m'embaraſſer du choix, & encore moins de l'ordre qu'il y a à tenir en ces ſortes de Relations. Je vais commencer par le mariage, il en vient des Enfans, & je les ſuivrai dans toutes les actions de leur vie. Quand un Garçon eſt amoureux d'une Fille qu'il trouve à ſon gré, il va trouver ſon pere, & luy dit ſans plus de façon en termes ſauvages, je voudrois bien entrer dans ta famille, car ils ſe tuteyent toûjours entre eux, & la réponſe qu'il en reçoit eſt qu'il faut en parler à la mere.

Une telle affaire de cœur
Tire rarement en longueur,
Elle eſt promptement terminée,
Et l'on conſent à l'Hymenée,
Si l'Amant eſt un bon Chaſſeur.

On n'agit pas cependant toûjours de même, il en coûte quelquefois bien des pas, des peines & des ſoins à un Amant

pour obtenir une Fille. Il faut qu'il s'engage à nourir de son gibier le Pere, la Mere & les Enfans pendant un temps qu'on limite, & que son impatience trouve quelquefois bien long à expirer. Ce n'est pas tout, si la Fille a plus que luy de mérite, on ne luy accorde qu'à force de presens.

La rage en est souvent lorsque l'on se marie,
Tout y va, l'on n'épargne rien
Pour posseder femme jolie;
Mais le Sauvage pour tout bien,
N'a que de la Pelleterie,
Il la donne aux parens qui se trouvent fort bien
De contenter ainsi son amoureuse envie,

Le Mariage se fait sans y aporter beaucoup de ceremonie, le Pere & la Mere de la Fille luy disent seulement: Suis-ce Garçon, c'est ton Mary.

Ils s'en vont dans les bois ensemble,
Et passent la nuit & le jour
A faire comme bon leur semble,
La Chasse & l'amour tour à tour,

Ils reviennent quelques jours aprés, & du Gibier qu'ils ont attrapé, on fait festin où chair & poisson ne manquent pas; on y convie les Sauvages de la contrée, & la nôce se fait avec beaucoup d'allegresse.

Le Pere de la Fille en faveur de son Gendre,
Dit les raisons qui l'ont engagé de le prendre,
Il en raconte les exploits,
Cite de ses Ayeux l'adresse & le courage,
Et, tout ce qu'ils ont fait pour la Race Sauvage;
La Troupe par des cris aplaudit à la fois
A son éloquence, à son choix.

Le Mariage se fait en face de l'Eglise quand les Amans n'en sont pas éloignez. Ils sont presentement assez bien instruits sur leurs devoirs, pour sçavoir que sans cette ceremonie, rien ne l'autorise, & j'en ay vû venir de bien loin recevoir ce Sacrement du Curé du Port Royal, & même j'ay vû que ceux qui étoient mariez à la Sauvage, renouvelloient leur Mariage au pied de nos Autels. Quoi-

que la ceremonie fût des plus saintes, je ne pouvois m'empêcher d'en rire ; le Curé qui n'entendoit point le Sauvage, & qui ne le parloit pas mieux, avoit pour Interprete un de ses Paroissiens qui l'entendoit & le parloit fort bien : Il luy disoit en François tout ce qu'il pouvoit de plus beau sur l'excellence & les devoirs du mariage ; l'Interprete repetoit en Sauvage la même chose aux futurs Epoux qui en paroissoient charmez par leurs démonstrations, & il leur demandoit aprés le Curé, s'ils ne suivroient pas de point en point tout ce qu'il leur enseignoit ; ils en faisoient la promesse en leur langage, & il l'interpretoit en bon François, en rendoit témoignage au Curé, qui enfin jusqu'au *conjungo* observoit la même maniere.

Autrefois dans leurs hymenées,
Les nouveaux mariez malgré leur passion,
Passoient sans se toucher ensemble des années,
Quand je le dis, me croira-t-on ?
C'étoit cependant leur maxime ?
Et rien ne marquoit tant & l'amour & l'estime.

Ces sentimens d'amour sont trop respectueux,
Nos beautez dans les sacrez nœuds,
Demandent des preuves plus belles
De l'ardeur que l'on sent pour elles.

Mais ils ont reconnu depuis qu'ils perdoient en gens innocens le temps le plus précieux de leur vie, & qu'ils avoient trop de peine à se priver des plaisirs que le bel âge leur inspiroit.

Les Sauvages de ce temps
Sont assez du goût de nos Dames,
Elles se plaindroient d'être femmes,
Sans le plus doux plaisir des sens.
Elles n'ont pas encor moins de raport ensemble,
Quand un Garçon leur fait la cour,
Elles n'atendent pas que l'hymen les assemble,
Pour goûter le plaisir d'amour.
Mais elles sont bien plus heureuses
Dans leurs passions amoureuses,
Car en acordant la faveur,
Il n'y va point de leur honneur,

S'il arrive qu'elles conçoivent,
Si-tôt qu'elles s'en aperçoivent,
Elles n'ont qu'à dire le fait,
L'avoüer, c'eſt laver le crime,
Et l'Enfant n'eſt illégitime,
Que lors qu'elles en font ſecret.

Si-tôt qu'une Femme ſe croit groſſe, elle doit en avertir ſon Epoux, quoy qu'elle perde par cet aveu tout commerce avec luy, & qu'elle ſe prive du plaiſir qu'elle aime le mieux.

Son Epoux réjoüi de la ſçavoir feconde;
De peur de rien gâter ne veut plus la toucher;
Avant que de s'en raprocher,
Il faut que l'Enfant ſoit au monde.

Mais cette formalité n'eſt pas fort regulierement obſervée, & il y a bien des Maris qui riſquent le paquet. Quand la Femme eſt travaillée du mal d'Enfant, & qu'elle croit être prête d'accoucher, elle quitte la Cabanne, & s'en va dans le Bois à quelque diſtance de là, avec une Sauvageſſe qui l'aſſiſte, & l'affaire eſt

bien-tôt faite. L'Accouchée donne à la Femme qui a délivré l'Enfant, le coûteau avec lequel elle a coupé le cordon, & c'eſt toute ſa récompenſe.

Alors pour endurcir ſa peau
Aux rigueurs de l'âpre froidure,
Que dans ces climâts on endure,
On va laver en pleine eau,
C'eſt l'uſage en hyver, ſaiſon cruelle & dure,
Comme dans l'Eté le plus beau.

La premiere nouriture qu'il prend eſt de l'huile de Poiſſon, ou de la graiſſe fonduë de quelque animal. On en fait avaler au Poupon, & aprés cela il ne prend plus que du lait de ſa mere juſqu'à ce qu'il ſoit aſſez fort pour vivre comme les autres. On l'amaillote dans des peaux de Renards, de Cignes, d'Oyes, ou d'Outardes, & on luy met ſur le derriere un paquet de mouſſe, pour l'empêcher de gâter de ſi beaux langes. Vous admirez ſans doute ſa layette, admirez encore davantage ſon berceau, ce n'eſt qu'une eſpece de boëte plate ſans deſſus, dont la planche du fond a deux crochets

au bout d'en bas, & une petite piece de bois au bout d'en haut, qui traverse & déborde de trois ou quatre doigts, pour y atacher une bande de peau en forme de bretelle, qui sert à la porter, l'Enfant est dans cette machine bien garoté, ayant seulement la tête libre. Sa mere le porte par tout où elle va, & ils sont toûjours dos à dos, quand elle veut s'en décharger, elle ne le couche jamais, mais elle le plante debout contre tout ce qu'elle rencontre de commode pour cela, ou bien elle le pend à tout ce qui peut le porter.

Si c'est un Fils on fait festin,
Tant les Garçons par tout sont chers à la famille,
Car si ce n'étoit qu'une Fille,
Loin de s'en réjoüir on auroit du chagrin.

Si quelque Sauvage ou Sauvagesse faisant une course entre dans la cabanne, & voyant l'Enfant nouveau né, le prenne entre ses bras & le caresse, le Pere & la Mere luy font un present pour reconnoître les marques d'amitié, & si l'Enfant pisse sur la personne qui le tient, ce

ce qui arrive souvent, car on laisse toûjours un trou à ses langes de peaux vis-à-vis de l'endroit par où sort l'urine, on luy fait un autre present pour essuyer la tache.

A la premiere dent de l'Enfant on fait festin, & celles des vieux solemnisent la Fête, on y mâche beaucoup, & on se réjoüit ainsi de voir que le petit se servira bien-tôt des siennes. Quand il marche seul, on festine encore, & l'on danse bien à cette Fête.

Tous ces Festins bien ou mal ordonnez,
Marquent pour les Enfans une tendresse extrême;
Mais on ne traite pas de même,
Ceux qui ne sont point encore nez.
Si la Mere devient enceinte,
Pendant que son Enfant ne peut que la teter;
Elle prend un breuvage, & se fait avorter,
N'ayant alors de Dieu, ny des hommes la crainte.
Elle ne peut tout à la fois,
Dit-elle, en nourir deux de sa propre substance;
Ny les porter errante dans les Bois,
Sans en tomber en défaillance.

C'eſt un fardeau d'Enfans trop lourd, trop importun,
Elle croit leur faire juſtice,
Lorſque pour en conſerver un,
Elle veut que l'autre periſſe.

Le premier Gibier qu'un Enfant tuë à la Chaſſe donne encore lieu à un grand feſtin ; la famille s'aſſemble, & tous les Sauvages de la contrée ſont conviez à cette Fête : S'ils couroient les Bois, on attendroit leur retour pour la celebrer, & pendant ce temps-là, onferoit boucaner le Gibier pour le mieux conſerver. On obſerve à ces feſtins une cérémonie aſſez particuliere, les parens du jeune Chaſſeur & luy-même ne goûtent point de ce Gibier, ils ſe font honneur de le partager à toute la Compagnie, quelque petit qu'il ſoit. On obſerve encore de le mettre le dernier dans la chaudiere ; car là point de Rôty, tout eſt boüilli. On y mange tout ſon ſoû, ou plûtôt on devore, & on ne s'arrête de temps en temps que pour faire à l'honneur du Chaſſeur des cris & des chants d'allegreſſe. Tout ce qu'il tuë de Gibier pendant ſa plus grande jeuneſſe eſt donné

aux autres pour faire voir ſon adreſſe & ſon courage, il n'eſt pas ſi liberal de ſes captures, quand il eſt bon à marier.

L'eſpoir de commander dont il ſe ſent flaté,
L'anime à bien faire à la Chaſſe,
Car c'eſt par cette habileté
Que l'on peut parvenir à la plus haute place;
On n'a point là d'hérédité
Par droit de naiſſance ou de race,
C'eſt le mérite ſeul qui peut être éxalté.
Lorſque quelqu'un parvient à ce degré ſublime,
Ou chacun aſpire à ſe voir,
On ne l'en fait jamais déchoir
Que par quelque exécrable crime.
Dans ce rend élevé, les honneurs qu'on luy rend,
Ne ſont pas fort conſiderables,
Il n'eſt que le premier d'un cent de miſerables,
Ou plus, ou moins, ſelon que ſon canton eſt grand.

Ceux qui luy ſont ſoûmis reſpectent ſa
perſonne,
Soit dans la guerre, ou dans la paix,
On obéit quand il ordonne,
Comme à leur Roy ſont les Sujets.

J'ay vû l'un de ces Chefs des Sauvages qu'on apelle Sagaino, venir au fort de la Riviere Saint Jean recevoir les preſens que la France leur envoye. Mais décrivons ce fort avant que de dire ce que je remarquai à l'égard des honneurs qu'on rendit à ce Sagaino ou Chef des Sauvages. Il n'eſt fait que de terre avec quatre baſtions fraiſez, & garnis chacun de ſix gros canons.

Cependant il a ſçû dans la derniere guerre,
Avec cent hommes ſeulement,
Se battant vigoureuſement,
Rendre vains les efforts de la fiere Angleterre,

Ce Chef dont j'ay commencé à parler, étoit le petit fils d'un Sauvage ennobli par Henry IV. pour avoir chaſſé les

Sauvages Anglois de ſes Etats. Rien ne le diſtinguoit de ceux de ſa Troupe, ny dans ſa mine, ny dans ſon habit, il étoit de médiocre taille, & il falloit que tout ſon mérite fût dans ſon cœur où dans ſa tête. Dés qu'il fut entré dans le Fort, je remarquai qu'aprés de certains complimens qu'il fit aux Officiers, & que je n'entendis pas ſans beaucoup de cérémonie, il s'aſſit, obſervant cependant une grave contenance, pendant que ceux de ſa Compagnie qui étoient vingt ou trente, reſtoient debout arangez tout au tour de la Sale où l'on les recevoit. Ce fut le premier honneur que je luy vis rendre, mais ce qui fit une plaiſante ſcene pour les Spectateurs du Fort, ce fut de voir un de ces Sauvages ſe détacher des autres, & venir me ſalüer trés-profondement, en repetant pour tout compliment vingt fois le mot de Frere; je ne le connoiſſois point pour tel qu'en Jeſus-Chriſt, & je luy répondis ſeulement par des reverences proportionnées aux ſiennes, mais je reconnus qu'il étoit un de ceux que j'avois regalez à Chiboüetou, & à qui j'avois donné de la poud e & du plomb, comme je l'ay marqué ailleurs. La femme d'un des principaux Officiers pleine d'eſprit, & fort

jolie perſonne s'aprocha de luy en riant de tout ſon cœur de l'avanture, & luy demanda en Sauvage, qu'elle parle auſſi-bien que les François, où il m'avoit vû : Il luy répondit ce que je viens de dire, & dit qu'il m'avoit aporté à Chiboüetou de toutes ſortes de Gibier en reconnoiſſance des biens que je luy avois faits, mais qu'il avoit eu la douleur de ne me plus trouver ; la Dame me raconta tout cela, & le Sauvage s'en retourna à ſa place. On preſenta en ce temps-là à la Troupe Sauvage des Pipes, du Tabac, & de l'Eau de vie pour rafraîchiſſemens.

A cet aſpect ils parurent contens,
Rien ne les charma davantage,
Et ſans perdre un moment de temps,
Ils en voulurent faire uſage.

Un de la ſuite prit une Pipe, la chargea, & l'alluma, & puis il la preſenta au Sagaino, qui en pouſſa bien-tôt par gros tourbillons la fumée en l'air, ſi-tôt qu'elle fût finie, il la rendit au même qui la luy avoit preſentée, pour la remettre de nouveau en état de bien fumer, ce que le Sagaino luy fit faire comme auparavant.

Quand ses Gens le virent en train,
Ils en prirent tous une touche,
Ayant soin d'arroser leur bouche
De temps en temps de Brandevin;
C'est-là leur breuvage divin,
Tout autre n'a rien qui les touche.

Ce n'étoit-là qu'un prélude en attendant le festin qu'on leur préparoit avec des Poix, des Pruneaux & de la Farine.

Tout cela mis dans la Chaudiere,
Cuit sans sel pour être plus doux
Dans l'eau de Mare ou de Riviere,
Est un de leurs friants Ragoûts.
Quel Festin! Pourra-t-on le croire?
Mais ils le font encore sans boire.
Je les vis là manger ainsi que des Pourceaux,
Je n'y mets point de difference,
Sinon qu'avec leurs mains ils rempliſſent leur panse,
Ils sont aussi goulus que ces vils animaux,
Et pour toute préeminence,
Le Chef prit les premiers morceaux.

On fit servir ce ragoûtant potage ;
Devant ces hommes bien mangeans ,
Dans divers plats d'Etain au lieu des
Ouragans ,
Ou plats d'écorce à leur usage.

Ils ne demeurerent pas long-temps-là : Monsieur le Chevalier de Villebon Commandant de l'Acadie , grand homme , trés-bien fait & plein d'esprit , mourut le soir du jour même qu'ils étoient arrivez. Touchez de sa mort , ils ne songerent qu'à s'en aller bien vîte aprés avoir reçû leurs presens qui sont ordinairement des fusils.

Revenons aux festins que les Sauvages se font entr'eux ; on ne croira peut-être pas que le Chien est leur mêt le plus délicat. S'ils veulent traiter un Sagamo de l'honneur qu'il leur fait , ce pauvre animal est la triste victime , & c'est le plus honorable morceau qu'ils puissent luy presenter , & qui marque plus la consideration qu'ils ont pour luy : Il ne peut encore éviter la mort quand ils regalent un de leurs intimes amis , & ce n'est pas le plus méchant qu'ils tuent , c'est celuy dont ils font plus de cas pour

la Chasse. Quand il est d'un Festin, tout y va, & ils ne se réjoüissent jamais mieux.

On voit là quelquefois les ris mêlez de pleurs,
Une caduque Sauvagesse
Rapellant dans cette allegresse
Le souvenir de ses malheurs,
Se plaint, & par des cris témoigne sa tristesse;
Elle songe en un coin que depuis vingt, trente ans,
L'Anglois a fait perir quelqu'un de ses Enfans,
C'est en bien garder la mémoire,
Et que s'il n'avoit pas traversé l'Onde noire,
Il seroit avec les vivans
A beaucoup manger, à peu boire;
Car les mêts cuits sans sel ne sont point alterans,
Et l'eau de quelque Lac ne les rend point friants,
Ils sont contens pourvû qu'ils branlent la machoire.

De sa v've douleur voilà le grand sujet,
Si quelque curieux par pitié s'en enquête,
Elle n'en fait point un secret,
Et pour se consoler luy demande la tête
D'un de la Nation qui commit le forfait;
Il part, le cherche, & ne s'arrête,
Qu'aprés qu'un si beau coup est fait,
Les autres charmez du Banquet,
Aiment mieux achever la Fête.
Pendant que la chaudiere bout,
En mangeant ce qui cuit, à mesure ils remplissent,
Et ces Carnaciers ne finissent
Qu'aprés que de leur proye ils sont venus à bout;
Il est bien juste qu'ils patissent,
Aprés avoir avalé tout.
Pendant que ceux-cy font bonbance
Le Vainqueur de la Vieille aporte quelquefois
Le Chef d'un innocent Anglois,

De rage elle en remplit sa panse,
Et satisfait tout à la fois
Son apetit & sa vengeance.

Les Femmes aprêtent ordinairement à manger à leurs maris, & ne mangent point avec eux ; mais avec leurs enfans, donnant à chacun sa portion dans des plats d'écorce. Quand elles font des festins, & qu'elles ont mangé tout leur soû, elles se retirent, & vont ensemble danser & chanter assez loin de la Cabanne, pour ne pas troubler ceux qui y restent.

Alors les hommes seuls arangez sur la terre,
Mettent sur le tapis leurs belles actions,
La Pêche, la Chasse & la Guerre
Font le plus beau sujet des conversations.

Avant que d'en venir là, il faut que les moins gourmands ayent du moins dans le ventre quinze ou vingt livres de viande ; car s'ils sçavent bien patir quand ils n'ont rien, ils sçavent encore mieux se remplir quand ils ont dequoy, mais n'ayant que de l'eau à boire, il faut qu'ils se contentent d'être soûs sans être yvres.

C'eſt un grand bien pour eux, ils faiſoient
trop de maux,
Quand ils pouvoient traiter quelque pot
d'Eau de vie,
Toûjours en la beuvant ils devenoient
brutaux,
Ils entroient comme en frénéſie.
Plus animaux que ceux qui rempliſſent leurs
corps,
Une Liqueur ſi chaude & ſi ſpirituеuſe,
Excitoit dans leurs cœurs la fureur amou-
reuſe,
Et le Frere & la Sœur dans les mêmes
tranſports,
Enſemble contentoient leur paſſion honteuſe
Mais privez de cette liqueur,
Par des Ordres contre eux ſévéres,
Et d'ailleurs mieux inſtruits par nos Miſ-
ſionnaires,
Qui d'un peché ſi grand leur ont fait voir
l'horreur,
Et leur ont enſeigné nos plus ſacrez Miſteres.
Ils ne reſſentent plus cette execrable ardeur.

Venons

Venons à la guerre des Sauvages, elle est ordinairement entre des Nations opposées, comme les Sauvages Anglois, & les Sauvages François, & quelquefois entre les Sauvages d'une même Nation.

Lorsque les Sagaino se trouvent insultez,
Par des maltraitemens, par des hostilitez,
Qu'exerce en leur Pays la Nouvelle Angleterre,
Ils assemblent leurs Gens pour luy faire la guerre.
Pour les mieux animer ils leur font un Discours,
Où la Sauvage Rethorique
Employe tous ses plus beaux tours;
Il est fort, il est patetique,
Le Prélude est toûjours à la gloire du Roy,
Dont ils étalent la puissance,
Et font voir qu'étans nez les Sujets de la France,
Ils doivent se faire une loy
De prendre par tout sa défense.

Ces Sagaino inſpirant ce noble deſſein à ceux qu'ils gouvernent ; car chacun a ſon diſtric, & ſes Gens levent la hache, & demandent à tous, s'ils ne veulent pas comme eux la mettre en main.

Alors d'une voix unanime
La Troupe à ce Diſcours ſouſcrit, & ſe debat,
Et l'un contre l'autre s'eſcrime,
Comme s'ils étoient au combat.

C'eſt de leur conſentement la marque ordinaire ; mais il n'eſt pas toûjours beſoin qu'ils ſouffrent les maux d'une telle guerre pour ſe mettre en état de défenſe. Sur le moindre ſoupçon qu'ils ont d'une guerre à arriver, ils ont auſſitôt recours à leurs Jongleurs pour en être certainement informez, afin de n'être pas ſurpris, & de ſe tenir prêts à repouſſer leurs ennemis.

Mais expliquons la Jonglerie,
Ce terme pourroit bien embaraſſer quelqu'un,
C'eſt une pure diablerie,

Car parler au Demon, ou Jongleur, c'eſt
tout un,
De ces Hôtes des Bois c'eſt l'Oracle com-
mun.
Ils n'entreprennent point une affaire impor-
tante,
Que ſur cette matiere il n'ait ſçû s'expli-
quer,
La maniere de l'invoquer
Vous paroîtra fort étonnante.
Dans un endroit du Bois aſſemblez à l'écart,
Evitant du Soleil la brillante lumiere;
Ils font les fonctions de leur diabolique art,
Et voicy quelle eſt leur maniere.
Le Sauvage choiſi pour être le Jongleur,
Fait des contorſions, des grimaces hor-
ribles,
Enfin elles ſont ſi terribles,
Que le Demon luy-même en devroit avoir
peur.

Ses yeux étincelans luy roûlent dans la tête,
Il tire un pied de langue écumant comme
un Chien,
Et cet enragé ne s'arrête
Qu'au moment desiré que le Demon s'a-
prête
A luy pronostiquer, ou le mal, ou le bien.
A vant que le Demon s'explique,
Et qu'il faſſe entendre ſa voix,
Tout tremble, tout ſe briſe en cet en-
droit du Bois,
Se fait-il autrement un fracas diabolique ?
La Troupe entend tout ce qu'il dit,
Elle eſt alors fort attentive,
Et ne doute point qu'il n'arrive
Ce que le Demon luy prédit.

Je ne voulus rien voir de tout cela, & j'avois beaucoup de peine à le croire, ne m'arrêtant point aux ſuperſtitions ; cependant je vais raconter une avanture qui ſe paſſa dans le temps que j'étois dans

le Pays, & qui me convainquit de la verité de la Jonglerie par un fait des plus extraordinaires.

Un Noble habitué dans ce Pays-Sauvage,
Avoit un Frere sur les flots,
Il tardoit tant à son Voyage,
Qu'il avoit peur que sur les eaux,
Il n'eût fait un fatal naufrage.
Il se plaignoit dans ses malheurs;
Pour se tirer d'inquietude,
Ou rendre sa peine plus rude,
Il voulut consulter l'Oracle des Jongleurs;
La chose étoit facile à faire,
Il trouva de ces bonnes Gens
Disposez à le satisfaire
Dans ses desirs impatiens:
Mais comme à l'Art Magique il se trouvoit luy-même,
En vain ils voulurent jongler,
Le Demon fit sçavoir qu'il ne pouvoit parler,
Parce qu'il avoit eu Baptême.

Ils le firent donc retirer,
Et commençant leur Magie,
Le Demon revint déclarer,
Qu'il verroit dans trois jours son Frere plein de vie;
On vint l'en avertir, il sçût se rassûrer,
Et dans le temps marqué par cette Jonglerie,
Ce qui fut dit, fut fait, au gré de son envie.

Il revit son Frere qui luy dit qu'il avoit pensé perir mille fois, & qu'il avoit beaucoup souffert dans une Ance où il avoit été retenu huit jours par des vents horribles & contraires qui le battoient sans cesse, sans qu'il pût se mettre à l'abry de leur fureur, ce que l'Oracle des Jongleurs avoit encore déclaré.

Continuons les superstitions des Sauvages. Leur Dieu étoit autrefois le Soleil, qu'ils appellent Nichekaminou, & qui veut dire en leur langage le trés-Grand; ils le remercioient du bien qu'il leur faisoit, & suplioient le Demon qu'ils

appellent Mendon, de ne leur point faire de mal. Ils avoient des Magiciens qu'ils combloient de biens & d'honneurs, leur donnant dans leurs festins les morceaux les plus délicats des Bêtes & des Poissons qu'ils mangeoient. Ces Magiciens rusez abusoient de leur confiance; car ils défendoient ces morceaux comme pernicieux, afin de s'en nourrir eux-mêmes, disant qu'ils servoient à leur art, & les autres étoient encore plus sots que superstitieux de les croire.

Quand ils payoient à la Nature
Le tribut que la mort nous rend à tous commun,
On mettoit dans leur Sepulture
Chien vif, Hache, Fusil, Maïs, Pipe, Petun,
Chaudiere, Poudre, Plomb, Canot & Couverture,
Ils croyoient que celuy qui venoit de mourir,
Entreprenoit un grand Voyage,
Et qu'il avoit besoin de tout cet Equipage,
Pour se vétir & se nourrir.

Mais nos Missionnaires zelez les ont corrigez de ces sortes d'abus, leur en ayant fait connoître le ridicule & la vanité, & s'ils n'en sont pas encore tout-à-fait revenus, du moins n'y ajoûtent-ils plus guéres de croyance. Ce qui leur reste de superstition, c'est d'arracher les yeux des Poissons, des Oyseaux & des Bêtes, & de les jetter, disant que sans cela ils seroient aperçûs de leurs semblables, & n'en pourroient plus aprocher, & ils n'en brûlent jamais les os, ny les arrêtes. Par un même abus, ils ne flambent jamais les pieds des Canards, des Oyes, des Outardes, des Cignes, & de tout autre Gibier d'eau à pied plat, croyant que ceux qui restent vivans ne pourroient plus se poser sur le sable, & qu'à cause de cela ils n'en attraperoient guéres.

Quand une Fille est dans un certain état que la Lune luy cause par une regle assez ordinaire, si elle passe par-dessus un Garçon, quand ils sont cabanez ensemble, il se croit tout perclus de ses membres, & il est si persuadé de leur débilité, qu'il ne voudroit pas s'exposer à faire un pas, & il se tient couché jusqu'à ce que la cause imaginaire du mal, qui ne l'est pas moins, se passe. Si elle tou-

choit son fusil dans ce temps-là, il le croiroit enchanté, & qu'il n'en pourroit jamais rien tuer; cette opinion le possede si fort qu'il craindroit moins le charme du plus méchant de leurs Magiciens. Quand une Femme est dans cet état, il faut qu'elle se mette à l'écart, & qu'elle en avertisse son Mary, de peur qu'il ne luy prît envie de la toucher sans le sçavoir.

Il ne l'aproche point pendant tout ce temps-là,
Quel obstacle fâcheux aux desirs de son Ame!
En France il est plus d'une Femme
Qui sçauroit se taire en cela.

Il en est cependant beaucoup entre les Sauvageſſes, qui quoique bien amoureuses, se privent long-temps des plaisirs qu'elles goûtent avec leurs Maris, regardant comme des Concubines celles qui ont beaucoup d'Enfans.

Des sottes superstitions des Sauvages, passons à une de leurs plus belles & loüa-

bles qualitez ; c'eſt leur amour pour l'hoſpitalité, ils ſe ſecourent entr'eux de tout leur pouvoir ; ſi quelqu'un a des vivres, il ne manque jamais de les partager avec ceux qui n'en ont pas, & qui en ſouffrent. Un Sauvage ſe verroit mourir de faim, qu'il ne voudroit pas manger ſeul une Cercelle qu'il auroit tuée, & qui pourroit luy rendre la vie, il la porteroit à la Cabanne où il ſçauroit que d'autres en auroient beſoin comme luy, & chacun en auroit ſa part. Lors qu'un d'eux en va viſiter un autre, celuy qui reçoit la viſite, ne demande point à l'autre ce qui l'amene, il commence par luy donner à manger ; aprés cela ils parlent d'affaires s'ils en ont, c'eſt leur maniere ; & voicy la raiſon qui les engage à en uſer de la ſorte : Ils diſent que ſi on demandoit d'abord ce que l'on veut, on n'auroit plus qu'à s'en aller quand on l'auroit dit, & qu'on y auroit répondu. Quand ils chaſſent pluſieurs de compagnie, celuy qui tuë une Bête, content de ſon adreſſe & de l'honneur qui luy en revient, il l'abandonne à ſes Compagnons, qui par un genereux retour en la partageant entr'eux, luy en font toûjours la meilleure part.

Admirez dans ces Nations,
Quelle est en même temps & la peur & l'audace!
Ils donnent sur un Ours en braves Champions,
Quand il se presente à la Chasse;
Et s'ils rencontrent un Cheval,
Ce n'est point une fausse histoire,
Ils tremblent à l'aspect de ce doux Animal,
Je l'ay vû dans le Port Royal
Plus d'une fois, on peut m'en croire.

Quand un Sauvage vieux & caduque ne peut plus aller à la Chasse, & qu'il perd à la guerre un Fils unique, accablé de douleur, & comme desesperé, il assemble ses amis, les regale, & leur dit le triste & funeste sujet de sa peine. Touchez de compassion, ils entrent dans sa misere, & forment en même temps le charitable dessein de rendre à ce Pere affligé un autre Enfant; ils luy en donnent leur parole, & bien-tôt aprés ils travaillent à l'effectuer. Ils s'en vont dans la Terre Etrangere où a peri ce Fils si regretté, & cherchent un au-

tre Garçon pour le malheureux Pere qui a perdu le ſien ; ils le trouvent, le luy amenent, & il l'adopte.

Le jeune Homme conſent à cette adoption,
Il l'aſſûre par ſa parole
Qui vaut le jeu chez cette Nation,
Et ſon faux Pere ſe conſole
De la mort de ſon vray Garçon.

Quoique les Sauvages vivent dans les Bois avec les Bêtes, ils ne laiſſent pas d'avoir beaucoup d'honnêteté. Un Frere devant ſa Sœur ne dira jamais un mot qui puiſſe choquer en rien ſa pudeur : Un démenty ſeroit la plus cruelle des offenſes, & le Pere & la Mere ne le regarderoient plus que comme un indigne Frere, & luy en marqueroient ſans ceſſe avec aigreur leur mécontentement ; auſſi eſt-il toûjours fort ſage, & ſon reſpect pour ſa Sœur va à un excés qui va vous étonner. S'il ſe ſentoit preſſé, mais vous le dirai-je ? d'un vent, matiere facile à s'échaper, il aimeroit mieux crever que de le faire entendre. Je vais vous dire ſur ce ſujet une avanture fort particuliere.

Un Frere avec sa Sœur se sentit par hazard
Pressé d'une plus forte envie,
Rien n'est plus commun dans la vie,
Il fût la contenter dans le Bois à l'écart.
Que ce recit n'ait rien qui vous chagrine,
Quand il se vit là seul, il mit culote bas,
Ou plûtôt il leva sa robe Castorine,
Pour faire..... je ne le dis pas,
Chacun aisément le devine,
On est souvent en pareil cas.
Ce n'est pas tout, il faut dire le reste,
Ecoutez, l'Histoire est funeste.
Pendant qu'en l'action son derriere est à l'air,
Les Maringoüins ardents à donner sur la chair,
Voulurent de son sang faire leur nouriture,
Car ils aiment le sang humain;
Ils le piquoient bien fort, il y porta la main,
Qu'il barboüilla de son ordure.
D'autres en même temps le piquerent au front,
La même main y fut portée,
Et comme elle étoit fort gâtée,

La tache y demeura qui luy fit un affront.
Pour fuïr cette race maudite,
On fait en ces lieux-là son affaire bien vîte :
Dés qu'il eut fait la sienne, il alla vers sa Sœur,
Elle vit cette tache, elle en fremit d'horreur,
Et d'un prompt desespoir ne pouvant se défendre,
Pour faire moins souffrir sa trop grande pudeur
De honte elle courut se pendre.

Lorsque les Sauvages ont quelque necessité naturelle, telle qu'elle soit, il faut bien se donner de garde de le faire connoître, on la cache avec beaucoup de soin, & on se retire sans dire mot pour aller à l'écart se décharger du poids qui incommode.

Rien n'est mieux observé chez les Peuples Sauvages,
Ils sont insolens quelquefois,
Ils viennent au logis d'un Habitant François,
Luy faire de sanglans outrages.

Il faut pour cela qu'ils soient soûs,
Qu'ils ayent trop bû d'Eau de vie;
Mais si leur insolence est rudement punie
Quand ils ont merité des coups,
Ils ne sont pas long-temps sans revenir chez vous
Vous demander pardon d'avoir fait la folie.
Ils marquent le chagrin que leur cœur en ressent,
Pour effacer le tort de leur faute commise,
Ils vous font encore un present
De leurs plus belles Marchandises.
Mais si quelqu'un est maltraité,
Et qu'il ne l'ait point merité,
Car il sçait bien quand il offense,
Il en conservera tout le ressentiment,
Jusqu'à ce qu'il ait pû rencontrer le moment
D'exercer contre vous la plus grande vengeance,
La Hache, ou le fusil en sera l'instrument.

Parlons des Habillemens des Sauvages, ils ne couvrent leur nudité que des

dépoüilles des animaux, ou de quelques couvertures qu'on leur traite pour leurs Pelleteries, & dont ils s'envelopent. Entre les Habits des Hommes & ceux des Femmes, il n'y a presque point de difference ; ceux des Femmes descendent jusqu'au bas des Jambes, en maniere de Cotillon, & ceux des Hommes ne passent point le Genoüil ; ils veulent avoir les Jambes libres pour mieux aller à la Chasse. Pendant l'Eté quelques Garçons n'ont qu'une Chemise, encore est-elle si courte qu'ils sont obligez de se servir d'une ceinture à laquelle est attaché un morceau d'étoffe ou de peau, pour couvrir les parties que la pudeur empêche de montrer. Cette Chemise leur pourrit au dos, quand ils l'ont une fois mise, ils ne l'ôtent jamais qu'elle ne soit toute en lambeaux. Ils ont presque toûjours la tête nuë, les Femmes comme les Hommes : Quelquefois ils mettent un petit Bonnet d'étoffe, en forme de Calote, qui ne leur couvre que le sommet de la tête : Quelques-uns portent des Bas & des Souliers, mais le plus souvent ils n'en ont pas. Les Bas sont faits de deux morceaux d'étoffe qu'on appelle Mazamet, ils les cousent en dehors, & il y a toûjours deux aîles qui débordent de

quatre doigts la couture. Leurs Souliers sont faits de peau de Loup Marin, en Escarpins, toûjours plats & commodes; ils ressemblent mieux à nos Chaussons, n'ayant point de talons; ils s'attachent avec des courroyes qui passent par des trous dans les quartiers, comme les cordons d'une bourse. Ils en font encore de peau d'Orignal qu'ils embellissent de peinture & de bordure de poil de Porc-Epi blanc & rouge; mais c'est pour les vendre à ceux qui veulent en aporter pour les faire voir en leur Païs; ils se mettent du fard, Hommes & Femmes plus abondamment qu'aucune Nation du monde.

En cent manieres differentes,
Ils se barboüilloient de ce fard,
Nos Dames avec bien plus d'art,
Le sçavent employer pour être plus brillantes.

Ils attachent leurs Cheveux avec de la Rassade, qui est une espece de petites Perles, il y en a de noire & de blanche, & ils en font un gros nœud qui ne descend guere plus bas que l'oreille. Cet

ornement est commun aux Hommes comme aux Femmes, & ils n'ont pas plus de barbes qu'elles. Leurs cheveux ne blanchissent jamais, & sont toûjours fort plats; ils dégoutent presque toûjours de graisse d'animaux, ou d'huile de Poissons, tant ils y en mettent particulierement sur le front, & c'est leur essence ordinaire.

Parmy ces Porteurs de guenilles,
On ne laisse pas quelquefois
De rencontrer certains bons Drilles,
Qui se donnent des airs François.
Lorsque pendant l'hyver ils prennent maintes Bêtes,
Ils traitent leurs peaux au Printemps;
Des retours qu'on leur fait en bons habillemens,
Ils sçavent s'ajuster des pieds jusqu'à la tête.
Mais ils ont beau changer d'Habits
Avec leurs mines de Boëme,
Ayant le teint encor plus obscur & plus bis,

On les prend toûjours pour eux-mêmes.
Mais il faut dire à leur honneur,
Que s'ils ont le teint Olivâtre,
Leurs dents imitent la blancheur,
Et de la neige & de l'albâtre.
Ils fument cependant comme des vrais
Dragons,
Avec une fureur extrême;
Hommes, Femmes, Filles, Garçons,
En font tous leur plaisir suprême.

Parlons d'une chose qu'ils regardent encore comme un ornement. Ils se font marquer sous la peau en divers endroits du corps, & même du visage; mais il faut qu'ils s'arment d'une grande patience, & d'un grand courage: On est long-temps à le faire, & ils souffrent beaucoup à l'endurer. Quelques François en ont fait l'épreuve, qui pourroient en rendre témoignage: Pour moy je n'ay pas été curieux de porter de telles marques. Elles se font avec du Ver-

million, & de la poudre à canon qu'on ne mêle point ensemble. On met ces ingrediens en poudre séparément, & on les employe avec une aiguille.

Entre cuir & chair, ouf, je croy qu'elle me blesse,
On la fiche tout doucement,
Ce qui fait toutefois un vigoureux tourment,
Et dans la trace qu'elle laisse,
On fourre avec beaucoup d'adresse
Un peu de chaque poudre alternativement.

Les couleurs sont ainsi differenciées sous la peau, & l'on en fait toutes sortes de Figures, des Croix, des Noms de Jesus, des Fleurs; enfin tout ce que l'on veut, & ces marques ne s'effacent jamais. J'ay vû mourir à l'Hôtel-Dieu de Paris un Sauvage qui étoit marqué de la sorte, les Chirurgiens l'écorcherent, & en firent passer la peau, sans que cela y aportât aucun changement.

Ce qui me surprenoit assez,
Etoit de voir des Gens qui n'ont nulle teinture
Du Dessein ny de l'Ecriture,
Faire ces traits divers & si bien compassez;
Mais sur des cuirs par eux passez,
Des sucs de quelques fruits ils font de la peinture,
Où les traits sont encor artistement tracez.

Leur façon de s'écrire est tout-à-fait particuliere, à la difference des Orientaux qui se parlent par des Fleurs, ils se font entendre par de petits morceaux de bois arrangez de differente maniere. De ces petits batonnets ils font des Coliers qui servent à déclarer la guerre, ou à demander la paix, & ils les envoyent aux Nations avec lesquelles ils ont des differends.

Lorsque j'étois à l'Acadie,
Il en vint de la part des cruels Iroquois,
Ils devoient y venir égorger les François,
Mais par un grand bonheur ils changerent d'envie.

Dans ces lieux si peu défendus,
Nous aurions été tous perdus.
Nos Sauvages étoient dans de grandes allarmes,
Et les Chefs qui les commandoient,
Car les Iroquois demandoient,
Qu'avec eux contre nous ils tournassent les armes.

Nous en fûmes quittes pour la peur qui ne fut pas petite. Quand la guerre est terminée, ils enterrent la hache dans un trou le plus creux qu'ils peuvent faire, afin qu'on ne puisse plus la retrouver, ils veulent faire voir par là, la maniere est nouvelle, que la paix est si douce & si précieuse qu'on ne doit jamais la troubler.

Ils ne comptent point les années par les jours, par les semaines, ny par les mois, ce n'est que par les nuits, ou par les évenemens considerables qui arrivent dans leur cours, & souvent ils passent le temps sans le connoître. Quand ils sont dans un canton où ils trouvent des Bêtes & du Gibier, ils y demeurent tant qu'il y en a : Quand ils ont presque tout

tué, & que la Chaudiere ne va plus comme il faut, ils vont autre part chercher mieux, & ils ne sont jamais si bien qu'aux lieux où ils trouvent beaucoup à manger: Ils en marquent leur joie par leurs chants & par leurs danses. Leurs voix sont fort agreables quand ils veulent bien chanter; mais leurs danses, quoy qu'ils fassent, sont toûjours trés-impertinentes. Je les ay plus d'une fois entendu chanter dans l'Eglise du Port Royal à la grande Messe & à Vespres; les voix des Femmes particulierement étoient si douces & si touchantes, que je croyois entendre les Anges chanter les loüanges de Dieu; ce qui me le faisoit croire davantage, c'est que je ne voyois point remüer leur levres. Les voix des Hommes se mêloient de temps en temps si justement avec celles des Femmes, que cela faisoit un effet admirable, & j'en étois charmé.

Ils chantoient sur des tons les plus harmonieux
Tous nos Hymnes sacrez traduits en leur langage,
Et c'étoit le Divin Ouvrage
D'un Missionnaire* établi dans ces lieux.

* *Mr. Thury.*

Sa charité pour eux étoit ardente & pure,
Il demeura long-temps parmy la Nation,
Mais enſeignant à tous nôtre Religion,
Il paya le tribut fatal à la Nature,

Les Sauvages firent en luy une grande perte, il prenoit un ſoin tout particulier de les inſtruire dans la connoiſſance de Dieu ; auſſi furent-ils ſenſiblement touchez de la mort de ce ſaint Homme qui vivoit parmy eux de ce qu'ils avoient ; & qu'ils appelloient leur Patriarche. Ils l'enterrerent à Chibouëtou le plus honnêtement qu'ils purent, & c'eſt le même Miſſionnaire dont j'ay décrit le tombeau. Quittons les triſtes idées de la mort, & revenons aux danſes des Sauvages pour les décrire, s'il eſt poſſible. Ces ridicules Danſeurs ſe ſuivent en rond colez l'un contre l'autre, avançant en ſautant tout doucement les pieds joints, & faiſant des contorſions & des grimaces plus affreuſes les unes que les autres. Un certain ſon de voix que voicy, ſi on peut l'exprimer, hoüen, hoüen, hoüen, marque la cadence, & ils s'arrêtent de temps en temps pour faire des cris épouventables, & par leſquels finiſſent toûjours

jours les danſes. L'Inſtrument répond à tout cela parfaitement bien; c'eſt un petit bâton long d'un pied dont un Sauvage qui ne danſe point frape contre un arbre, ou autre choſe, ſelon le lieu où ils ſont, chantant du nez en même temps. Leurs pieds tournez en-dedans dés le berceau, & tenus long-temps de même pour mieux aller en raquette quand ils ſont grands Garçons, conviennent à de telles danſes. Ces groteſques Danſeurs ſont venus pluſieurs fois par troupes en de certains jours de joye, me donner ce divertiſſement; mais je crois qu'ils le faiſoient moins pour me réjoüir, que pour avoir quelque petit pot d'Eau de vie à boire à ma ſanté, cette Liqueur les feroit aller bien loin.

Voicy une connoiſſance aſſez particuliere des Sauvages: Si quelqu'un en paſſant dans les Bois voit ſur la neige, ou ſur la terre molle la marque du pied d'un autre, il ne manque jamais à connoître ſûrement par l'arrangement du talon, des doigts, ou de tout le pied enſemble, de quelle Nation eſt celuy qui l'a faite.

J'ay déja fait voir dans un Exploit de Chaſſe qu'un Sauvage à l'odorat bon, & qu'il ſent une Bête de fort loin: Je vais encore faire connoître qu'il ne ſent

pas moins bien l'Eau de vie. Un François en avoit un reste dans un Flacon qu'il conservoit soigneusement, en attendant qu'il luy en vînt de nouvelle ; il n'en buvoit qu'à l'extrême besoin, & peu à la fois pour la faire durer plus longtemps. Un Sauvage arriva chez luy dans son Habitation sur la Côte, il étoit trés-abatu, & presque en défaillance par la fatigue qu'il avoit euë, & par le jeûne qu'il avoit souffert ; il demanda par grace à l'Habitant un coup de cette Liqueur qu'il ménageoit si bien ; l'Habitant qui la gardoit pour luy, n'hesita point à dire qu'il n'en avoit pas. Tu n'en as pas ? luy répondit le Sauvage en sa Langue, pourquoy mens-tu ? Je la sens bien, donne-m'en, tu me rendras la vie, je ne sens plus mon cœur de foiblesse & d'abatement, tiens, vois-là dedans, & tu en trouveras ; il luy montroit l'endroit assez proche, mais il l'auroit sentie de cent pas : L'Habitant ne put se défendre de secourir le Sauvage, mais ce fut sous condition, il luy fit promettre qu'il n'en parleroit point à ses Compagnons, le Sauvage y consentit, mais en luy disant que sa précaution étoit inutile, & que s'ils venoient dans sa maison, ils la sentiroient comme luy.

L'Hôte, quoy qu'il en fût, ne put pas aller
contre,
Deux coups de sa Liqueur au Sauvage
donnez,
Luy firent voir qu'en certaine rencontre,
Il étoit bon d'avoir du nez.

Malgré la vie irréguliere que les Sauvages menent, ils ne laissent pas de vivre fort vieux : ils poussent leur carriere jusqu'au dernier âge. D'un excés de manger ils passent souvent à une extrême disette, sans que cela change l'état de leur santé.

Qui croiroit que sans Medecins
Il fût possible de tant vivre ?
C'est peut-être, diront quelques esprits
malins,
Ce qui de cent maux les délivre.

Quand ils sont bien fatiguez & accablez de lassitudes & de pesanteurs, leurs plus ordinaires maladies, ils se guérissent

par de copieuſes ſueurs. Voicy comment ils ſe les provoquent. Ils font un trou de leur longueur qu'ils garniſſent des deux côtez de roches qu'ils font preſque rougir à force de feu ; aprés cela ils mettent une couche de branches de Sapin au fond, & ſe couchent deſſus tout de leur long ; on les couvre enſuite d'autres branches qui s'échauffent & rendent par leur nature bitumineuſe une épaiſſe fumée ; ils ne ſont pas longtemps-là ſans ſuer juſqu'aux os, & ſi long-temps qu'ils veulent, mais ce qui me ſurprenoit le plus, étoit de ſçavoir que ces Fourneaux ſudorifiques étoient toûjours faits ſur le bord d'un Lac, ou d'une Riviere, & que les Sauvages n'en ſortoient tout en nage, que pour ſe jetter à l'inſtant dans l'eau. Quelle maniere ! Si nous nous expoſions de même à des contraires ſi oppoſez, nous en mourrions, & par là ils ſe guériſſent ſur le champ.

Ils ſe bleſſent fort ſouvent, mais la nature a mis ſous l'écorce des épinettes, arbres trés-communs dans toute l'Acadie, un remede merveilleux à tous leurs maux ; c'eſt une Térébentine plus fine, & plus balſamique que celle qui nous vient de Veniſe, & elle ſe trouve par tout où l'on peut en avoir beſoin pour ſe penſer.

S'ils se cassent les Bras ou les Jambes, ils remettent les os au niveau, & font de grands plumaceaux de fine mousse qu'ils couvrent de leur Térébentine, & ils en environnent le membre rompu; ils mettent par-dessus un morceau d'écorce de bois de Bouleau, qui prend en se pliant aisément la forme de la partie; les éclisses ne sont pas oubliées, & pour tenir tout cela sujet, ils prennent de longs bouts d'écorces plus minces dont ils font des bandages convenables, ils mettent ensuite le malade en situation sur un tas de mousse, & cela reüssit toûjours fort bien. Si un tel accident arrivoit à un Sauvage tout seul, il tireroit des coups de Fusil pour appeller du secours, ou il feroit de la fumée s'il n'avoit point d'arme, signaux ordinaires parmy eux, & qui ne leur manquent point au besoin. On fait une Cabanne au lieu où le malheur arrive: Voicy comment elle est bâtie. On plante en rond quinze ou seize Piquets, plus ou moins selon qu'elle est grande, à deux pieds l'un de l'autre, ils ont une toise ou toise & demie de haut, leurs extrêmitez superieures s'unissent en pointe, & sont attachez ensemble; on couvre les Piquets de branches de Sapin, & de grands

morceaux d'écorce du même bois, ou de Bouleau, quelquefois de peaux, & on n'y laisse qu'un trou en bas, qui ne permet d'entrer & sortir qu'à quatre pattes. Il y a une Perche en-dedans qui traverse par le milieu à quatre ou cinq pieds de haut, & qui sert à pendre la Chaudiere sur le feu qui est toûjours petit, & au centre du fond de la Cabanne. Les Compagnons du Blessé vont à la Chasse, & ils ont soin de luy jusqu'à ce qu'il puisse marcher comme eux.

Je vais sur ce sujet dire une avanture qu'on aura peut-être de la peine à croire, c'est pourtant la verité même, & je n'écris icy rien qui ne me soit dicté par elle.

Un Habitant de ce Païs Sauvage,
Homme de qualité, qui servoit autrefois
Sous les Etendarts des François,
Avec honneur, avec courage.
Venant au Port Royal de Quebec par les Bois,
Se fracassa la Jambe en faisant ce Voyage,
Voyage à mettre un mois, & même davan-

tage;

Il n'étoit qu'à moitié chemin,
Quel malheur ! Quel cruel chagrin
Pour un Homme en cet équipage !
Il n'avoit avec luy qu'un Chien,
Que faire ? Il gémit, se lamente,
Et songe à ce qui peut luy procurer du bien
Dans cette avanture affligeante,
Dans les pressans besoins l'esprit de l'Homme invente
Bien mieux que dans le temps qu'il ne manque de rien.
Il imagine un stratagême
Qui reüssit des mieux dans son malheur extrême.
Il avoit par bonheur du Papier, un Crayon,
Il écrivit son mal sur un petit Broüillon ;
Le mieux qu'il put il fit entendre
L'endroit fatal du Bois, la distance, les jours,
Qu'il falloit mettre pour s'y rendre ;
Le run du vent qu'il falloit prendre

Pour venir vîte à son secours.
Il mit au col du Chien son Messager fidelle
Le Billet instructif de sa peine cruelle,
Il le battit aprés comme un Chien qu'il étoit,
A ce maltraitement l'Animal resistoit,
Il ne pouvoit quitter son Maître;
Mais tant de coups il luy donna,
Qu'à la fin il l'abandonna;
Le besoin qu'il avoit d'ailleurs de se repaître,
A s'enfuir le détermina.
Il revint à Quebec, dés qu'on l'y vit paroître,
Les Parens du Blessé le prirent au colet,
Défirent le colier & lurent le Billet,
Qui leur fit tristement connoître
De son prompt retour le sujet.
On mit des Coureurs en Campagne,
Bons Sauvages, cela s'entend,
Et le Chien qui les accompagne,
Bon Guide, les conduit où le Malade attend.

Il falloit bien des jours pour faire ce Voyage,
On va fort peu de nuit dans ce Païs Sauvage.
Pendant ce temps l'Estropié
Qui jeûnoit, & tenoit sur la mousle étenduë
La Jambe qu'il avoit rompuë,
Etoit bien digne de pitié.
Le secours vint, quelle allegresse
Dans ses desirs impatiens,
Quand il revit son Chien luy marquer sa tendresse.
Suivy d'une troupe de Gens!
Aprés une longue souffrance,
Il reçut beaucoup d'assistance;
Ils avoient aporté des vivres avec eux;
On travailla d'abord à sa Jambe blessée,
A leur mode elle fut pensée,
Et l'on cabanna dans ces lieux.
On fit boüillir la Chaudiere,
Les Sauvages chasserent bien;
Jusqu'à sa guérison entiere,
Le Blessé ne manqua de rien.

Enfin guéri de sa blessûre,
Avec ses Compagnons il vint tant bien que mal
Raconter sa triste avanture
A ses Amis du Port Royal ;
Il devoit à son industrie
Dans un accident si fatal
Le bonheur d'être encore en vie.

Revenons aux Sauvages qui se guérissent de la mort même ; Quel Paradoxe, dira-t-on ! Mais je le prouve. Ces pauvres Gens sont sujets à se noyer, & cela n'arrive que trop souvent dans leurs Canots d'écorce qui virent pour la moindre chose. Ceux qui s'échapent heureusement du naufrage, s'empressent à retirer de l'eau ceux qui y sont demeurez ; ils rempliſſent de fumée de Tabac une pance d'animal, ou un gros & long boyau, leurs vaisseaux ordinaires pour conserver leurs huiles de Poisson, ou de Loup Marin ; aprés cela ils apliquent à un des bouts, l'autre étant bien lié, un bout de calumet ou de Pipe pour servir de Canule qu'ils introduisent dans le derriere des Noyez, pour leur faire rece-

voir la fumée contenuë dans le boyau, en le comprimant avec les mains : Ils les pendent enſuite par les pieds au plus prochain arbre qu'ils trouvent, ils les y obſervent, & ils ont preſque toûjours le plaiſir de voir que ce Lavement de vapeur leur fait rendre toute l'eau qu'ils ont priſe, & leur remet la vie au corps ; ils reconnoiſſent ce ſurprenant & ſalutaire effet par des gambillemens que les Pendus ne ſont pas long-temps à faire. N'oubliez pas ce divin remede aſſûré par mille experiences, ſa vertu dans l'occaſion n'opereroit pas moins dans vos amis, que dans les Sauvages.

Ils ont un remede infaillible pour l'Epilepſie. Un Soldat du Fort de la Riviere Saint Jean en étoit tourmenté depuis quinze ou vingt ans, & il en tomboit preſque tous les jours. Une Sauvageſſe ſe trouvant là par hazard dans le temps du Paroxiſme, fut ſi ſenſiblement touchée de le voir écumer, & faire des mouvemens extraordinaires, qu'elle al'a dans les Bois d'alentour chercher un remede qu'elle ſçavoit ſpecifique pour ſon mal. Elle aporta deux priſes groſſes comme deux Féves d'une racine de plante ratiſſée ; elle en fit prendre une au Malade quand ſon mal fut paſſé, & le

fit bien couvrir ; elle fit entendre qu'il suëroit fort, & qu'il rendroit beaucoup par haut & par bas, effets bien surprenans tous à la fois dans un même remede. On observa la chose, & l'on vit arriver tout ce qu'elle avoit marqué. On en informa le Commandant du Fort qui n'y fit pas grande attention, il dit seulement qu'il ne falloit plus que la guérison du Malade ; pour ajoûter foy aux promesses de la Sauvagesse. Elle le laissa le lendemain en repos, & comme elle s'en alla ce jour-là, elle dit qu'on luy donnât le jour suivant la prise qui restoit, & qu'il seroit entierement guéri ; il fit ce qu'elle avoit dit, le même effet du remede arriva comme auparavant, & depuis ce temps-là le Malade n'a eu aucune attaque de son mal : Je l'ay vû long temps aprés en parfaite santé. Quand sept ou huit jours furent passez, & qu'on vit que son mal ne le reprenoit plus contre l'ordinaire, le Commandant étoit bien fâché de n'avoir pas demandé la composition du remede si rare & si salutaire. Il fit chercher par tout où il put la Sauvagesse, mais toûjours vainement, il n'a pû en avoir de nouvelles ; quelques perquisitions qu'il ait faites. Si cela étoit arrivé au Fort dans le temps que j'y étois

étois, j'aurois mieux profité d'une si belle découverte, & j'aurois aporté de l'Acadie un remede qui m'auroit été en France aussi avantageux qu'utile au Public. Je fis tout ce que je pus pour en avoir connoissance, mais je ne fus pas assez heureux pour y reüssir, & ce fut un grand malheur.

Parlons des tours de Gobelet des Sauvages. Les plus habiles Joüeurs du Pont-Neuf ne feroient que blanchir devant eux; les prodiges ne sont dans leurs mains que des effets ordinaires: Vous l'allez remarquer dans deux tours que je vais seulement raconter, car j'en pourrois dire mille, & vous conviendrez qu'il faut que le Diable s'en mêle, pour moy je le croy. Voicy le premier tour, ils mâchent dans leur bouche une pierre à fusil, & la broyent comme du Gravier, qu'ils font voir dans leurs mains aprés l'y avoir craché, & ils l'avalent ensuite jusqu'au dernier grain: On ne voit rien jusques-là qu'un autre ne puisse faire sans se donner au Diable, avec de bonnes dents & un gosier pavé; mais voicy le fin: Quand ils ont dans le ventre la pierre à fusil tout en gravier, ils prennent un petit bâton long environ d'un pied, & fort uni, ils fument, & luy

font recevoir la fumée du Tabac en marmotant quelques mots du Grimoire ; ils le fourent ensuite dans leur gosier, leur face en devient toute livide, il semble qu'ils vont étouffer ; ils fourgonnent, si je puis parler ainsi avec le bâton, & aprés quelques grimaces, ils le retirent avec la pierre à fusil au bout toute entiere.

Voicy le second tour qui ne vaut pas moins que le premier. Ils font marcher la peau d'une Loutre qu'ils ont écorchée il y a peut-être six mois, & voilà comment ils s'y prennent. Aprés l'avoir étenduë le ventre en bas, ils raprochent par des plis qu'ils font, la tête du derriere ; de sorte qu'elle est comme en un monceau. Ils mettent au droit de la tête à quatre ou cinq pieds loin, un petit miroir de fer blanc ; ils aiment tant à se mirer qu'ils croyent sans doute, qu'il en est de même des animaux : Que cela soit ou non, voilà la peau de la Loutre en état de marcher sur ses pattes, car ils les laissent toûjours en les écorchant quand ils veulent garder les peaux en leur entier, sans les fendre par le ventre, ce qu'on apelle là en *Chipotis*. Alors le Sauvage qui veut par ruse ou par magie, qu'on le prenne comme on voudra, faire aller la peau, fait un grotesque manége au tour d'elle.

Il danse, il capriole, il saute par-dessus,
Il se jette par terre, il se roule, il se creve,
Bat des pieds, des mains, se releve,
Et fait retentir l'air de mille cris aigus.
Comme un Demon il se tourmente,
Il suë, il devient tout en eau,
Ses yeux jettent du feu, sa bouche est écumante,
Il fait tant qu'à la fin on voit marcher la peau.

Elle ne se remuë d'abord qu'avec beaucoup de difficulté, mais petit à petit elle s'étend, & se traîne jusqu'au Miroir, où elle s'arrête. Quand la peau est lente à se mettre en train de marcher, le Sauvage dit aux Spectateurs d'autre Nation, devant lesquels il fait ce tour-là, que leur esprit est plus fort que le sien.; il a raison, car par leur esprit il entend le Dieu que nous adorons, & par le sien, il n'entend que le Demon. Cet Esprit malin les bat quelquefois d'une

étrange force, il les meurtrit & marque de contusions par toutes les parties de leur corps.

Quand le Demon bat, il bat bien,
Ils disent seulement qu'il est fort en colere;
Et ces pauvres battus ne se plaignent de rien
Que des marques qu'il sçait leur faire.

Je ne m'arrêterai point à marquer les differentes Nations Sauvages, le nombre en est trop grand pour en faire un détail; je vais seulement en faire assez connoître pour satisfaire là-dessus les Curieux. Les Sauvages qui sont aux environs du Port Royal, sont nommez Miquemaques; les mêmes sont encore le long de la Riviere Saint Jean, dont les bords sablonneux & fort étendus sont les plus beaux de toutes les autres Rivieres de l'Acadie. Elle est fort poissonneuse, & l'on y pêche aisément la Truïte & le Saumon qui y abondent: Les Maricites y habitent aussi, & sont plus nombreux que les autres. Sur la Riviere Saint George qui sépare la Nouvelle France de la Nouvelle Angleterre, on trouve les Kanibas, & les Abénakis.

Du côté de Quebec habitent les Papinachois, les Saguenets, les Algonquins, les Iroquois, les Hurons, les Loups, les Socokis bons & mauvais pour la France. Les meilleurs sont les Outaois, mais Nation plus reculée. Vers le Nord sont les Esquimos, les Christinaux, les Sauteurs, les Savanois, les Pla-côtez des Chiens, & les Assenciboils. Quels noms? Je croy que le Diable les a forgez; il faut pourtant en repeter quelques-uns, pour marquer ce qu'il y a de particulier en eux.

Commençons par les Algonquins, c'est la Nation la plus brave & la plus belliqueuse qu'il y ait parmi les Sauvages. Ils sont ordinairement en guerre avec les Iroquois qui les regardent comme leurs plus formidables ennemis, & par qui ils ont toûjours été vaincus. Ils n'ont point de lieu arrêté, étans toûjours errans dans les Bois, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Ils ne cultivent point la terre comme d'autres qui font du Maïs ou Bled d'Inde: Ils disent que ces soins n'appartiennent qu'à des Ames basses & serviles, & que de Grands Guerriers qui sçavent triompher de leurs ennemis & attaquer les Bêtes les plus feroces, ne doivent vivre que de celles qu'ils

tuënt. Voilà de grands sentimens, mais les Iroquois sont plus sages, ils cultivent la terre avec grand soin, & font beaucoup de Bled d'Inde & de Legumes pour se nourrir ; ils ont aussi dans un des plus beaux Pays du monde, de grandes & belles Plaines, & des Villages bien peuplez qu'ils fortifient de toutes parts, & où ils font bonne sentinelle, pour n'être pas insultez par les Troupes de Quebec, quand elle font des courses chez eux. On dit même qu'ils ont des Bestiaux & des Volailles en quantité. Je ne parlerai point des tourmens horribles qu'ils exercent sur nous quand ils nous tiennent, ils sont connus de tout le monde. Nous ne les traitons pas avec moins de rigueur quand ils tombent entre nos mains, mais ils ont bien plus de courage à suporter tout le mal qu'on leur fait.

Leur fermeté surprend dans ces cruels momens,
Ils souffrent constamment la torture & les flâmes,
Ils meurent sans pousser aucuns gemissemens,
Et disent qu'il ne siet qu'aux Femmes
De se plaindre dans les tourmens.

Tous Barbares qu'ils ſont, ils ne laiſſent pas d'attirer à eux de Quebec de la Jeuneſſe de tout ſexe que ſon mauvais penchant entraîne au mal ; les Garçons y deviennent pires que les Iroquois mêmes, & c'eſt ce qui les y fait bien recevoir, autrement ils n'y trouveroient pas leur compte. En vain leurs parens les rappellent, ces Renegats ne retournent point à eux, ils leurs préferent les Iroquois.

Les Filles qui ſont libertines
Les trouvent grands, bien faits, propres pour leurs plaiſirs,
Et ſans s'éfaroucher de leurs horribles mines,
Elles vont avec eux aſſouvir leurs deſirs.
La taille, la vigueur plûrent toûjours aux Femmes,
Et ſans aller ſi loin nous les voyons plus prés ;
Combien eſt-il icy de Dames,
Qui préferent de grands & vigoureux Laquais
A de petits Maris fluets ?

Ces Filles-là se marient quelquefois avec eux ; ils en prennent mille soins, rien ne leur manque, la chaudiere & l'amour vont trés-bien, que leur faut-il davantage pour être heureuses.

Alors plus de libertinage,
Il faut bien sagement sçavoir se comporter,
Autrement on verroit un Mary s'emporter
A des sentimens de fureur & de rage ;
Ce n'est pas comme ailleurs où les pauvres
Epoux
Sont [illegible] forcez de filer [illegible] doux.

Tous les Sauvages n'entendent point raillerie sur ce sujet, leurs Femmes ne sçauroient trop se contenir, sur le moindre soupçon ils entrent en fureur, & les battent jusqu'à les assommer.

Laissons-là les Iroquois, & parlons des Outaois bons amis de la France. Lors qu'un François negocie avec eux, il prend pour le servir une de leurs Filles, celle qui est apparemment le plus à son gré : Il la demande au Pere, & cela se fait à de certaines conditions, il promet de luy donner quelques couvertures,

quelques Chemises, un Fusil de la Poudre & du Plomb, du Tabac, des Outils; enfin ils conviennent ensemble des choses, & font leur marché? La Fille qui a la connoissance du Païs, s'engage de son côté à servir le François en toutes manieres, d'accommoder ses peaux, & de vendre ses Marchandises pendant un temps qui est marqué, & cela s'éxecute trés-fidellement de part & d'autre. L'amour est ordinairement le devoir dont on s'aquitte le premier, car le marché est fait ainsi; mais comme la passion des Hommes, là comme icy, ne se contente pas toûjours de la même Personne; pour en avoir un autre, voilà ce qu'on fait. On se munit d'un paquet d'Allumettes, & sur le soir on va dans les Cabannes où l'on sçait qu'il y a des Filles; quand on y est entré, on allume quelques-unes des Allumettes, c'est alors le flambeau de l'amour; on les passe pardevant les yeux des Sauvageses qui plaisent le plus, & si par un bonheur assez commun, une de ces Filles les souffle dans les mains du Garçon, c'est le signal assûré de sa bonne Fortune, il n'a qu'à contenter ses desirs en toute sûreté, & y passer toute la nuit, Personne ne troublera son amour.

C'est le faire à bien juste prix,
Ce n'est pas de même à Paris ;
Qui veut gagner une Coquette,
Dont la Cour est nombreuse, & qui fait de grands fracas,
Fait bien des presens & des pas,
Avant que son ardeur puisse être satisfaite ;
Vous qui voulez *gratis* prendre bien vos ébats,
Allez tous courir l'Allumette,
C'est le mot, ne l'oubliez pas.

Ces Sauvages-là ne vivent toûjours que de chair, ou fraîche, ou boucanée, & ils en mangent en grande quantité ; ce sont les plus grands Carnaciers, & les Sauteurs leurs Voisins tout au contraire ne mangent jamais que du Poisson ; le Lac Erier qu'ils habitent leur en fournit en tout temps. Cette nourriture legere les rend fort dispos ; ce sont les

Sauvages qui courent le mieux, & qui resistent davantage à la course. Ils n'ont point l'usage des Armes à feu, mais ils tirent de l'Arc avec une adresse toute particuliere, & ils en font un exercice fort divertissant. Ils se munissent de balons legers & de dards à tête platte & grosse comme un œuf, & s'en vont par troupes s'exercer dans une Prairie.

Entre deux partis faits, également nombreux,
Eloignez l'un de l'autre à certaine distance,
Un balon est jetté par un bras vigoureux,
Et chacun à l'instant commence,
A luy porter des coups pour l'élever sur eux.
Il est baloté là d'une belle maniere;
En se le renvoyant alternativement,
Ils le frapent si justement,
Qu'il est souvent en l'air une heure toute entiere.

Chacun l'y ſoûtient à l'envy,
Car du côté qu'il fait ſa chûte,
Un certain prix que l'on diſpute
Par les plus adroits eſt ravy.

Les Eſquinos ne ſe donnent point la peine de faire cuire leurs viandes comme les autres, ils les mangent toutes cruës. On croit que ces Sauvages ont été engendrez par les premiers Baſques qui ſe ſont perdus à la Pêche de la Baleine ; cela pourroit bien être, car ils ont conſervé quelque choſe de leur patois, ne faiſant que bredoüiller quand ils parlent. Lors qu'ils ſont pris d'une tourmente ſur la Mer, qui eſt ſouvent trés-rude dans leur Païs, ils s'enferment dans leurs Canots qui ont des couvercles exprés, & qui joignent ſi exactement, qu'il n'y entre pas une goute d'eau ; ils ſe laiſſent rouler enſuite au gré des Ondes, juſqu'à ce que le calme revienne, & permette de reprendre les Avirons.

Pour finir avec les Sauvages, diſons encore quelque choſe des Pla-côtez des Chiens

Chiens les plus sots, & les plus miserables de tous. Ils n'ont aucun Commerce, & sont toûjours en guerre avec les Savanois, braves Gens, & qui les prennent souvent pour en faire leurs Esclaves. Tous les autres ne sont rien de particulier qui mérite d'être rapporté.

Je ne dois pas quitter ce Sauvage Pays,
Sans parler des divers Tapis,
Qu'étale dans ces lieux l'Auteur de la
Nature;
Tout est rare, tout est nouveau,
Quelle diversité de fleurs & de verdure?
On ne peut rien voir de plus beau.
Mille Plantes, divines Herbes,
Que la terre y produit sous les Sapins
superbes,
Et que pour la santé des hommes Dieu créa;
Ne se trouvent point dans nos terres,
Il faut aller les chercher là,

Les Bois de l'Acadie en ſont les ſeules
ſerres.

J'étois chargé du ſoin glorieux d'en cüeillir
Pour le Jardin Royal du plus grand des Mo-
narques,
Et j'ay ſçû donner quelques marques
Du plaiſir que j'ay pris à pouvoir l'embellir;

RETOUR DU VOYAGE.

IL ne me reſte plus qu'à dire comment je ſuis revenu de la Nouvelle France, ce fut fort agréablement. Dans le temps que je commençois à m'y accoûtumer, & que j'en connoiſſois mieux le mal & le bien, je reçûs des ordres pour la quitter & revenir en France, dont je fus bien aiſe. Je ne devois repaſſer les Mers qu'avec des Matelots dans une petite Fregate de Rochefort, fretée par une Compagnie qui negocie dans ce Païs-là, & avec laquelle celle dont j'avois la direction, avoit traité des Marchandiſes qui me reſtoient, ſur les avis que j'a-

vois donnez du peu de profit qu'il y avoit à faire. Mais pendant que je travaillois à regler mes affaires pour m'aprêter à partir, l'Avenant bon Navire du Roy monté de quarante-quatre canons, & qui avoit aporté les proviſions de guerre & de bouche que Plaiſance, & le Fort de la Riviere Saint Jean reçoivent tous les ans, arriva au Port Royal pour y charger trente ou quarante beaux Mâts que les Habitans fourniſſoient au Roy, & les joindre à ceux que quatorze Charpentiers & Mâteurs entretenus par Sa Majeſté, avoient embarquez à la Rviere Saint Jean. Mr le Chevalier de Chavagnac qui commandoit ce Navire eut la bonté pour moy de m'y offrir une place pour mon retour le plus obligeamment du monde, me repreſentant que je ſerois beaucoup mieux que dans l'autre Vaiſſeau qui devoit me raporter: J'acceptai le parti avec plaiſir, & je laiſſai à deux Commis que j'avois le ſoin du peu d'affaires qui demeuroient à regler. Nous partîmes le ſixiéme d'Octobre, & eux trois ſemaines aprés dans la Fregate où je devois m'embarquer: Ils penſerent y perir dés la premiere journée; dans ce danger ils firent un vœu dont je les vis s'aquitter à la Rochelle

avec tout l'équipage. Monsieur le Chevalier de Chavagnac m'avoit exempté de la peur que j'aurois euë comme eux d'être mangé des Poissons, & je luy étois d'autant plus obligé de la grace qu'il m'avoit faite.

Si cette grace en elle avoit dequoy me
plaire,
Et me rendre le cœur sensible à ce bien fait;
La maniere de me la faire,
M'y fit encor trouver un plus charmant
attrait.

Mais on sçait que l'honnêteté & la politesse, qualitez rares autrefois dans les Hommes de Mer, sont jointes presentement à la plus parfaite connoissance de la Navigation dans tous les Officiers de la Marine.

Il n'est point de perils qu'ils ne bravent sur
l'Onde,
Pour la gloire ils iroient jusques au bout du
Monde;

C'eſt ainſi qu'il les faut pour le plus grand
des Rois
Dans l'execution des projets qu'il médite ;
Il ſuffit qu'ils ſoient de ſon choix,
C'eſt la preuve de leur mérite.

Mais ſi Monſieur le Chevalier de Chavagnac étoit tout à la fois auſſi galant & honnête Homme que trés-habile Officier, marquons le caractere des autres qui l'accompagnoient, & qui ſervoient dans ſon Bord.

Monſieur de Fontenu qui ſervoit en qualité de Commiſſaire de la Marine, & qui étoit chargé des Ordres de la Cour pour l'établiſſement qu'elle projette en la Nouvelle France, homme poly, d'une humeur enjoüée & toûjours égale, me faiſoit admirer tous les jours la beauté de ſon eſprit ; à l'entendre parler il eſt malaiſé de juger s'il a plus de brillant que de ſolidité.

Monſieur des Places qui ſervoit de Lieutenant à Monſieur de Chavagnac, rempliſſoit auſſi agréablement qu'utilement ſa place : c'eſt un Homme ſage, plein d'eſprit, & toûjours attentif à ce qui ſe paſſe dans un Vaiſſeau ; nul ne

sçait mieux y commander & se faire obeïr. Comme il a beaucoup voyagé, j'appris de luy quelques particularitez des Sauvages que je ne sçavois pas.

Monsieur d'Albon qui servoit d'Enseigne du Vaisseau, d'une humeur sociable, & toûjours prêt à faire tout ce que l'on veut, quoique studieux & toûjours apliqué à la connoissance de la Navigation, nous donnoit d'agreables momens; il aime la Musique & chante assez bien.

Monsieur le Gardeur encore jeune, & cependant autre Enseigne du Vaisseau qui promet devenir un bon Officier de Mer, & qui n'y voit jamais de perils qu'il craigne, chantoit encore fort agreablement.

Monsieur Obrien Irlandois nôtre Aumônier, homme de commerce & d'esprit, rempliſſoit parfaitement bien tous ses devoirs, & ne laissoit pas de faire voir qu'il aimoit sobrement le plaisir. Enfin je ne vis jamais une Compagnie de plus honnêtes Gens.

Pouvois-je m'ennuyer un moment avec eux,

Les jours ne passoient que trop vîte;

Sur le vaste sein d'Amphitrite,

Il sembloit que les ris, les plaisirs & les jeux
Etoient toûjours à nôtre suite.

Monsieur de Fontenu qui aime beaucoup la Musique, & qui chante proprement, avoit mené un Musicien avec luy : Il avoit un Claveſſin, une Basse, & d'autres Instrumens auſquels trois Haut-bois de la Compagnie de Monsieur le Chevalier de Chavagnac joignoient les leurs : Dans le beau temps on concertoit, & le plaisir que nous y trouvions, nous faisoit oublier que nous étions sur les flots.

Je n'étois plus alors dans la Royale Paix,
Où le chagrin, l'ennuy, la peur, l'inquietude,
Me causerent toûjours une peine si rude,
Que je crûs n'en sortir jamais.
Pour me faire oublier tant de peines cruelles,
Et m'en épargner de nouvelles,

J'avois besoin de l'Avenant ;
Je n'avois en allant senti que des allarmes,
Il étoit juste en revenant,
Que je trouvasse quelques charmes.
La Musique, ses instrumens,
Sans cesse nous donnoient mille contentemens :
Sur le vaste Empire des Ondes,
Nous faisions retentir nos Airs,
Les Dieux Marins quittoient leurs demeures profondes,
Pour mieux entendre nos Concerts.
Eole retenoit l'haleine
Des impetueux Aquilons,
La plus venteuse des Saisons ;
Nous laissoit naviguer sans peine :
De nos doux Instrumens rien ne troubloit les sons,

Les Muſes quittoient l'Hippocrene
Pour venir ſur les Eaux de la liquide plaine
Nous inſpirer mille Chanſons.

Ce n'étoit pas aſſez pour nous que d'en avoir de faites. Apollon m'en inſpira de nouvelles que je fis ſur les Airs d'un petit divertiſſement que nôtre Muſicien avoit tiré de pluſieurs Opera. Les voicy pour ceux qui voudront les chanter aprés nous.

Fuyons les Rivages
De ces lieux Sauvages,
Le vent eſt pour nous.

Il s'eſt fait attendre,
Nous devons le prendre,
Pour plûtôt nous rendre
Dans des climats plus doux.

Fuyons les rivages, &c.

L'Amour a des aîles,
Auprés de nos Belles
Tendres & fidelles,
Volons, volons tous.

Fuyons les rivages, &c.

Aprés la souffrance
D'une longue absence,
Qu'il est doux, je pense,
D'être à leurs genoux?

Fuyons les rivages, &c.

Que les vents, que les flots ne troublent point nos Fêtes,
Regnez doux calme sur les Mers;
Que le bruit étonnant des vagues, des tempêtes
N'interrompe pas nos Concerts.

Il n'eſt icy permis qu'à la voix des Syrennes,
De joindre à nos Chanſons leurs accens les plus doux ;
Chantons tous à l'envy ſur ces liquides plaines,
Et de nos ſeux charmans rendons leurs Dieux jaloux.

La Mer eſt pour nous ſans tourmente,
Chantons, profitons du beau temps,
Tout eſt calme, tout nous enchante,
Quel charme eſt plus doux que nos Chants ?

Ne craignons nuls dangers ſur l'empire de l'Onde,
Le Dieu puiſſant qui regne ſur les eaux,
Du plus grand Roy qui regne dans le monde,
Prend toûjours ſoin de garder les Vaiſſeaux.

Les Dieux ſont avec luy toûjours d'intelligence,
Ce Heros l'a bien merité,
Il imite icy bas leur ſuprême puiſſance,

Par

Par mille exploits de valeur, de prudence,
Il s'assûre comme eux de l'immortalité.

Navigons avec courage,
Navigons sans nul effroy;
Sur les Vaisseaux du plus grand Roy,
Est-il permis d'avoir peur de l'orage?

L'amour va contenter nos plus tendres desirs;
Tout nous rit, tout nous seconde,
Mais si jamais nous goûtons ces plaisirs,
Préferons la terre à l'Onde.

On voit par tout des Opera de Ville & de Village, il falloit bien au moins qu'il parût une petite Piece Maritime. Ce divertissement avec d'autres faisoit alternativement nôtre plaisir en nous éloignant de la Nouvelle France; mais une tempête assez subite, nous fit bien changer de notte aux accords du grand Banc.

Les vents perdirent le respect
Qu'ils avoient jusques-là gardé pour le
Navire,
Ils nous firent sentir leur force & leur
empire,
La Mer devint affreuse, à ce terrible aspect;
On n'est point en humeur de chanter & de
rire.
Nous ne faisions toûjours que tanquer &
roûler,
Nous ne pouvions porter de Voilles,
Les vents toûjours forcez ne souffroient
point ces Toilles,
On n'osoit pas les déferler.
Nous fûmes toute la journée
A combattre ces vents déchaînez contre
nous,
Et la Mer toûjours obstinée,
A nous porter ses plus grands coups.

Sa fureur cependant fut inutile & vaine,
Tout ce qu'elle nous fit de peine,
Ne servoit qu'à nous faire voir
Que nôtre habile Capitaine
Dans tous ces embarras sçavoit à tout pourvoir,
Faire agir & changer sans cesse de Manœuvre,
Selon les differens besoins,
Mettre la main soy-même à l'œuvre,
Malgré de si penibles soins;
Dans un temps si fâcheux, si rude,
Prevoir les mouvemens divers,
Que faisoient les vents & les Mers,
Et satisfaire à tout avec cette exactitude,
C'étoit de Chavagnac l'utile & seule étude.

A le voir commander & servir à propos ;
Avec une prudence extrême ;
Ce fut de la tourmente même,
Que mon esprit craintif sçut tirer son repos,
Je n'aprehendois plus, ny les vents, ny les flots.

Aprés quelques perils passez on ne craint pas tant de perir, & on s'accoûtume enfin au mauvais temps. La nuit qui préceda ce jour de tempête en fit voir le préſage ; le feu Sainte Elme parut au haut du grand Mât : Jaurois bien voulu le voir, mais j'étois couché, & il étoit, je croy, aussi bon de dormir ; c'eſt peu de choſe, on dit que ce n'eſt qu'un amas lumineux de quelques goutes d'eau que la tempête prochaine forme, & qui s'attache partout.

Deux jours aprés la Mer devint plus pacifique,
Nous vîmes des Poiſſons volans,
Et chacun ſelon ſes talens,
Sçût recommencer la Muſique.

On eſt ſujet dans un Voyage de long cours à avoir de bonnes & de mauvaiſes heures. Il ſe paſſa huit jours ſans que nous euſſions ſujet de nous loüer, ny de nous plaindre des vents, ils ſouffloient tantôt un peu trop fort, & tantôt pas aſſez; enfin ils ſembloient ſe joüer de nous.

Mais il en vint d'épouventables
Aprés un jour des plus ſereins,
Oüy la veille de tous les Saints,
Il fit un vent de tous les Diables.

Ce n'étoit plus un Jeu, nous en ſouffrîmes beaucoup, il nous foüetta pendant tout un jour d'une terrible force, & quoique ce fût par derriere, nous n'en allions pas plus vîte.

Les Ondes par ſes coups terriblement émûës,
Se ſoûlevoient juſqu'aux nuës,
Nous ſuivions leur rapide cours,
Montant & deſcendant toûjours.

Ah ! Quels mouvemens ! Quel manege !
Les boüillons qui s'en ſéparoient,
Et que les vents dans l'air briſoient,
Retomboient comme de la neige.
La Mer en avoit la couleur,
De colere toute écumante,
Et dans cette horrible tourmente,
La peine fut jointe à la peur.
Dans un roulis ſubit je ne pus me défendre
D'être rudement ſecoüé,
Sans que je puſſe à quoy me prendre,
Pour m'empêcher d'être roüé.

Je crûs qu'il m'en coûteroit au moins Bras où Jambe, mais j'en fus quitte pour quelques meurtriſſures, & je m'en conſolai, voyant quelques Officiers auſſi maltraitez que moy du même roulis : Les peines que ſouffrent nos Compa-

gnons, nous font mieux suporter les nôtres. Les Matelots n'avoient pas un moment de relâche ; mais ne les plaignons point, le Capitaine toûjours actif, quoy qu'on ne pût se soûtenir debout, agissoit comme eux, & partageoit leur peine.

Pour éviter le sort fatal
De périr dans un tel orage,
D'un simple Matelot il se donnoit le mal,
Il fit bien, dans sa Chambre il auroit fait naufrage.
Elle s'emplit d'un coup de Mer,
Qui pensa nous faire abîmer.
Nos doux Instrumens de Musique
Jusqu'au Claveſſin haut monté,
Par ce rude coup aquatique,
Tout fut entierement gâté.
De cette Chambre enfin il brisa le vitrage,
Et le cruel n'épargna pas
Les charmes de mon beau visage

Dont le pinceau faisoit admirer les appas ;
Ah ! Quelle fureur ! Quelle rage !
A de telles Beautez les Dieux rendroient hommage.

L'heure de souper vint, mais pendant un si mauvais temps, on n'avoit pû faire la cuisine, les Marmites se renverserent malgré les chaînes qui les tenoient bien arrêtées, mauvaise affaire pour des Matelots extremement fatiguez, & qui ont besoin de reprendre des forces. Nous ne fûmes pas mieux traitez qu'eux, car nous ne pûmes avoir que des Noisettes à croquer avec nôtre pain, encore ne pouvions nous les manger en paix, nous ne faisions que roûler au gré des vagues, contraints de nous asseoir sur le Gaillard, de peur de nous casser les os en culbutant.

Ce ne fut pas encore toute nôtre avanture,
Aprés avoir si mal soupé,
Quand on voulut aller reposer sa nature,
On trouva son lit tout trempé.

La Sainte Barbe étoit mon gîte,
L'eau de la Chambre avoit pénétré le plancher,
Et lorſque dans mon lit je vins à me coucher,
Le trouvant tout moüillé, je le quittai bien vîte.
De repos comme moy d'autres avoient beſoin,
Nos forces étoient abattuës,
Il falloit nous voir tous chacun à nôtre coin,
Appuyez comme des Statuës.
Je paſſai là fort mal le temps,
Peſtant contre la Mer en pareille diſgrace,
Mais il falloit m'en prendre aux vents,
Car s'ils n'étoient jamais méchants,
On auroit toûjours la bonace.

Les vents qui nous étoient ſi cruels, devenant moins impetueux, nous laiſſe-

rent sans chagrin continuer nôtre route. Lorsque l'on se voit hors du danger, on ne songe gueres à tout ce qu'il en a coûté.

Pendant deux ou trois jours au gré de nos
souhaits,
Nôtre Vaisseau voguoit par un vent bon
& frais,
Nous nous approchions de la Ville *
Où Loüis le Juste autrefois,
Armé pour soûtenir les droits de l'Evangile,
Vainquit & remit sous ses loix
Un rebelle parti de Protestans François.
La Mer étoit belle & tranquille,
Mais le vent devenant & contraire & trop
gros,
Nous força de chercher promptement un
azile
Contre sa fureur & les flots;
Nous le trouvâmes à Belisle,
Où nous moüillâmes en repos.

* *La Rochelle.*

Nous y passâmes deux jours fort paisiblement sans craindre les vents ; plusieurs Officiers dû Fort vinrent nous visiter, & nous congratuler sur nôt e heureux Retour, aportant avec eux pour rafraîchissemens des Fruits & du Vin nouveau de leur crû.

Il n'étoit pas si bon que celuy de Champagne,
Nous prîmes cependant plaisir à le goûter ;
Chacun s'empressa de conter
Les nouvelles du temps depuis nôtre Campagne,
Et nous fûmes ravis d'entendre debiter
Celle du Duc d'Anjou déclaré Roy d'Espagne,
Au grand regret de l'Allemagne ;
Dans de pareils avenemens,
Tous ne sçauroient avoir les mêmes sentimens,
Pleure qui perd, & rit qui gagne.

Le vent qui se rendit favorable pour

nous tirer de là, nous fit lever l'ancre; mais par malheur le cable fila, & cet accident nous retarda de deux heures : Nous partîmes enfin, & le Navire alloit auſſi-bien qu'on le pouvoit ſouhaiter ; il ſembloit braver les flots encore tout agitez de la veille ; mais il n'alla pas long-temps de même, le vent changea, & nous fit ſentir en deux heures de temps trois riſées auſſi terribles les unes que les autres. La premiere qui nous ſurprit, ne nous permit pas de mettre bas les voilles, elles penſerent être miſes en pieces, & nous apprehendions encore davantage pour les Mâts.

Le vent toûjours forcé nous jettoit ſur la terre,
Choc en Mer plus fatal que celui du Tonnerre ;
Il falloit tenir contre, ou périr ſans quartier,
Pour ſortir de ces lieux il n'eſt point de ſentier,
On chercheroit en vain des portes de derriere,

Il

Il faut franchir le pas, ou trouver son
tombeau ;
Au moment que du jour le celebre flam-
beau ;
Alloit à nos regards dérober sa lumiere,
On aperçut la terre aussi plate que l'eau,
Nous pouvions toucher au Rivage,
Dans deux heures & même avant,
Les Pilotes craignant un funeste atterrage,
Sans perdre cependant courage,
Crioient alors haut & souvent
Au lof, au lof, au lof, & c'est en leur lan-
gage
Dire : Tiens bien le Cap au vent.
La chose étoit presque impossible,
Le vent devenant plus terrible,
Et la Mer toûjours grossissant ;
Nature patissoit dans ce danger pressant.

La nuit vient, la crainte redouble,
Dans ſon obſcurité on ne ſçait où l'on eſt,
Et pendant qu'il y va tant de nôtre intereſt,
Aiſément nôtre Eſprit s'embaraſſe & ſe trouble ;
Nous aurions bien voulu de peur d'être engloutis,
Etre encor à l'endroit d'où nous étions ſortis.

Chacun ſur ſon viſage triſte & blême montroit ſa peine mortelle, & ne ſçavoit à quel Saint ſe voüer. Le Capitaine dont la ſageſſe & la prudence méritoient les plus grandes loüanges, conſultoit ſa Carte ſans ceſſe pour nous faire éviter le danger qui nous menaçoit de naufrage. Pendant qu'il n'étoit attentif qu'à nous tirer d'affaire, y étant auſſi intereſſé que nous, je luy demandai ce qu'il penſoit de nôtre ſort ; mais loin de

me rassûrer dans mon inquietude mortelle, il ne fit que l'augmenter ; nous sommes à la grace de Dieu, me dit-il, c'est être bien placé, repliquai-je ; mais cependant en cet endroit, je crus l'expression tout-à-fait mauvaise, & je n'en étois point du tout content : Il étoit environ huit heures du soir, il me donna si peu d'esperance, qu'il me dit en l'interrogeant davantage, qu'à mi-nuit l'affaire en seroit faite, & que nous serions ou sauvez, ou peris. Un tel discours effraye beaucoup, & met terriblement les esprits en desordre.

Il fallut se résoudre à tout ;
Des Arrêts du destin, on ne peut se défendre,
J'allai sur mon lit les attendre,
On meurt plus doucement bien couché que debout.
Dans cette triste conjoncture,
Je regardai mon Lit comme ma Sepulture,

Et me jettant tout habillé dessus,
Du meilleur de mon cœur je dis mon *In manus.*
Cette nuit que je crûs des miennes la derniere,
Je ne fermai point la paupiere,
Jusqu'à mi-nuit je comptai les momens
Dans l'Oraison, dans la Priere,
On m'en croira sans faire de sermens.

Lorsque j'entendis la cloche sonner douze heures, je crûs, sur la parole du Capitaine, que le peril étoit passé, & mes ennuis devinrent plus legers. De plus les chants de quelques Matelots qui alloient aprés leur quart se reposer, lorsque d'autres montoient pour aller veiller à leur tour, me confirmerent que sur les flots, les vents nous avoient fait grace. Moins inquiet, je dormis fort bien jusqu'au point du jour, & mon sommeil eût été plus loin, si un

Officier ne fût pas venu m'éveiller pour me faire voir la terre que nous avions évitée : Je me levai, & on me la montra assez loin derriere nous : Ce spectacle avoit dequoy me consoler de mon repos interrompu. Cette dangereuse terre étoit l'Isle-Dieu, malheur à qui l'aproche de nuit ; il ne seroit pas plus fâcheux de donner sur un Rocher que sur les Sables de ces Platins ; mais en France l'atterrage est par tout trés-dangereux, tous les Pilotes en demeurent d'accord, & les plus habiles, trop souvent y font naufrage aprés avoir passé toutes les Mers.

Nous eûmes le bonheur d'éviter un tel
sort,
Par les soins vigilans de nôtre Capi-
taine,
Qui des vents & des flots sçût soûtenir
l'effort,
Nous voguâmes enfin lentement & sans
peine,

Et sur la fin du jour nous moüillâmes au Port.

Ce fut à l'Isle d'Aix proche de la Rochelle,

Où l'on desarmera desormais les Vaisseaux;

Nous fûmes visiter la Place & les Travaux,

Où l'Art de Vauban & de Mansard excelle.

Là mes desirs furent contens,

Le lendemain à l'eau nous mîmes la Chaloupe,

Et quelques Officier & moy le vent en poupe,

Fûmes dans Rochefort rendus en peu de temps.

Nous nous trouvâmes quatre Freres
Assemblez dans ce lieu par un heureux
destin ;
C'étoit le jour de Saint Martin,
Quel plaisir ! Quelle joye aprés tant de
miseres,
De nous voir tous dans un Festin,
Celebrer cette Feste en bûvant de bon
Vin.

Voilà le détail de mon Voyage de la Nouvelle France, où j'ai mis cinquante-quatre jours pour y aller, & trente-trois pour en revenir, joyeux dans le beau temps, & triste dans le mauvais.

A bien examiner les plaisirs & les maux,
On trouvera toûjours la Voiture importune :

J'en ay couru la bonne & mauvaise for-
tune,
Je goûte sur la terre un tranquille repos ;
Et las de naviguer je promets à Neptune
De ne m'exposer plus au caprice des
Flots.

FIN.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, & avec plaiſir, un Manuſcrit intitulé, *Relation* en Proſe & en Vers *du Voyage du Port Royal de l'Acadie, ou de la Nouvelle France*, par Monſieur DIEREVILLE. Cet Ouvrage eſt aſſez curieux & aſſez bien écrit pour me faire croire qu'il ſera reçû du Public agréablement. Fait à Paris ce ſix Novembre mil ſept cens quatre. Signé,

LA MARQUE TILLADET.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

Avant d'imprimer le Voyage de l'Acadie, *il paroît dans la Gazette du 25. Février 1708. une Relation d'un combat donné entre les François & les Acadiens, contre les Anglois, qui mérite être mise à la suite de ce Voyage.*

Un Navire arrivé de la Colonie du Port Royal dans l'Acadie, qui est la partie Meridionale de la Nouvelle France, a apporté les nouvelles suivantes. Les Anglois de la Nouvelle Angleterre ayant été contraints au mois de Juin de se retirer, & d'abandonner l'entreprise qu'ils avoient faite sur cette Colonie, le Sieur de Sabercase qui y commande, fut averti par un Flibustier, qu'ils n'avoient pas desarmé leurs Vaisseaux, & qu'ils se préparoient à revenir avec de plus grandes forces. Il fit aussi-tôt travailler à des retranchemens, à augmenter les fortifications du Fort, & à faire toutes les dispositions necessaires pour bien recevoir les ennemis. Les Habitans retirerent leurs bestiaux, leurs meubles & leurs effets en lieu de sûreté, pour se mettre en état de le seconder. Il craignoit neanmoins de manquer de vivres qui avoient été la plû-

part consommez durant la premiere attaque ; mais dix jours avant l'arrivée des Anglois, un Armateur de Saint Domingue amena deux prises Angloises, dont l'une étoit chargée d'environ trois cens quarante bariques de farine, de lard, de jambons & de beurre. Dans le même tems, les Anglois de la Nouvelle Angleterre qui croyoient l'entreprise infaillible, étoient venus avec plus de trente bâtimens pour choisir des postes propres à la pêche, entre le Port Royal & le Cap de Sable. Les Sauvages de ces quartiers-là s'en étant apperçûs, se mirent dans leurs canots, surprirent la nuit deux de ces bâtimens, tuerent une partie des équipages & firent le reste prisonnier. Ensuite avec l'un de ces bâtimens, ils en surprirent deux autres ; ce qui donna une si grande épouvente au reste, qu'ils couperent leurs cables & s'enfuïrent à force de voiles. Le 20. d'Aoust ensuivant, le Sieur de Subercase fut averti qu'il paroissoit une flote de vingt-deux bâtimens qui n'attendoit que la marée, pour entrer dans la riviere, où en effet elle entra à une heure aprés midy, & débarqua douze cens hommes à trois quarts de lieuë au-dessous du Fort & de l'autre côté de la Riviere. Ils occuperent quelques habitations abandon-

nées, presque vis à-vis du Fort, a une pointe de terre à un quart de lieuë au-dessus ; mais comme la riviere étoit étroite en cet endroit, il étoit facile de les empêcher avec la Mousqueterie de la traverser. Le 22. ils débarquerent leurs vivres & leurs munitions, & ils établirent leurs quartiers. Comme il parut qu'ils vouloient dresser vis à vis du Fort une batterie de bombes, le Sieur de Subercase fit faire si grand feu de canons & de mortiers, qu'il les empêcha d'executer leur dessein. Le 23. il fit faire durant tout le jour un si grand feu de mousqueterie sur ceux qui occupoient la pointe au-dessus du Fort, qui les obligea à rentrer dans leur Camp. Le 24. un parti François & de Sauvages passa la Riviere & surprit huit Anglois, dont six furent tuez & deux faits prisonniers, dont l'un étoit premier pilote d'un Vaisseau. On apprit de luy qu'il s'étoit avancé avec d'autres pilotes pour sonder le passage de l'Isle aux Cochons : que leur dessein étoit de remonter au haut de la Riviere avec le vent & la marée pour y débarquer, enfermer le Fort de tous côtez & affamer la garnison ; que leur flote étoit composée d'un Vaisseau de cinquante-quatre canons, d'un de quarante-cinq, de cinq fregates

de dix-huit à trente canons, de huit brigantins, & de sept flutes : qu'ils avoient seize cens hommes de débarquement, outre quatre cens qui étoient dans le gros Vaisseau : qu'une partie de leurs provisions étoit gâtée, mais qu'ils attendoient une fregate de quarante-quatre canons avec des vivres. Sur ces avis, le sieur de Subercase fit pointer toute son artillerie sur la riviere : il ordonna qu'on fit bonne garde par tout & il garnit de soldats toutes les pointes : en sorte qu'ils n'oserent tenter le passage. Le 25. voyant qu'ils n'entreprenoient rien, il fit faire un si grand feu de canons & de mortiers, qu'ils abandonnerent leur Camp, & se retirerent dans les bois. Le 28. ils allerent se poster vis à vis de leurs Vaisseaux, & le 31. ils s'embarquerent tous dans leurs chaloupes & leurs canots, & passerent de l'autre côte de la riviere. Le Sieur de S. Castin qui étoit de garde de ce côté avec soixante habitans ou Sauvages, fit faire un grand feu sur les premiers débarquez : mais craignant d'être coupé, il se retira toûjours combattant de ruisseau en ruisseau. Il les arrêta même long-tems à une habitation, où il leur tua & blessa beaucoup de gens : ensuite il fit retraite suivant l'ordre qu'il avoit de ne rien enga-

ger, & vingt joindre le gros des habitans & des Sauvages qui étoient résolus de disputer aux ennemis le passage du ruisseau du Moulin. Le Sieur de Subercase s'y rendit avec cent hommes tirez de la garnison, & fit en peu de tems faire des retranchemens capables d'arrêter deux mille hommes. Les ennemis n'avancerent point, ce qui fit juger qu'ils avoient dessein de se retirer, ce que fit résoudre le Sieur de Subercase à s'avancer avec deux cens cinquante hommes, pour les charger dans le tems qu'ils se rembarqueroient Il avoit une lieuë & demie à faire au travers des bois & par de mauvais chemins, & les Sieurs de la Boularderie, de Saint Castin & de Saillant, prirent les devants avec soixante hommes. Ils apprirent d'un Sauvage qu'il n'y avoit plus que trois cens hommes sur le bord de la mer. Ils se mirent à courir pour les charger : mais en traversant un champ de blé, ils y trouverent un grand nombre d'Anglois couchez pour se reposer, que le Sauvage n'avoit pas vûs, dont les uns prirent la fuite & les autres se mirent en défense. Il y en eut un grand nombre de tuez, avant qu'ils eussent reconnu le petit nombre des François. Ils furent soutenus par les trois cens qui étoient au bord de la mer & par

ceux que les chaloupes menoient aux Vaisseaux & qui revinrent à terre. Ainsi les François se retirerent sans autre perte que d'un Sauvage tué & onze blessez, parmi lesquels le Sieur de Saillant & un habitant le furent dangereusement.

Les Anglois dans les divers combats de cette journée, perdirent plus de six vingt hommes : & si le reste du détachement avoit pû joindre, on croit qu'ils auroient été entierement défaits. Ils continuerent de se rembarquer le premier Septembre : ils descendirent vers l'embouchure de la riviere, où ils firent de l'eau, & ils partirent le 4 au soir. Le 10 au matin, la Fregate l'Annibal vint moüiller à l'entrée de la riviere, chargée de vivres, & de deux cens quarante hommes de débarquement, avec deux brigantins, dont l'un remonta pour chercher leur armée : mais en un endroit étroit, prés de l'Isle aux Chevres, il reçût une si furieuse décharge des Habitans de ce quartier-là, qui se retira bien vîte avec les deux autres bâtimens. Ces nouvelles ont été confirmées par des lettres de Quebec du 13 Novembre dernier, qui ajoûtent que ce mauvais succez avoit fait soulever le peuple de Boston Capitale de la Nouvelle Angleterre, qui vouloit que l'on fit mourir le Colo-

nel Marsh, qui commandoit les Troupes de débarquement ? que les Abenakis & autre Sauvages amis des François, faisoient une cruelle guerre aux Anglois, en leur enlevant la Chevelure, en tuant un grand nombre, faisant des prisonniers qu'ils amenoient à Quebec, & dont plusieurs ont embrassé la Religion Catholique, & pillant leurs bestiaux, leurs volailles & leurs maisons : de maniere qu'ils leur avoient fait abandonner cinquante lieuës de païs, & qu'ils n'osoient sortir ni aller faire leur recolte que la nuit ou avec escorte, & qu'on avoit publié à Boston que l'on donneroit cent livres sterlin pour chaque Sauvage au dessus de douze ans qu'on ameneroit. Le Sieur Dierfield Gouverneur d'Orange dans la nouvelle York, avoit plusieurs fois sollicité les Sauvages de faire la paix avec les Anglois de la Nouvelle Angleterre : mais ils avoient toûjours répondu que pour faire la paix, il falloit la traiter avec le Gouverneur de Canada. Le Sieur de Beaubassin étant allé en course avec cent François de Canada, avoit fait plusieurs prises le long des côtes de l'Isle de Terre-neuve.

Fin de la Relation.

E708
D537
Copy 2